Cœcilia Vellini

Théâtre de Hrotsvitha

Société d'Éditions
PARIS

COECILIA VELLINI

Respectueux hommage
de
Vellini

ŒUVRES DRAMATIQUES

DE

HROTSVITHA

DU MÊME AUTEUR

Comédienne et Carmélite.

Etude sur la vie et les œuvres de Mlle GAUTHIER, artiste de la *Comédie-Française*, puis Carmélite.
Un volume petit in-4°, (E. CHARLES, éditeur). . . . . **4** fr.

Un mot contagieux (*Pièce en un acte*).

Brochure sur papier chamois, à la forme, avec le portrait de Cambronne, (TRESSE et STOCK, éditeurs). . . . . **3** fr.

EN PRÉPARATION

Mœurs pures des champs.

Ces ouvrages sont envoyés franco contre mandat-poste adressé à la *Société d'Éditions*, 47, rue Vivienne, Paris.

COECILIA VELLINI

Hrotsvit, of Gandersheim

OEUVRES DRAMATIQUES
DE
HROTSVITHA

VIERGE ET RELIGIEUSE ALLEMANDE
DE RACE SAXONNE

TRADUCTION LITTÉRALE

D'APRÈS LE MANUSCRIT DE MUNICH

Précédée d'une Étude historique

PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS
47, RUE VIVIENNE, 47
1907

MANUSCRIT DE HROTSVITHA

Les œuvres de la religieuse, écrites en latin, sont conservées dans un manuscrit de la fin du Xe siècle, découvert par Conradus Celtis dans le monastère de Saint-Emméran, de Ratisbonne. Le manuscrit passa plus tard à la Bibliothèque de Munich, où il est encore. Il compte trois parties. La première contient huit légendes; la seconde renferme six comédies en prose rimée, dont nous donnons aujourd'hui la traduction française; la troisième partie donne un poème, le Panégyrique des Othon. *Cette œuvre fut-elle interrompue par la mort ou la fin fut-elle égarée? On ne sait. En tout cas, le manuscrit de Munich est incomplet.*

La première édition imprimée fut mise en un volume, petit in-folio, *publié en 1501 à Nuremberg par Conradus Celtis, l'inventeur des fables de Phèdre.*

Une autre édition est de Schurzfleisch, in-quarto, *imprimée à Wittenberg en 1717 (avec la fausse date de 1707).*

Plusieurs éditions partielles ont paru en Allemagne, en France et en Italie.

NOTICE SUR HROTSVITHA

SON ABBAYE ET SON ŒUVRE

Au Xe siècle, l'esprit féodal, la surexcitation religieuse, l'affaissement social avaient tué le théâtre, le vrai théâtre, celui de la vie intime, celui dont l'antiquité avait laissé la trace, peu à peu effacée par la marche des soldats et par la parole des prédicants.

Quand les barbares eurent envahi les provinces romaines, quand le paganisme fut vaincu, les théâtres antiques tombèrent en ruines. Leurs pierres servirent à faire les seuls monuments qui parussent alors nécessaires : des châteaux-forts, pour la force militaire, des cathédrales, pour le fanatisme religieux.

Les drames rituels et liturgiques offerts par le clergé dans les églises ou sur le parvis, les rigides et

courts Mystères, les séquences dialoguées ne sont pas plus du théâtre que les hymnes, et sont moins du théâtre que le spectacle de la messe et de la procession, qui gardent au moins le mérite de la mise en scène et du geste.

Les amateurs de quintessence, les professeurs de paradoxes, les mystiques d'Université ont voulu voir de l'art dramatique dans des prières psalmodiées et mimées du haut d'un jubé.

Les actes de prosélytisme catholique ne sont pas du théâtre. Les mystères *font partie du grand mensonge mystique et religieux. Leur triomphe est si peu celui du théâtre que l'Église s'empresse de calomnier, de condamner et d'exclure l'art dramatique, le jour où il renaît dans les cendres chaudes de l'antiquité.*

Au Xe siècle, il y eut pourtant une tentative isolée de restauration théâtrale, un essai timide de renaissance païenne. Et ce fut une religieuse qui fit cette œuvre.

Le théâtre de Hrotsvitha est du théâtre parce qu'il s'affranchit de l'inflexibilité du rite, parce qu'il ne représente ni Dieu, ni Jésus, ni la Vierge, ni les Saints, parce qu'il saute, léger, par-dessus les dogmes.

Gallicanus *et* Callimaque *sont des pièces laïques,*

avec peintures hardies de la vie intime. Si Hrotsvitha enserre les personnages dans une trame religieuse, c'est peut-être pour tromper la critique de ses supérieurs, c'est peut-être aussi pour se jouer des convertisseurs qu'elle feint d'admirer. Mais il faudrait beaucoup de bonne volonté pour trouver mystique l'œuvre humaine et vivante de cette femme. En un mot, le théâtre de Hrotsvitha est le premier au moyen âge qui ait été fait pour être joué sur une vraie scène, par de vrais acteurs, devant un public assis pour écouter et s'amuser.

Tout le reste, à la même époque, est composé pour être chanté, par des gens d'église, et entendu à genoux pour utile édification. Hrotsvitha, c'est l'amante nouvelle des grands antiques : d'Horace, de Virgile, de Plaute et de Térence. Les autres restent les gratteurs et les ravaleurs de l'Écriture, des Pères et des hagiographes.

L'abbaye de Gandersheim, en Saxe, où vécut Hrotsvitha, ne devait pas être une école de dévotion, mais une noble maison où des filles de qualité, entourant les princesses du sang royal, s'égayaient de tout un peu et de la religion populaire par-dessus le marché. On peut revoir en imagination la chapelle du couvent

désertée par les sœurs pour la grande salle transformée en théâtre et l'on peut supposer que, derrière la tapisserie frissonnante, les religieuses admettaient à l'audition quelques seigneurs de la cour... et le moins de clergé possible.

Ce monastère était une sorte d'oasis païenne où l'on parlait de repentir pour penser librement aux doux péchés, où l'on se moquait des moines en les montrant, ridicules, dans les mauvais lieux et où les reliures devaient cacher les œuvres de Plaute et de Térence, aimablement copiées par les belles mains des archivistes du lieu.

L'abbaye de Gandersheim ne dut pas être une sainte demeure; elle fut le charmant berceau de l'art que les Lope de Véga, les Caldéron, les Corneille et les Molière ont fait le plus grand de l'époque moderne.

Mais qu'est cette abbaye de Gandersheim? Mais qui est cette Hrotsvitha dont on donne aujourd'hui l'œuvre traduite?

L'abbaye de Gandersheim (Gandesheim), placée sous la juridiction de l'évêque d'Hildesheim, était une maison de l'Ordre de Saint-Benoît, fondée à une époque inconnue.

Au milieu du IXe siècle, elle devait être déjà ancienne, puisqu'elle fut restaurée par une princesse de race franque, femme de Ludolf, comte et duc de Saxe. Le monastère était à Brunshausen. Mais il fut transféré en 856 sur les bords de la rivière Ganda, parmi les hautes forêts et les fines bruyères, là où devait bientôt grandir, autour du cloître, la ville de Gandersheim. Cinq filles du duc Ludolf entrèrent dans la nouvelle abbaye et lui donnèrent l'éclat de leur rang avec celui de leur fortune. Nul ne parle de leur vertu. Les anciens historiens semblent enclins à croire que ces cinq vierges cachèrent entre les murs du palais monastique des vices et des passions qui eussent étonné le monde laïque[1].

Ludolf mourut en 859 sans avoir achevé la nouvelle abbaye. Mais la veuve du fondateur continua l'œuvre. Cette princesse franque se retira dans ce bel asile, y ensevelit ses filles et y mourut à l'âge de cent sept ans. La liste des abbesses est un répertoire de reines et de princesses.

Hathumoda, Gerberge et Christine furent les trois

1. Historia Ecclesiæ Gandesheim, diplomatica *Hanoveræ, 1734, par J. Chr. Harenberg, in-folio, 1763 pages.*

premières. Elles étaient filles de Ludolf et dirigèrent la jeune fortune de l'abbaye d'après les conseils maternels. Hathumoda mourut en 874, dans le trente-troisième printemps de sa vie. La mort de cette jeune femme fut occasion de représentation scénique dans l'abbaye, ancêtre de tout théâtre. Le moine Wichbert, parent, peut-être frère, peut-être amant de la morte, présida aux funérailles. Après quoi, ce futur évêque d'Hildesheim joua avec les religieuses une sorte de comédie tragique, dialogue animé de douleur et de narration, qui est arrivé jusqu'à nous. Le moine Wichbert joua le premier rôle de la scène improvisée sous le pseudonyme d'Agius.

Hrotsvitha a écrit l'histoire de la seconde abbesse qui fut Gerberge[1]*. Cette princesse était l'épouse incomprise d'un grand homme de guerre, brutal à souhait, le comte Berhnard. Ce mari voulut reprendre sa femme retirée dans l'abbaye. Mais il dut partir pour la guerre et eut le bon goût d'y périr d'un coup de hache bien donné.*

Les catalogues de l'abbaye font mourir la seconde abbesse en 881, après sept ans de règne. Hrotsvitha[2]

1. *Carmen de prim. et constr. cœnobii Gandesh.*
2. *Carmen de constr cœn. Gandesh.*

et Thangmar donnent à la veuve volontaire vingt-deux ans de retraite et placent son décès au dernier tournant de l'année 896.

La troisième sœur et troisième abbesse Christine n'a pas d'histoire. Les dates de sa nomination et de sa mort sont incertaines. Survécut-elle sept mois ou sept ans à sa centenaire de mère? On l'ignore.

La quatrième reine de la ruche fut une Hrotsvitha, souvent confondue avec la simple religieuse qui devait, un demi-siècle plus tard, fonder le théâtre moderne. La première Hrotsvitha était une princesse de Saxe, fille d'Othon l'Illustre, à moins qu'elle ne fût la fille d'un roi des Hellènes. Grecque ou Allemande, l'abbesse chaussa les bas bleus des femmes savantes et enseigna la logique ou la rhétorique, peut-être les deux. Elle mourut en 906, à moins que ce ne soit en 926, ou même 927 [1].

Après la mort de la première Hrotsvitha, l'histoire de l'abbaye de Gandersheim devient certaine, donc veuve d'intérêt. Elle se poursuit jusqu'en 1804, année où l'illustre fondation fut sécularisée. Jusqu'à ce jour, les abbesses portèrent le titre d'abbesses-princesses et

1. *Chron. episcop. Heldesh. et abbar. monast. S. Mich. Monumenta germania.* Annal. Hild., *publiées par Pertz.*

eurent leur place à la Diète. Les historiens Leuckfeld et Harenberg ont écrit d'interminables histoires de l'abbaye, avec des gravures curieuses, des plans, des reproductions de sceaux, de brefs, de chartes. Il serait facile de reconstituer le cadre où se place notre Hrotsvitha. Mais il est moins aisé de connaître la vie de cette religieuse. Car nous ne savons d'elle que ce qu'elle avoue dans ses écrits.

Elle écrivit dans la seconde moitié du Xe siècle. Elle naquit longtemps après la mort d'Othon l'Illustre, qui advint en 912. Elle dit être plus âgée que Gerberge II, abbesse de Gandersheim. Mais le renseignement est vague encore et il ne paraît pas certain que Gerberge II soit née en 940, date vulgairement donnée.

Notre auteur dramatique pourrait être née vers 933. La date de sa mort est encore plus incertaine. Des comptes fort savants déduits de ses ouvrages placent ce malheur en 1001 ou 1002.

Le nom de Hrotsvitha est-il même celui de la religieuse dramatique? Oui ou à peu près. Car, dans le manuscrit de Munich, d'après lequel cette traduction a été faite, elle se nomme elle-même Hrotsvith. Le manuscrit est certainement contemporain de l'auteur, c'est-à-dire de la fin du Xe siècle.

Il est plus difficile de savoir si Hrotsvitha est un nom ou un surnom. Ce mot peut être traduit par « voix forte ». La religieuse elle-même se proclame orgueilleusement ego clamor validus Gandesheimensis.

Gottsched propose la traduction poétique de Rose Blanche, *adoptée par les Bollandistes* [1].

De la famille de Hrotsvitha on ne sait rien. Sa vie avant l'entrée à l'abbaye est obscure tout à fait. Mais l'œuvre de la célèbre religieuse permet de supposer qu'elle connut tout, du monde, et surtout les tempêtes de l'amour. Les descriptions exactes des mauvais lieux donneraient le droit de croire qu'elle y avait fréquenté. Elle indique en plusieurs écrits qu'elle avait vingt-cinq ans le jour où elle devint religieuse de Gandersheim.

Bonne latiniste, elle dut ignorer le grec, car elle ne dit jamais que les légendes des hagiographes traduites en latin.

Dans la préface de ses Légendes, *elle fait étalage de modestie et de jeunesse : elle prie d'excuser ses fautes de grammaire ou de prosodie par l'isolement de la vie monastique, par la débilité du sexe et « par un*

1. *Acta sanct. Jun. t. V, p. 205.*

âge fort distant de la maturité ». « J'ai voulu, dit-elle, forcer mon esprit à rendre, sous le marteau de la dévotion, un faible son à la louange de Dieu. »

Il ne serait pas impossible que la piété fût aussi peu sincère que la modestie. Le théâtre de Hrotsvitha mène au repentir par les chemins de luxure et l'auteur s'attarde volontiers aux descriptions de l'amour profane, des lieux et des lits où se livrent les damnables combats.

Hrotsvitha, qui a la grâce légère des beaux siècles et la moquerie facile, se compare à cette ânesse de l'Ancien Testament, qui se mit à parler par la volonté de Dieu.

La religieuse vante les leçons de ses initiatrices au pays des lettres : la religieuse Rickarde et l'abbesse Gerberge II. Mais la coquette tient surtout au suffrage des hommes. Sa « Lettre à quelques savants » est un appel aux éloges masculins, qui vinrent bientôt de toutes parts et d'ailleurs.

Hrotsvitha fut-elle belle? Sur ce sujet, elle garde un silence habile. Martin-Frédéric Seidel a donné d'elle un portrait[1] qui montre un visage austère jusqu'au revêche.

1. *Icones et elogia virorum aliquot præstantium.*

Heureusement, ce portrait est de haute fantaisie. Leuckfeld et Schurzfleisch ont pieusement recueilli cette image, insérée par surcroît dans le Diarium theologicum. *Œuvre d'imagination aussi, la composition qui orne l'édition de Conradus Celtis et qui montre la divine Religieuse offrant, à genoux, ses œuvres au vieil Othon I. L'exactitude même du costume n'est pas garantie dans cette gravure sur bois, faussement attribuée à Dürer.*

Admettons que Hrotsvitha eut au moins cette minute de beauté dont aucune femme ne fut jamais privée, qui eut de la passion et en fit éprouver.

L'œuvre de Hrotsvitha tout entière intéresse les archéologues de la pensée et de l'histoire. Mais son théâtre vaut d'être imprimé seul et de passer sous les yeux de tous ceux qui aiment l'art dramatique. L'auteur de Sapience *mérite une place entre la littérature antique et l'art moderne, ne serait-ce que pour un dénouement beau comme celui de l'*Œdipe à Colone.

Si le souffle de Térence passe à travers le cerveau de cette Religieuse, il y est heurté par un barbarisme très personnel et par une piété érotique à la forte saveur. Le christianisme n'est pas un masque pour Hrotsvitha. C'est un vêtement dont elle dénoue parfois

la ceinture trop serrée, pour faire de la robe monastique un peplum *entr'ouvert.*

Cette œuvre presque inconnue n'est peut-être qu'un pont, mais un pont qui a le sublime d'être jeté seul entre le théâtre antique et le théâtre moderne.

Ici commence

LE LIVRE DES ŒUVRES DRAMATIQUES

DE

HROTSVITHA

VIERGE ET RELIGIEUSE ALLEMANDE, DE RACE SAXONNE

J'ai puisé toute la matière de cet opuscule-ci, comme celle du premier, dans de vieux livres écrits par des auteurs authentiques, excepté, composée plus tôt, la passion de Saint Pélage dont le détail m'a été exposé par un indigène de la cité même où il la subit, attestant qu'il a vu Pélage, le plus beau des hommes, et qu'il a connu avec certitude l'issue du martyre. C'est pourquoi, si, en écrivant, j'ai commis quelque erreur, ce n'est pas moi-même qui me suis trompée, mais j'aurai imité ceux qui m'ont trompée à mon insu.

PRÉFACE DES COMÉDIES

On trouve de nombreux catholiques — et nous ne pouvons nous-même nous justifier entièrement de ce fait — qui, par la faconde d'un langage plus soigné, préfèrent à l'utilité des



Saintes Ecritures la vanité des livres des Gentils. Il en est d'autres qui, bien qu'attachés aux pages sacrées et méprisant les autres productions des Gentils lisent trop souvent les fictions de Térence, et, tandis qu'ils sont charmés par la douceur du langage, ils se salissent par la connaissance de choses horribles.

C'est pourquoi, moi, la *Voix forte de Gandersheim*, je n'ai pas hésité à imiter dans mes écrits un poète que d'autres cultivent, lisent, et, dans la même façon de composition qui racontait les honteux incestes des femmes lascives, à célébrer, selon la faculté de mon faible génie, la louable chasteté des vierges chrétiennes. Ce qui cependant me rend souvent confuse et me couvre de rougeur, c'est que, contrainte par ce genre d'écrits, j'ai appliqué mon esprit et mon stylet à dépeindre la déplorable démence des amants et la trompeuse douceur de leurs entretiens, choses défendues à nos oreilles. Mais si, par pudeur, j'avais négligé ces sujets et renoncé à mon dessein, je ne pourrais exprimer pleinement, selon mes moyens, la louange des âmes innocentes, parce que, plus les caresses des amants sont promptes à séduire, plus sublime est la gloire du secours divin, plus glorieuse la victoire de ceux qui triomphent, surtout lorsque la fragilité de la femme sera victorieuse et la force de l'homme réduite à confusion. Je ne doute pas qu'on ne m'objecte que mon ouvrage a moins de valeur, moins d'étendue, et qu'il ne soit tout différent de celui que je me proposais d'imiter; soit, je l'accorde; cependant, je déclare ouvertement qu'on ne peut, avec justice, me blâmer de vouloir indûment m'égaler à

ceux qui, dans une science plus sublime, l'emportent de beaucoup sur ma faiblesse. Mon orgueil, en effet, n'est pas tel que je prenne sur moi de me comparer même aux derniers des nourrissons des auteurs anciens; mes efforts tendent uniquement, bien que j'aie peu de valeur, à employer avec un humble dévouement le talent que j'ai reçu pour celui qui me l'a donné. Je ne suis pas, de plus, assez amie de moi-même pour que, afin d'éviter le blâme, je cesse, autant qu'il me le permettra, de prêcher la vertu du Christ qui opère dans les Saints. Si, en effet, mon dévouement plaît à quelqu'un, je m'en réjouirai; si au contraire, soit à cause de la rusticité de mon langage grossier, soit à cause de mon peu de mérite, il ne plaît à personne, j'éprouverai cependant du plaisir à mon entreprise; car, si, dans les autres petits opuscules de mon ignorance, j'ai enchaîné la faiblesse de mon travail en des strophes héroïques, ici, dans une suite de scènes dramatiques, j'évite en m'abstenant les pernicieuses voluptés des Gentils.

ÉPITRE DE LA MÊME A CERTAINS SAVANTS PRONEURS DE CE LIVRE

A vous, hommes pleins de savoir et de vertus, à vous qui n'enviez point le succès des autres, mais qui, comme il convient à de vrais sages, les félicitez, Hrotsvitha, la petite ignorante, la pauvre pécheresse, offre des vœux de santé pour le présent et de joie pour l'éternité. Je ne puis donc trop admirer la grandeur de votre humilité si digne de louange, ni suffire à

donner en échange un assez digne et assez magnifique hommage à votre bienveillance et à votre affection pour m'être utile, quand je pense que, nourris fortement des études de la philosophie et grandement perfectionnés par la science, vous avez jugé digne de votre admiration l'opuscule d'une modeste femme, et, en me congratulant avec une fraternelle affection, vous avez loué le dispensateur de la grâce qui opère en moi, pensant que je possède quelque connaissance de ces arts dont la subtilité dépasse de beaucoup le talent d'une femme. Aussi, jusqu'à ce jour, j'osais à peine montrer à un petit nombre de personnes et seulement à des familiers la rusticité de mes faibles travaux; de là, il est résulté que je cessai de rien composer en ce genre parce que, comme peu nombreux étaient ceux auxquels je voulais les montrer, peu nombreux aussi étaient ceux qui m'indiquaient ce qu'il fallait corriger ou m'invitaient à tenter quelque chose de semblable. Mais à présent, puisqu'il est certain que le témoignage de trois personnes est vrai, fortifiée par votre suffrage, c'est avec plus de confiance que je vais m'appliquer à écrire, si Dieu m'en donne le pouvoir, et à subir l'examen des savants, quels qu'il soient. Cependant, deux sentiments contraires, la joie et la crainte, me tiraillent. En effet, je me réjouis jusqu'au fond de mon cœur de voir en moi louer Dieu dont la grâce m'a faite ce que je suis, car je n'ignore pas qu'il est également défendu et de nier le don gratuit de Dieu et de feindre qu'on l'a reçu quand cela n'est pas. C'est pourquoi je ne nie pas qu'avec le secours du Créateur et par sa puissance j'aie acquis quelque connaissance des arts, car je

suis un être capable d'instruction, mais j'avoue que, laissée à mes seules forces, je ne saurais absolument rien. Je reconnais que Dieu m'a donné un esprit perspicace, mais, quand le soin des maîtres lui manque, il reste inculte et s'engourdit dans sa propre inertie. C'est pourquoi, pour que ma négligence n'annule pas en moi les dons de Dieu, si j'ai su par hasard, du manteau de la philosophie, arracher quelques fils ou même quelques bribes, j'ai eu soin de l'insérer dans le livre dont je parle, pensant que la faiblesse de mon ignorance serait éclairée par le mélange d'une matière plus noble et que le dispensateur du génie serait, à juste titre, d'autant plus loué en moi que l'intelligence de mon sexe passe pour être plus lente. Telle est l'intention que j'ai eue en écrivant, telle est la cause de mes sueurs; je ne me vante pas faussement de savoir ce que j'ignore, je sais seulement, au contraire, pour ce qui me regarde, que je ne sais rien. Ainsi donc, poussée par votre bienveillance et par le désir que vous m'avez témoigné, je vais, inclinée comme un roseau, livrer à votre examen ce livre que j'ai disposé dans cette intention, mais que, jusqu'à ce jour, j'avais mieux aimé cacher que mettre en lumière à cause de son peu de valeur. Il convient que vous l'examiniez et le corrigiez avec autant de soin que vous le feriez pour vos propres ouvrages et que, quand vous l'aurez ramené à la règle du bon goût, vous me le renvoyiez pour que, grâce à vos leçons, je puisse reconnaître les endroits où j'ai commis des fautes.

GALLICANUS

ARGUMENT.

Conversion de Gallicanus, prince de la milice, qui, près d'aller faire la guerre aux Scythes, se fiança à Constance, vierge consacrée à Dieu et fille de l'empereur Constantin. Mais serré de près dans la mêlée, Gallicanus se convertit par le conseil de Jean et de Paul, primiciers de Constance; il reçoit le baptême et se voue au célibat. Quelques années plus tard, chassé par Julien l'Apostat, il est envoyé en exil et reçoit la couronne du martyre. Mais Jean et Paul, sur l'ordre du même prince, sont mis à mort en secret et ensevelis clandestinement dans leur maison; peu après, le fils du meurtrier, possédé du démon, ayant confessé le meurtre commis par son père et le mérite des martyrs, est délivré de la possession près de leur tombeau et reçoit le baptême avec son père.

PERSONNAGES

CONSTANTIN, empereur.
GALLICANUS.
CONSTANCE, fille de Constantin.
ARTEMIA, fille de Gallicanus.
ATTICA, —
JEAN et PAUL, primiciers de Constance.
Seigneurs de la Cour.
BRADAN, roi des Scythes.
Tribuns.
Soldats romains.
Soldats scythes.
HÉLÈNE, mère de Constantin, personnage muet.

SCÈNE PREMIÈRE

CONSTANTIN, GALLICANUS, SEIGNEURS.

CONSTANTIN.

Je suis fâché, Gallicanus, de ces lenteurs parce que tu tardes trop à attaquer les Scythes, ce peuple qui, comme tu le sais, résiste seul à la paix romaine et lutte témérairement contre mes ordres. Cependant, tu n'ignores pas que je t'ai réservé, à cause de ta valeur, l'armée pour la défense de la patrie.

GALLICANUS.

Auguste Constantin, toujours fermement dévoué à t'obéir, je m'efforçais, et des pieds et des mains, de répondre par des effets aux vœux de ton Auguste Excellence et jamais je ne me suis soustrait à ce que je devais faire.

CONSTANTIN.

S'il fallait me le rappeler ? Je le tiens gravé dans ma mémoire. Aussi, c'est plutôt en t'exhortant qu'en te faisant des reproches que je t'engage à faire ma volonté.

GALLICANUS.

C'est cela même qui va m'occuper.

CONSTANTIN.

Je m'en réjouis.

GALLICANUS.

L'amour de la vie ne m'empêchera pas d'exécuter tes ordres.

CONSTANTIN.

Cela me plaît, et je loue ton dévouement à mon égard.

GALLICANUS.

Mais le très grand désir d'accomplir tes intentions réclame une récompense proportionnée.

CONSTANTIN.

Rien de plus juste.

GALLICANUS.

En effet, on supporte plus facilement la difficulté d'une entreprise, quelle qu'elle soit, quand on est soutenu par l'espoir certain d'une récompense.

CONSTANTIN.

C'est évident.

GALLICANUS.

C'est pourquoi, je t'en prie, propose-moi, dès maintenant, le prix du danger que je vais affronter, pour que, quand je combattrai vaillamment, je ne sois pas abattu par la sueur de la lutte, mais animé par l'espoir d'une rétribution.

CONSTANTIN.

Jamais je ne te refusai ou je ne te refuserai jamais la récompense qui semblait la plus digne et la plus agréable à tout le Sénat, c'est-à-dire l'obtention de mon amitié et de la principale charge parmi les Palatins.

GALLICANUS.

Je l'avoue, mais aujourd'hui, ce n'est pas à cela que je songe.

CONSTANTIN.

Si tu désires autre chose, il faut le dire.

GALLICANUS.

Oui, autre chose.

CONSTANTIN.

Quoi ?

GALLICANUS.

Si j'ose le dire...

CONSTANTIN.

Eh bien ?

GALLICANUS.

Tu t'irriteras.

CONSTANTIN.

Pas du tout.

GALLICANUS.

Si.

CONSTANTIN.

Non.

GALLICANUS.

Tu seras ému d'indignation.

CONSTANTIN.

Ne le crains pas.

GALLICANUS.

Je parlerai, tu l'as ordonné. J'aime Constance, ta fille.

CONSTANTIN.

Très bien. Il convient, en effet, que tu aimes avec honneur la fille de ton maître et que tu l'honores avec grâce

GALLICANUS.

Tu interromps ce que j'allais dire.

CONSTANTIN.

Je n'interromps pas.

GALLICANUS.

Et si ta bonté y consent, je désire l'épouser.

CONSTANTIN.

Ce n'est pas une petite, mais une très grande récompense qu'il demande et jusqu'ici, ô Princes, inaccoutumée pour vous.

GALLICANUS.

Hélas! Hélas! Il me dédaigne. Je l'ai pressenti. Je vous en prie, avec moi, insistez par vos prières.

LES SEIGNEURS.

Illustre empereur, il convient à ta dignité, eu égard à son mérite, de ne pas lui refuser cela.

CONSTANTIN.

Si, pour moi, je ne le refuse pas, je crois tout d'abord devoir avec une subtile inquisition rechercher si ma fille donne son consentement.

LES SEIGNEURS.

C'est juste.

CONSTANTIN.

J'irai près d'elle, et, si tu le veux, je l'interpellerai à ce sujet.

GALLICANUS.

Bien volontiers.

SCÈNE II

CONSTANCE, CONSTANTIN.

CONSTANCE.

Le Seigneur Empereur m'aborde plus triste que de coutume. Je suis fort étonnée de ce qu'il peut vouloir.

CONSTANTIN.

Viens ici, Constance, ma fille, je veux te dire quelques mots.

CONSTANCE.

Me voici, mon Seigneur, ordonne ce que tu veux.

CONSTANTIN.

Je suis fatigué par une anxiété de cœur et accablé d'une lourde tristesse.

CONSTANCE.

A ta vue, j'ai surpris ta tristesse, et, quoique en ignorant la cause, troublée, j'ai craint.

CONSTANTIN.

C'est pour toi que je suis affligé.

CONSTANCE.

Pour moi ?

CONSTANTIN.

Pour toi.

CONSTANCE.

Je suis effrayée. Qu'y a-t-il, mon Seigneur ?

CONSTANTIN.

J'ai peur de le dire, de crainte de t'affliger.

CONSTANCE.

Je le serai bien plus si tu ne parles pas.

CONSTANTIN.

Le général Gallicanus qui, par une suite nombreuse de triomphes, a acquis le premier rang parmi les Seigneurs et dont j'ai souvent besoin pour la défense de la patrie...

CONSTANCE.

Que veut-il ?

CONSTANTIN.

Il souhaite de t'avoir pour épouse.

CONSTANCE.

Moi ?

CONSTANTIN.

Toi.

CONSTANCE.

J'aimerais mieux mourir.

CONSTANTIN.

Je l'ai pressenti.

CONSTANCE.

Ce n'est pas étonnant, puisque, avec ton consentement et ta permission, j'ai voué à Dieu ma virginité.

CONSTANTIN.

Je m'en souviens.

CONSTANCE.

Jamais nul supplice ne pourra me forcer à ne pas garder mon serment inviolable.

CONSTANTIN.

Fort bien. Mais par là je me vois dans une grande difficulté, parce que si, comme cela est mon devoir de père, je consens à te laisser persister dans ton dessein, j'en souffrirai

un grand dommage pour la république. Si, au contraire, puisse cela ne pas arriver! je mets obstacle à ton dessein, je m'exposerai à souffrir des peines éternelles.

CONSTANCE.

Si je désespérais du secours divin, c'est moi surtout qui devrais m'affliger.

CONSTANTIN.

C'est vrai.

CONSTANCE.

Maintenant il n'est aucune place pour la tristesse, grâce à la bonté divine.

CONSTANTIN.

Que tu parles bien, ma fille!

CONSTANCE.

Si tu daignes prendre mon conseil, je te montrerai comment tu peux échapper à ce double danger.

CONSTANTIN.

Oh! plût au Ciel!

CONSTANCE.

Feins, l'expédition étant heureusement accomplie, de satis-

faire à ses vœux ; et, pour qu'il croie que je suis d'accord avec toi, persuade-lui de laisser près de moi, pendant ce temps, ses deux filles, Attica et Artémia, pour fortifier le gage de notre amour, et d'emmener avec lui mes primiciers Paul et Jean.

CONSTANTIN.

Et s'il revient vainqueur, que me faudra-t-il faire ?

CONSTANCE.

Je crois tout d'abord qu'il faut invoquer le Créateur de toute chose pour qu'il détourne d'une telle intention l'esprit de Gallicanus.

CONSTANTIN.

O ma fille, ma fille, par la douceur de tes paroles, tu as adouci l'amertume de ton père affligé, à tel point que, désormais, je n'ai aucune inquiétude à ce sujet.

CONSTANCE.

Il n'y a pas lieu d'en avoir.

CONSTANTIN.

Je pars et je séduirai Gallicanus par cette agréable promesse.

CONSTANCE.

Va en paix, mon père.

SCÈNE III

GALLICANUS, SEIGNEURS.

GALLICANUS.

Princes, la curiosité m'abattra avant de connaître ce que, pendant si longtemps, le vieil Auguste fait avec sa fille notre maîtresse.

LES SEIGNEURS.

Il lui conseille de vouloir ce que tu désires.

GALLICANUS.

Oh! puisse la persuasion prévaloir!

LES SEIGNEURS.

Peut-être prévaudra-t-elle.

GALLICANUS.

Paix! Silence! Auguste revient, non plus le visage sombre, comme il est parti, mais avec un front tout à fait serein.

LES SEIGNEURS.

La bonne fortune!

GALLICANUS.

Si en effet, comme on le dit, le visage est le miroir de l'âme, la sérénité de sa face annonce peut-être la douceur de son esprit.

LES SEIGNEURS.

Oui.

SCÈNE IV

LES PRECEDENTS, CONSTANTIN, GARDES.

CONSTANTIN.

Gallicanus !

GALLICANUS.

Qu'a-t-il dit ?

LES SEIGNEURS.

Avance, avance, il t'appelle.

GALLICANUS.

Dieux propices, soyez-moi favorables !

CONSTANTIN.

Gallicanus, pars sans souci pour la guerre. A ton retour, en effet, tu obtiendras la récompense que tu désires.

GALLICANUS.

Te joues-tu de moi ?

CONSTANTIN.

Si je me joue ?

GALLICANUS.

Je serais heureux si je savais une seule chose.

CONSTANTIN.

Quelle seule chose ?

GALLICANUS.

Sa réponse.

CONSTANTIN.

De ma fille ?

GALLICANUS.

Oui, d'elle.

CONSTANTIN.

Il n'est pas très juste de demander, à ce sujet, une réponse à une vierge vertueuse. La suite des événements montrera son consentement.

GALLICANUS.

Si je le savais, je me soucierais peu de la réponse.

CONSTANTIN.

Il t'est permis d'en faire l'espérance.

GALLICANUS.

Je le désire vivement.

CONSTANTIN.

Elle a décidé que ses primiciers, Paul et Jean, demeureraient près de toi jusqu'au jour des noces.

GALLICANUS.

Pourquoi ?

CONSTANTIN.

Pour que, dans leur entretien, tu puisses connaître à l'avance sa vie, ses mœurs, ses habitudes.

GALLICANUS.

Bonne pensée et qui m'est très agréable.

CONSTANTIN.

De plus, elle désire qu'à ton tour tu laisses, pendant ton absence, tes filles près d'elle pour que, dans leur société, elle apprenne à te plaire.

GALLICANUS.

Bonheur! Bonheur! Tout répond à mes vœux.

CONSTANTIN.

Fais-les amener promptement.

GALLICANUS.

Debout, soldats! Courez, partez, amenez mes filles aux ordres de leur maîtresse.

SCÈNE V

CONSTANCE, GARDES, ensuite ATTICA et ARTEMIA.

LES SOLDATS.

Constance, notre maîtresse, voici les illustres filles de Gallicanus qui, par la splendeur de leur beauté, de leur sagesse et de leur vertu, sont bien dignes de ton amitié.

CONSTANCE.

C'est bien. *(On les introduit avec honneur.)* Amant de la virginité, inspirateur de la chasteté, qui, par les prières d'Agnès, la martyre, m'arrachant à la fois à la lèpre du corps et aux erreurs des Gentils, m'as invitée au lit virginal de ta Mère où

tu t'es manifesté un vrai Dieu, toi qui avant le commencement naquis de Dieu le Père et qui, dans le temps, Homme véritable, es né d'une mère, je t'en supplie, vraie sagesse, coéternelle à celle du Père, qui créas, maintiens et gouvernes l'univers, fais que Gallicanus, qui s'efforce d'éteindre, en te le dérobant, l'amour que j'ai pour toi, renonce à son injuste dessein et vienne à toi; daigne prendre pour épouses ses filles, inspirer à leurs pensées la douceur de ton amour pour que, exécrant l'union charnelle, elles méritent de faire partie de la société des vierges qui te sont consacrées.

ARTÉMIA.

Salut, Constance, notre maîtresse impériale.

CONSTANCE.

Salut, mes sœurs, Attica et Artémia! Debout, debout, ne vous prosternez pas, mais donnez-moi le baiser d'amour.

ARTÉMIA.

Maîtresse, c'est avec un esprit joyeux que nous venons à tes ordres; avec un entier dévouement, nous nous mettons à ta discrétion, seulement pour que ta grâce abonde pour nous.

CONSTANCE.

Nous avons au ciel un seul maître auquel est dû un dévouement d'esclave; il convient, en conservant l'intégrité de notre corps, de persévérer unanimement dans sa fidélité et son amour

pour mériter d'entrer avec la palme de la virginité à la cour de la patrie céleste.

ARTÉMIA.

Nous ne résistons en rien, mais nous nous efforçons, en témoins, d'obéir à tous tes préceptes, surtout dans la connaissance de la vérité et la résolution de garder notre virginité.

CONSTANCE.

Cette réponse convient et elle est digne de votre illustre naissance. Je ne doute pas qu'avec l'inspiration de la grâce divine vous ne soyez parvenues à croire.

ARTÉMIA.

Comment pourrait-il se faire que, servant les idoles, nous pensions sagement sans l'illumination de la bonté céleste?

CONSTANCE.

La fermeté de votre foi éveille en moi l'espoir en la croyance de Gallicanus.

ARTÉMIA.

Qu'on l'avertisse seulement et il n'est pas douteux qu'il croira.

CONSTANCE.

Qu'on appelle Jean et Paul.

SCÈNE VI

LES MEMES, PAUL et JEAN.

JEAN.

Voici, maîtresse, ceux que tu as appelés.

CONSTANCE.

Allez vite près de Gallicanus et, vous attachant à ses côtés, conseillez-lui peu à peu le mystère de notre foi ; peut-être, par nous, Dieu daignera-t-il le gagner à lui.

PAUL.

Que Dieu donne le succès ! Pour nous, nous emploierons la fréquence des exhortations.

SCÈNE VII

GALLICANUS, PAUL et JEAN, LES TRIBUNS, L'ARMEE ROMAINE.

GALLICANUS.

Vous arrivez à propos ; depuis longtemps je vous attendais, l'esprit en suspens.

JEAN.

Dès que nous avons entendu la voix de notre maîtresse nous donnant ses ordres, nous sommes accourus pour t'obéir.

GALLICANUS.

J'aime beaucoup mieux votre obséquiosité que celle des autres.

PAUL.

C'est juste, car on dit vulgairement : « Celui qui obéit à nos amis, devient lui-même notre ami. »

GALLICANUS.

C'est vrai.

JEAN.

L'affection de la maîtresse qui nous envoie nous gagne ton amitié.

GALLICANUS.

Je ne le nie point. Arrivez, rassemblez-vous, tribuns et centurions, et vous tous, soldats sous mes ordres. Voici Jean et Paul, dont l'absence m'empêchait de partir.

LES TRIBUNS.

Marche devant. *(Les Tribuns en troupe accompagnent Gallicanus.)*

GALLICANUS.

Tout d'abord, il faut entrer au Capitole et dans les temples, apaiser la puissance des dieux selon les rites des sacrifices, pour que l'issue du combat soit heureuse.

LES TRIBUNS.

C'est nécessaire.

JEAN.

Pendant ce temps, retirons-nous.

PAUL.

Cela convient.

SCÈNE VIII

LES MEMES.

JEAN.

Tiens, le général sort. Montons à cheval, allons à son devant.

PAUL.

Et promptement.

GALLICANUS.

D'où venez-vous? Où avez-vous été?

JEAN.

Nous avons disposé nos petits bagages, nous les avons envoyés devant, pour que, débarrassés, nous puissions t'accompagner en chemin.

GALLIÇANUS.

C'est bien.

SCÈNE IX

LES MEMES, BRADAN, SOLDATS SCYTHES.

GALLICANUS.

Tribuns, par Jupiter, j'aperçois les légions d'une armée innombrable, effrayantes par la diversité de leurs armes.

LES TRIBUNS.

Par Hercule, ce sont les ennemis.

GALLICANUS.

Résistons avec courage et combattons virilement.

LES TRIBUNS.

Si notre attaque peut être utile contre tant d'hommes?

GALLICANUS.

Et qu'aimez-vous mieux?

LES TRIBUNS.

Baisser le cou.

GALLICANUS.

Apollon ne le voudrait pas.

LES TRIBUNS.

Par Pollux, il faut le faire. Voici, nous sommes enveloppés de tous côtés, blessés, tués.

GALLICANUS.

Hélas! qu'arrivera-t-il quand les tribuns me méprisent et se rendent?

JEAN.

Par un vœu, promets au Dieu du ciel de te faire chrétien et tu vaincras.

GALLICANUS.

Je fais ce vœu et je l'accomplirai.

LES ENNEMIS.

Hélas! roi Bradan, la fortune qui nous faisait espérer la victoire se joue de nous. Vois, nos mains faiblissent, nos forces languissent; une faiblesse de cœur nous force à abandonner le combat.

BRADAN.

Je ne sais que dire. La souffrance que vous supportez me presse. Il ne nous reste qu'à nous livrer au général.

LES ENNEMIS.

Nous n'échapperons pas autrement.

BRADAN.

Général Gallicanus, n'aille pas sévir pour notre perte, épargne-nous, et comme de tes esclaves sers-toi de nous à ta guise.

GALLICANUS.

Ne tremblez pas, ne craignez pas; mais, après avoir donné des otages, faites-vous tributaires de notre empereur et vivez heureusement sous la paix romaine.

BRADAN.

Tu n'as qu'à fixer toi-même le nombre et la qualité des otages, ainsi que le poids du cens que nous devons payer.

GALLICANUS.

Soldats, déposez votre armure; qu'on n'outrage, qu'on ne tue personne; embrassons comme fédérés ceux que nous poursuivions comme ennemis publics.

JEAN.

Qu'elle est plus forte, une ardente prière, que la présomption humaine!

GALLICANUS.

C'est vrai.

PAUL.

Combien est efficace la pitié divine pour ceux qu'une humble dévotion recommande à Dieu!

GALLICANUS.

C'est évident.

JEAN.

Mais le vœu qu'on a fait dans le trouble doit être accompli quand le calme est venu.

GALLICANUS.

Je suis de cet avis; aussi, je désire être baptisé le plus vite possible et, pendant le reste de ma vie, m'occuper à obéir à Dieu.

PAUL.

C'est juste.

SCÈNE X

LES MEMES.

GALLICANUS.

Voyez comme à notre entrée accourent les Romains, habitants de cette ville, portant, selon l'usage, les insignes de la gloire.

JEAN.

C'est juste.

GALLICANUS.

Mais ce n'est ni à notre courage, ni à celui des dieux qu'est dû notre triomphe.

PAUL.

Non, mais au vrai Dieu.

GALLICANUS.

C'est pourquoi, je crois qu'il nous faut dépasser les temples.

JEAN.

Ta pensée est juste.





GALLICANUS.

Et avec un aveu suppliant pénétrer sur le seuil des Apôtres.

PAUL.

Oh! que tu es heureux avec cette pensée! Tu témoignes maintenant que tu es un vrai serviteur du Christ.

SCÈNE XI

CONSTANTIN, SOLDATS ROMAINS.

CONSTANTIN.

Je suis étonné, soldats, que Gallicanus se dérobe aussi longtemps à mes regards.

LES SOLDATS.

Dès qu'il est entré dans la ville, il a dirigé vite ses pas vers la demeure de saint Pierre, et, prosterné jusqu'à terre, il a rendu grâce au Tout-Puissant de la victoire qu'il a remportée.

CONSTANTIN.

Gallicanus?

LES SOLDATS.

Lui-même.

CONSTANTIN.

C'est incroyable.

LES SOLDATS.

Il vient, le voici, tu pourras l'interroger.

SCÈNE XII

LES MEMES, GALLICANUS.

CONSTANTIN.

Depuis longtemps, Gallicanus, je t'attendais pour apprendre la manière et l'issue du combat.

GALLICANUS.

Je vais le dire point par point.

CONSTANTIN.

Cela m'importe peu. Dis-moi ce que je souhaite le plus apprendre.

GALLICANUS.

Qu'est-ce?




CONSTANTIN.

Pourquoi, en partant, es-tu entré dans les temples des dieux, et à ton retour dans ceux des Apôtres?

GALLICANUS.

Tu le demandes?

CONSTANTIN.

Avec curiosité.

GALLICANUS.

Je te l'expose.

CONSTANTIN.

Je le souhaite vivement.

GALLICANUS.

Je l'avoue, Empereur très sacré, à mon départ, comme tu me l'as objecté, je suis entré dans les temples, et, suppliant, je me suis confié aux démons et aux dieux.

CONSTANTIN.

De toute antiquité, cette coutume existe chez les Romains.

GALLICANUS.

Mauvaise coutume.

CONSTANTIN.

Très mauvaise.

GALLICANUS.

Ensuite les tribuns arrivèrent avec leurs légions et accompagnèrent ma marche.

CONSTANTIN.

Tu sortais dans un pompeux appareil.

GALLICANUS.

Nous marchâmes en avant, nous atteignîmes les ennemis, nous engageâmes l'action, nous fûmes vaincus.

CONSTANTIN.

Les Romains vaincus?

GALLICANUS.

Complètement.

CONSTANTIN.

O chose cruelle et inouïe pendant beaucoup de siècles!

GALLICANUS.

Certes, à plusieurs reprises, je fis les sacrifices criminels; mais les dieux ne venaient pas à mon secours, et, la lutte devenant plus ardente, beaucoup des nôtres périrent.

CONSTANTIN.

Je suis confondu en l'entendant.

GALLICANUS.

Enfin les tribuns me méprisèrent et se livrèrent.

CONSTANTIN.

Aux ennemis ?

GALLICANUS.

A eux-mêmes.

CONSTANTIN.

Ah ! Que fis-tu ?

GALLICANUS.

Qu'aurais-je pu faire ? sinon prendre la fuite.

CONSTANTIN.

Non.

GALLICANUS.

Si.

CONSTANTIN.

De quelles angoisses ton courage n'était-il pas alors pressé ?

GALLICANUS.

Des plus grandes.

CONSTANTIN.

Et comment y as-tu échappé?

GALLICANUS.

Mes deux amis Paul et Jean me conseillèrent de faire un vœu au Créateur.

CONSTANTIN.

Conseil salutaire.

GALLICANUS.

Je le tentai et, dès que j'eus ouvert la bouche pour ce vœu, je sentis le secours céleste.

CONSTANTIN.

De quelle manière?

GALLICANUS.

Il m'apparut un jeune homme de haute stature, portant une croix sur les épaules; il me commanda de tirer l'épée et de le suivre.

CONSTANTIN.

Celui-là, quel qu'il fût, était envoyé du ciel.

GALLICANUS.

Je l'éprouvai. Aussitôt, à droite et à gauche, se placèrent près de moi des soldats dont je ne connaissais nullement le visage, me promettant leur secours.

CONSTANTIN.

Milice céleste.

GALLICANUS.

Je n'en doute point. Mais dès que, tranquille, suivant celui qui me précédait, je fus entré au milieu des rangs ennemis, j'arrivai à leur roi du nom de Bradan qui, bientôt saisi d'une frayeur incroyable, se jetant à mes pieds, se rendit avec les siens, déclarant qu'il paierait perpétuellement un tribut au maître du monde romain.

CONSTANTIN.

Grâces à l'auteur de ce succès, qui ne souffre pas que ceux qui espèrent en lui soient confondus!

GALLICANUS.

Je l'ai appris par expérience.

CONSTANTIN.

Je voudrais savoir ce que firent ensuite les tribuns fugitifs.



GALLICANUS.

Ils se hâtaient de rentrer en grâce.

CONSTANTIN.

Les as-tu reçus à merci ?

GALLICANUS.

Les recevoir à merci, moi ! eux qui m'avaient abandonné dans les périls, qui s'étaient livrés aux ennemis ! Non pas !

CONSTANTIN.

Et alors ?

GALLICANUS.

Je leur proposai le moyen d'obtenir leur pardon.

CONSTANTIN.

Lequel ?

GALLICANUS.

Je déclarai que celui qui embrasserait la secte des chrétiens obtiendrait sa grâce, son premier honneur et même un honneur plus grand ; que celui qui refuserait n'aurait pas son pardon et serait renvoyé de l'armée.

CONSTANTIN.

Cette proposition était juste et digne de ton autorité.

GALLICANUS.

Pour moi, qui ai été baptisé, je me suis donné à Dieu, si bien que je renonce à ta fille que j'aimais plus que tout, afin que, m'abstenant de ce mariage, je puisse plaire au fils de la Vierge.

CONSTANTIN.

Approche pour que je me jette dans tes bras. Maintenant certes, maintenant je suis forcé de te découvrir ce que pour un temps je voulais te cacher.

GALLICANUS.

Quoi ?

CONSTANTIN.

Que ma fille et les tiennes pratiquent la religion que tu as choisie.

GALLICANUS.

Je m'en réjouis.

CONSTANTIN.

Elles brûlent d'un tel amour de conserver leur virginité que ni les menaces, ni les caresses ne pourraient les faire renoncer à leur intention.

GALLICANUS.

Qu'elles persévèrent, je le désire vivement.

CONSTANTIN.

Entrons dans le palais où elles restent.

GALLICANUS.

Va devant, je te suivrai.

CONSTANTIN.

Les voici, elles accourent avec l'Auguste Hélène, ma glorieuse mère, et toutes elles versent des larmes de joie.

SCÈNE XIII

LES MEMES, CONSTANCE, ATTICA, ARTEMIA, HELENE, PAUL et JEAN.

GALLICANUS.

Vivez heureuses, ô vierges saintes; persévérant dans la crainte de Dieu, gardez intact l'honneur de la virginité pour être jugées dignes des embrassements du roi éternel.

CONSTANCE.

Nous la conserverons d'autant plus aisément que nous sentons que tu ne luttes pas contre nous.

GALLICANUS.

Je n'y mets ni opposition, ni empêchement, ni obstacle, mais en cela je cède volontiers à vos vœux pour que, ô ma Constance que j'ai achetée au prix de mon sang, je ne sois pas forcé de te voir désirer autre chose que ce que tu as commencé.

CONSTANCE.

Ce changement est dû à la main de l'Eternel.

GALLICANUS.

Si je n'étais changé en mieux, je ne donnerais point mon assentiment à ta promesse.

CONSTANCE.

Que l'ami de la pureté virginale, que le fauteur de toute bonne volonté, qui t'a fait renoncer à une injuste pensée et qui s'est réservé ma virginité, daigne, pour prix de notre séparation corporelle, nous réunir dans la joie éternelle.

GALLICANUS.

Que cela se fasse.

CONSTANTIN.

Maintenant que le lien de l'amour du Christ nous unit dans une même société religieuse, il convient que, comme gendre des Augustes, tu habites honorablement avec nous dans l'intérieur du palais.

GALLICANUS.

La plus grande des tentations à éviter, c'est la concupiscence des yeux.

CONSTANTIN.

Je ne puis le nier.

GALLICANUS.

Il n'est pas utile que je voie trop fréquemment une vierge que j'aime, tu le sais, plus que mes parents, plus que ma vie, plus que mon âme.

CONSTANTIN.

Comme il te plaît.

GALLICANUS.

Aujourd'hui, grâce au Christ et à mes efforts, tu as une armée quadruple; souffre que je serve maintenant l'Empereur par l'aide duquel j'ai vaincu et à qui est dû tout ce que j'ai fait heureusement dans ma vie.

CONSTANTIN.

A lui sont dues la gloire et la jubilation; toute créature doit le servir.

GALLICANUS.

Surtout celles à qui, dans la nécessité, il donne un plus grand secours.

CONSTANTIN.

Cela est vrai.

GALLICANUS.

A l'exception d'une partie des biens qui appartiennent à mes filles et d'une autre que je réserve pour le secours des pèlerins, je veux, avec le reste, enrichir mes esclaves gratifiés de la liberté et subvenir aux besoins des pauvres.

CONSTANTIN.

Tu disposes sagement de tes biens et tu ne seras pas privé de la récompense éternelle.

GALLICANUS.

Pour moi, je brûle d'aller dans la ville d'Ostie près du saint homme Hilarion, de me faire son compagnon inséparable, pour passer là le reste de ma vie à louer Dieu et à secourir les pauvres.

CONSTANTIN.

Que l'Etre Unique à qui la puissance ne manque jamais te permette d'exécuter tes desseins et de vivre selon sa volonté, qu'il te conduise aux joies de l'Eternité, lui qui règne et se glorifie dans l'Unité de la Trinité.



Le Martyre de Jean et de Paul

OU

SECONDE PARTIE DE GALLICANUS

PERSONNAGES

JULIEN, empereur.
GALLICANUS.
TERENTIANUS.
JEAN et PAUL.
Les Consuls.
Soldats romains.
Une troupe de Chrétiens.
LE FILS DE TERENTIANUS, personnage muet.

SCÈNE PREMIÈRE

JULIEN, LES CONSULS, GARDES.

JULIEN.

Il est assez prouvé que c'est un malheur pour l'empire que les chrétiens usent d'un libre arbitre et se vantent de devoir suivre les lois qu'ils recevaient aux temps de Constantin.

LES CONSULS.

C'est une honte si tu le souffres.

JULIEN.

Je ne le souffrirai pas.

LES CONSULS.

Cela convient.

JULIEN.

Soldats, ceignez vos armes, dépouillez les chrétiens de leurs propres biens en leur objectant la sentence du Christ disant : « Celui qui n'aura pas renoncé à tout ce qu'il possède ne pourra être mon disciple. »

LES SOLDATS.

Nous ne mettrons aucun retard.



SCÈNE II

LES MEMES.

LES CONSULS.

Voici les soldats qui reviennent.

JULIEN.

Votre retour est-il heureux?

LES SOLDATS.

Heureux?

JULIEN.

Pourquoi si vite?

LES SOLDATS.

Nous le dirons. Nous avons décidé d'entrer dans les châteaux-forts que Gallicanus a gardés et de les occuper pour toi; mais lorsque quelqu'un des nôtres s'avançait, il devenait lépreux ou énergumène.

JULIEN.

Retournez, forcez-le ou à quitter la patrie, ou à sacrifier aux idoles.

SCÈNE III

GALLICANUS, SOLDATS.

GALLICANUS.

Soldats, ne vous fatiguez pas à me donner des conseils inutiles, parce que, en comparaison de la vie éternelle, je ne fais aucun cas de ce qui est sous le soleil. Aussi, je quitte ma patrie et, exilé pour le Christ, je vais à Alexandrie, souhaitant d'y recevoir la couronne de martyr.

SCÈNE IV

JULIEN, GARDES.

LES SOLDATS.

Gallicanus, suivant tes ordres, chassé de la patrie, a gagné Alexandrie et là, arrêté par le comte Rautianus, il a péri par le glaive.

JULIEN.

Oh! la bonne action!

LES SOLDATS.

Mais Jean et Paul te dédaignent.

JULIEN.

Que font-ils?

LES SOLDATS.

Ils errent en liberté et distribuent les trésors de Constance.

JULIEN.

Qu'on les appelle.

LES SOLDATS.

Les voici.

SCÈNE V

LES MEMES, PAUL et JEAN.

JULIEN.

Je n'ignore pas, Jean et Paul, que dès le berceau vous avez été émancipés au service des Augustes.

JEAN.

Nous l'avons été.

JULIEN.

Il convient, dès lors, qu'attachés à mes côtés, vous serviez dans ce palais où vous avez été nourris dès l'enfance.

PAUL.

Nous ne servirons pas.

JULIEN.

Est-ce que vous ne me servirez pas?

JEAN.

Nous l'avons dit.

JULIEN.

Je ne vous parais pas Auguste?

PAUL.

Si, mais différent des premiers.

JULIEN.

En quoi?

JEAN.

Par la religion et le mérite.

JULIEN.

Je voudrais vous entendre plus pleinement.





JEAN.

Nous voulons dire : Les très glorieux et très renommés empereurs Constantin, Constant et Constance, dont nous étions les serviteurs, furent des hommes très chrétiens et ils se glorifiaient d'être les esclaves du Christ.

JULIEN.

Je m'en souviens, mais je ne veux pas les suivre en cela.

PAUL.

Tu imites de plus mauvais exemples. Ils fréquentaient les églises et, déposant leur diadème, prosternés, ils adoraient Jésus-Christ.

JULIEN.

Vous ne me forcez pas à cela.

JEAN.

Voilà pourquoi tu diffères d'eux.

PAUL.

En effet, parce qu'ils offraient leur encens au Créateur, ils rehaussaient la dignité impériale et la béatifiaient par l'éclat de leur probité et de leur sainteté. Aussi, selon leurs vœux, étaient-ils puissants par d'heureux succès.



JULIEN.

Et moi, certes.

JEAN.

Ce n'est pas de la même manière, parce que la grâce divine les accompagnait.

JULIEN.

Frivolités. Moi aussi, insensé, j'exerçai jadis de telles pratiques et j'obtins la cléricature dans l'Eglise.

JEAN.

Ce clerc-là te plaît-il, Paul?

PAUL.

Chapelain du diable.

JULIEN.

Mais dès que je vis qu'il n'y avait là rien d'utile, je me tournai vers le culte des dieux dont la bonté m'a porté au faîte du pouvoir.

JEAN.

Tu as interrompu notre discours pour ne pas entendre la louange des justes.



JULIEN.

Que m'importe !

PAUL.

En rien ; mais ce qui va suivre t'intéressera. Lorsque, en effet, le monde ne fut plus digne de les posséder, ils furent reçus parmi les anges et la malheureuse république dut être gouvernée par toi.

JULIEN.

Pourquoi l'appelles-tu malheureuse en ce moment ?

JEAN.

Par la qualité de son gouverneur.

PAUL.

Tu as abandonné toute religion et imité la superstition de l'idolâtrie. Pour cette iniquité, nous nous sommes soustraits à ta vue et à la société des tiens.

JULIEN.

Bien que j'aie été assez peu respecté par vous, pardonnant cependant encore à votre audace, je désire vous élever parmi les premiers dans le palais.



JEAN.

Ne te fatigue pas; ni menaces ni caresses ne peuvent nous forcer à céder.

JULIEN.

Je vous donnerai une trêve de dix jours pour que, revenant enfin à résipiscence, vous vous hâtiez de vous-mêmes de regagner ma faveur impériale, sinon je ferai ce qu'il y a à faire pour ne pas être plus longtemps votre jouet.

PAUL.

Ce que tu dois faire, fais-le aujourd'hui, parce que tu ne pourras nous amener ni à te saluer, ni à entrer au palais, ni à honorer les dieux.

JULIEN.

Partez, retirez-vous, faites ce que je vous ai conseillé.

JEAN.

Nous estimons fort peu la trêve accordée, mais nous confions au ciel toutes nos facultés, et pendant ce temps, par les jeûnes et les prières, nous nous recommanderons à Dieu.

PAUL.

C'est juste.



SCÈNE VI

JULIEN, TERENTIANUS.

JULIEN.

Va, Terentianus, et, prenant avec toi des soldats, force Jean et Paul à sacrifier au dieu Jupiter; s'ils résistent d'un cœur obstiné, qu'ils soient tués, non pas ouvertement, mais tout à fait en secret, parce qu'ils ont été Palatins.

SCÈNE VII

TERENTIANUS, PAUL et JEAN, GARDES.

TERENTIANUS.

L'Empereur Julien que je sers vous envoie, Paul et Jean, par clémence, cette statue d'or de Jupiter auquel vous devez offrir spontanément de l'encens; si vous ne voulez pas, vous subirez la sentence capitale.

JEAN.

Si Julien est ton maître, aie la paix avec lui et profite de sa faveur. Pour nous, nous n'avons pas d'autre maître que Jésus-Christ, pour l'amour duquel nous désirons mourir pour mériter de jouir des joies éternelles.

TERENTIANUS.

Que tardez-vous, soldats? Tirez l'épée et tuez ces rebelles à l'Empereur et aux dieux; après les avoir égorgés, ensevelissez-les secrètement dans cette maison et ne laissez aucune trace de sang.

LES SOLDATS.

Et si on nous interroge, que dirons-nous?

TERENTIANUS.

Vous feindrez qu'ils ont été destinés à l'exil.

JEAN ET PAUL.

En ce danger, nous t'invoquons, toi, Christ, régnant avec le Père et le Saint-Esprit, nous te louons en mourant, reçois nos âmes, pour toi chassées de leur habitation de boue.

SCÈNE VIII

TERENTIANUS, TROUPE DE CHRETIENS.

TERENTIANUS.

Hélas! Chrétiens, que souffre mon fils unique?

LES CHRÉTIENS.

Il grince des dents, il écume, il roule des regards insensés, il est rempli du démon.

TERENTIANUS.

Malheur à son père! Où est-il agité?

LES CHRÉTIENS.

Devant les tombeaux des martyrs Jean et Paul; il se roule à terre et se dit tourmenté par leurs prières.

TERENTIANUS.

C'est ma faute, mon crime. Car par mes exhortations, par mes ordres, ce malheureux a porté ses mains sur les saints martyrs.

LES CHRÉTIENS.

Si, par tes exhortations, il a commis la faute, le châtiment qu'il subit, tu le partages.

TERENTIANUS.

Et moi, j'ai obéi aux ordres de l'impie Empereur Julien.

LES CHRÉTIENS.

En effet, voilà pourquoi lui-même a été frappé par la vengeance divine.

TERENTIANUS.

Je le sais, et ma frayeur redouble d'autant plus que je n'ignore pas qu'aucun ennemi des serviteurs de Dieu n'est resté impuni.

LES CHRÉTIENS.

C'est vrai.

TERENTIANUS.

Qu'arriverait-il si, me repentant de mon crime, j'allais en courant me prosterner devant les saints tombeaux?

LES CHRÉTIENS.

Tu mériteras ton pardon, si cependant tu te purifies par le baptême.

SCÈNE IX

TERENTIANUS, TROUPE DE CHRETIENS, LE FILS DE TERENTIANUS.

TERENTIANUS.

Glorieux témoins du Christ, Jean et Paul, imitez l'exemple de votre maître vous faisant le même commandement et priez pour les fautes de vos persécuteurs. Soyez compatissants pour les angoisses d'un père privé de son fils, ayez pitié des misères de mon enfant furieux, pour que tous deux, trempés dans la fontaine du baptême, nous persévérions dans la foi de la Sainte Trinité.

LES CHRÉTIENS.

Cesse de pleurer, Terentianus, calme l'anxiété de ton cœur.





Vois : ton fils revient à la santé et, par les suffrages des martyrs, il a recouvré la raison.

TERENTIANUS.

Grâce au roi de l'Eternité qui accorde à ses soldats tant de gloire que, non seulement leurs âmes se réjouissent dans le ciel, mais encore, dans leur tombeau, leurs os inanimés brillent par divers miracles en témoignage de leur sainteté par la faveur de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui vit!...

DULCITIUS

ARGUMENT.

Martyre des saintes vierges Agape, Chionie et Irène, que, pendant le silence de la nuit, le gouverneur Dulcitius va trouver pour se rassasier de leurs embrassements. Mais à peine est-il entré que, privé de raison, il embrasse et couvre de baisers, au lieu des vierges, des marmites et des poêles à frire, jusqu'à ce que son visage et ses habits soient horriblement noircis. Ensuite, par ordre du prince, il livre les vierges au comte Sisinnius pour les punir : lui aussi, trompé de la manière la plus étonnante, fait enfin brûler Agape et Chionie et transpercer Irène.

PERSONNAGES

DIOCLÉTIEN.
AGAPE.
CHIONIE.
IRÈNE.
DULCITIUS, gouverneur de Thessalonique.
SISINNIUS.
La femme de Dulcitius.
Huissiers du palais impérial.
Gardes.
Suivantes de la femme de Dulcitius.

SCÈNE PREMIÈRE

DIOCLETIEN, AGAPE, CHIONIE, IRENE, GARDES.

DULCITIUS.

L'éclat de votre famille, votre illustre origine, la sérénité de votre beauté exigent que, par la loi nuptiale, vous soyez unies aux premiers dans le palais; ma puissance consentirait à ce qu'il en fût ainsi, si vous vouliez renier Christ et sacrifier aux dieux.

AGAPE.

Sois libre de tout souci et ne te tourmente pas des apprêts de noces, parce que rien ne pourra nous amener à renier un nom qu'il nous faut confesser ou à souiller notre pureté.

DIOCLÉTIEN.

Que veut dire cette fatuité qui vous agite?

AGAPE.

Quel signe de fatuité surprends-tu en nous?

DIOCLÉTIEN.

Un signe manifeste et grand.

AGAPE.

En quoi?





DIOCLÉTIEN.

En ceci surtout, c'est que, laissant de côté l'observance d'une antique religion, vous suivez l'inutile nouveauté de la superstition chrétienne.

AGAPE.

Tu calomnies témérairement l'état du Dieu tout-puissant. Il y a danger.

DIOCLÉTIEN.

Pourquoi ?

AGAPE.

Pour toi et pour la république que tu gouvernes.

DIOCLÉTIEN.

Elle est folle. Qu'on l'éloigne.

CHIONIE.

Ma sœur n'est pas folle, mais c'est à juste titre qu'elle blâme ta sottise.

DIOCLÉTIEN.

Celle-ci est encore plus emportée ; qu'on l'éloigne également de nes yeux et qu'on interroge la troisième.

IRÈNE.

Tu trouveras la troisième rebelle aussi et te résistant complètement.

DIOCLÉTIEN.

Irène, puisque tu es la plus jeune, deviens la plus vieille par la dignité.

IRÈNE.

Montre-moi, je t'en prie, de quelle manière.

DIOCLÉTIEN.

Incline ton cou devant les dieux et sois pour tes sœurs l'exemple de la correction et la cause de leur liberté.

IRÈNE.

Qu'ils se souillent pour les idoles, ceux qui veulent encourir la colère du Très-Haut; pour moi, certes, je ne déshonorerai pas ma tête frottée du parfum royal en la courbant aux pieds des simulacres.

DIOCLÉTIEN.

Le culte des dieux n'amène pas la honte, mais un grand honneur.

IRÈNE.

Et quel plus honteux déshonneur, quelle turpitude plus grande que de vénérer des esclaves comme des maîtres?

DIOCLÉTIEN.

Je ne te conseille pas de vénérer des esclaves, mais les dieux des maîtres et des princes.

IRÈNE.

N'est-il pas l'esclave du premier venu le dieu qui, fait par un artisan, est acheté comme une marchandise?

DIOCLÉTIEN.

Les supplices doivent mettre fin à ce verbiage présomptueux.

IRÈNE.

Ce que nous souhaitons, ce que nous désirons, c'est de subir le supplice par amour du Christ.

DIOCLÉTIEN.

Que ces femmes opiniâtres luttant contre mes décrets soient chargées de chaînes et retenues dans la saleté d'un cachot pour être examinées par le gouverneur Dulcitius.



SCÈNE II

DULCITIUS, AGAPE, CHIONIE, IRENE, GARDES.

DULCITIUS.

Amenez, soldats, amenez ces femmes que vous tenez en prison.

LES SOLDATS.

Voici celles que tu as demandées.

DULCITIUS.

Dieu! que toutes ces jeunes filles sont belles, charmantes, remarquables!

LES SOLDATS.

Elles sont d'une beauté parfaite.

DULCITIUS.

Je suis épris de leur charme.

LES SOLDATS.

C'est croyable.

DULCITIUS.

Je brûle de les amener à mon amour.

LES SOLDATS.

Nous doutons que tu réussisses.

DULCITIUS.

Pourquoi ?

LES SOLDATS.

Parce qu'elles sont fermes dans la foi.

DULCITIUS.

Quoi ? si je les persuadais par des caresses.

LES SOLDATS.

Elles les méprisent.

DULCITIUS.

Et si je les effrayais par des supplices ?

LES SOLDATS.

Elles en font peu de cas.

DULCITIUS.

Que faire donc ?

LES SOLDATS.

Réfléchis.

DULCITIUS.

Enfermez-les dans la partie intérieure de l'office, où, dans le vestibule, sont les vases des serviteurs.

LES SOLDATS.

Et pourquoi dans ce lieu?

DULCITIUS.

Pour que je puisse les visiter plus fréquemment.

LES SOLDATS.

Nous t'obéissons.

SCÈNE III

DULCITIUS, GARDES.

DULCITIUS.

Que font mes captives à cette heure de la nuit?

LES SOLDATS.

Elles sont occupées d'hymnes.

DULCITIUS.

Approchons de plus près.

LES SOLDATS.

Nous entendons de loin le son de leur voix harmonieuse.

DULCITIUS.

Veillez devant la porte avec des lanternes; pour moi, j'entrerai et peut-être même je me rassasierai de leurs embrassements désirés.

LES SOLDATS.

Entre, nous attendrons.

SCÈNE IV

AGAPE, CHIONIE, IRENE.

AGAPE.

Quel bruit devant la porte?

IRÈNE.

Le malheureux Dulcitius entre.

CHIONIE.

Que Dieu nous protège!

AGAPE.

Ainsi soit-il!

CHIONIE.

Que signifie ce choc de marmites, de chaudrons et de poêles ?

IRÈNE.

Je vais examiner. Approchez, je vous en prie, regardez par les fentes.

AGAPE.

Qu'est-ce ?

IRÈNE.

C'est cet insensé qui, ayant perdu l'esprit, pense jouir de nos embrassements.

AGAPE.

Que fait-il ?

IRÈNE.

Tantôt mollement sur son sein il presse des marmites, tantôt des chaudrons et des poêles, et il leur prodigue de doux baisers.

CHIONIE.

C'est risible.

IRÈNE.

Car son visage, ses mains, ses habits sont si salis, si souillés, que la noirceur qui s'y attache le fait ressembler à un Ethiopien.

AGAPE.

Il convient qu'il paraisse aussi noir de corps que l'est son âme possédée du diable.

IRÈNE.

Voici, il se prépare à sortir. Ecoutons ce que vont faire, quand il sortira, les soldats attendant devant la porte.

SCÈNE V

DULCITIUS, SOLDATS.

LES SOLDATS.

Quel est ce démoniaque, ou plutôt ce diable qui sort? Fuyons.

DULCITIUS.

Soldats, où fuyez-vous? Arrêtez, attendez, conduisez-moi dans mon lit avec vos lanternes.

LES SOLDATS.

C'est la voix de notre seigneur, mais c'est l'image du diable. Ne nous arrêtons pas, hâtons-nous de fuir; ce fantôme veut nous perdre.

DULCITIUS.

J'irai au palais et je ferai connaître aux princes l'outrage que je souffre.

SCÈNE VI

DULCITIUS, LES HUISSIERS DU PALAIS.

DULCITIUS.

Huissiers, introduisez-moi au palais, car j'ai un secret pour l'Empereur.

LES HUISSIERS.

Quel est ce monstre vil et dégoûtant, couvert de haillons noirs et déchirés? Frappons-le à coups de poing, précipitons-le du haut des degrés et qu'il ne pénètre pas plus avant.

DULCITIUS.

Malheur! Malheur! Que m'arrive-t-il? Ne suis-je pas revêtu des plus brillants vêtements et tout mon corps ne paraît-il pas éclatant? Cependant, quiconque m'aperçoit me dédaigne

comme un monstre horrible. Je vais revenir vers mon épouse pour qu'elle m'apprenne ce qui s'est passé à mon égard. Tiens, elle sort, les cheveux épars, et toute la maison la suit en larmes.

SCÈNE VII

DULCITIUS, LA FEMME DE DULCITIUS, GARDES.

LA FEMME DE DULCITIUS.

Hélas! Hélas! mon cher seigneur Dulcitius? Que souffres-tu? N'es tu plus sain d'esprit? Tu es un objet de risée pour les chrétiens.

DULCITIUS.

Enfin, je comprends que j'ai été joué par les maléfices de ces femmes-là.

LA FEMME DE DULCITIUS.

Ce qui m'a confondu, ce qui m'afflige surtout, c'est que tu ignorais ce que tu souffrais!

DULCITIUS.

J'ordonne que ces jeunes filles lascives soient exposées, dépouillées de leurs vêtements arrachés, pour que, le sort ayant changé, elles éprouvent ce que peuvent nos moqueries.

SCÈNE VIII

DULCITIUS (endormi sur son tribunal), GARDES.

LES SOLDATS.

En vain nous suons, en vain nous travaillons. Les vêtements tiennent, comme leur peau, à leur corps virginal. Mais le gouverneur lui-même qui nous pressait de les dépouiller ronfle sur son siège et il n'est aucun moyen de le réveiller. Allons près de l'Empereur et apprenons-lui ce qui se passe.

SCÈNE IX

DIOCLÉTIEN seul.

Je suis trop affligé de voir le gouverneur Dulcitius si moqué, si outragé, si calomnié. Mais pour que ces viles petites femmes ne se vantent pas de se jouer impunément de nos dieux et de leurs adorateurs, je vais envoyer le comte Sisinnius pour les châtier.

SCÈNE X

SISINNIUS, GARDES.

SISINNIUS.

Où sont ces jeunes filles lascives qui doivent être tourmentées ?

LES SOLDATS.

Elles sont affligées dans la prison.

SISINNIUS.

Réservez Irène; amenez les autres.

LES SOLDATS.

Pourquoi en exceptes-tu une?

SISINNIUS.

Epargnant sa jeunesse; peut-être changera-t-elle plus facilement si elle n'est pas effrayée par la présence de ses sœurs.

LES SOLDATS.

C'est vrai.

SCÈNE XI

LES PRECEDENTS, AGAPE, CHIONIE.

LES SOLDATS.

Voici celles que tu demandes.

SISINNIUS.

Donnez votre assentiment, Agape et Chionie, à mes conseils.

AGAPE.

Si nous le donnons?

SISINNIUS.

Portez des libations aux dieux.

CHIONIE.

Offrons sans cesse un sacrifice de louange au Père vrai et éternel, à son Fils coéternel et à leur saint Paraclet.

SISINNIUS.

Je ne vous le conseille pas, je vous le défends sous peine de châtiments.

AGAPE.

Tu ne nous empêcheras pas; jamais nous ne sacrifierons aux démons.

SISINNIUS.

Quittez cette dureté de cœur, sacrifiez. Sinon, je vous ferai égorger, d'après l'ordre de l'Empereur Dioclétien.

CHIONIE.

Il convient, au sujet de notre mort, que tu obéisses à l'ordre de ton Empereur dont, comme tu le sais, nous méprisons les décrets. Si même tu mettais du retard à nous égorger, il serait juste que tu fusses mis à mort toi-même.

SISINNIUS.

Ne tardez pas, soldats, ne tardez pas à saisir ces blasphématrices et à les jeter vivantes dans le feu.

LES SOLDATS.

Pressons-nous de construire des bûchers et livrons-les aux flammes déchaînées pour mettre fin à leurs outrages.

AGAPE.

Non, Seigneur, non, ce ne serait pas pour toi un pouvoir inaccoutumé d'ordonner au feu d'oublier la violence de sa nature en t'obéissant. Mais nous sommes ennuyées de ces retards. C'est pourquoi nous te prions de rompre les liens de

nos âmes pour que, nos corps étant consumés, notre esprit se réjouisse avec toi dans le ciel.

LES SOLDATS.

O prodige nouveau et stupéfiant! Voici que leurs âmes sont sorties de leurs corps et on ne trouve aucune trace de lésion; mais ni leurs cheveux, ni leurs habits, encore moins leurs corps, n'ont été brûlés par le feu.

SISINNIUS.

Faites avancer Irène.

LES SOLDATS.

La voici.

SCÈNE XII

LES MEMES, IRENE.

SISINNIUS.

Redoute, Irène, la mort de tes sœurs et songe à ne pas périr à leur exemple.

IRÈNE.

Je souhaite, en mourant, de suivre leur exemple, pour mériter de me réjouir avec elles éternellement.

SISINNIUS.

Cède, cède, à ma persuasion.

IRÈNE.

Je ne céderai pas à qui me conseille un crime.

SISINNIUS.

Si tu ne cèdes pas, je ne t'accorderai pas une prompte fin, je différerai et, de jour en jour, je multiplierai les supplices.

IRÈNE.

Plus je serai cruellement tourmentée, plus glorieusement je serai exaltée.

SISINNIUS.

Tu ne crains pas les supplices, j'emploierai ce dont tu as horreur.

IRÈNE.

A tous les tourments que tu inventeras, j'échapperai avec l'aide du Christ.

SISINNIUS.

Je te ferai conduire au lupanar et souiller honteusement ton corps.

IRÈNE.

Il vaut mieux que le corps soit souillé par n'importe quels outrages, que l'âme polluée par les idoles.

SISINNIUS.

Si tu deviens la compagne des courtisanes, tu ne pourras plus, souillée, être comptée dans l'assemblée des vierges.

IRÈNE.

La volupté engendre le châtiment, la nécessité la couronne, et on n'est coupable que lorsque l'âme consent.

SISINNIUS.

En vain je l'épargnais, en vain j'avais pitié de sa jeunesse.

LES SOLDATS.

Nous l'avons prévu; rien ne peut l'amener au culte des dieux, aucune terreur ne peut l'abattre.

SISINNIUS.

Je ne l'épargnerai pas plus longtemps.

LES SOLDATS.

C'est bien.





SISINNIUS.

Saisissez-la sans pitié, et, la traînant cruellement, conduisez-la honteusement au lupanar.

IRÈNE.

Ils ne m'y conduiront pas.

SISINNIUS.

Qui pourra l'empêcher ?

IRÈNE.

Celui dont la Providence gouverne le monde.

SISINNIUS.

Nous verrons.

IRÈNE.

Et plus tôt que tu ne le voudrais.

SISINNIUS.

Ne vous effrayez pas, soldats, des trompeuses prédictions de cette blasphématrice.

LES SOLDATS.

Nous ne sommes pas effrayés, mais nous nous efforçons d'obéir à tes ordres.

SCÈNE XIII

SISINNIUS, ensuite LES GARDES.

SISINNIUS.

Quels sont ces hommes qui fondent sur moi? Comme ils ressemblent aux soldats à qui j'ai livré Irène! Ce sont eux-mêmes. Pourquoi revenez-vous si vite? Où allez-vous ainsi hors d'haleine?

LES SOLDATS.

Nous te cherchons.

SISINNIUS.

Où est celle que vous avez entraînée?

LES SOLDATS.

Sur le sommet de la montagne.

SISINNIUS.

De quelle montagne?

LES SOLDATS.

De la plus proche.

SISINNIUS.

Hommes insensés, stupides, ayant perdu toute raison!

LES SOLDATS.

Pourquoi ces reproches? Pourquoi nous menaces-tu de la voix et du visage?

SISINNIUS.

Que les dieux vous perdent!

LES SOLDATS.

Quelle faute avons-nous commise contre toi? Quelle injure t'avons-nous faite? Quels ordres avons-nous transgressés?

SISINNIUS.

Ne vous ai-je pas commandé de conduire cette rebelle aux dieux, dans un lieu de honte?

LES SOLDATS.

Tu nous l'as ordonné et nous exécutions tes ordres, mais survinrent deux jeunes gens inconnus, affirmant que tu les avais envoyés pour conduire Irène au sommet de la montagne.

SISINNIUS.

Je l'ignorais.

LES SOLDATS.

Nous le reconnaissons.

SISINNIUS.

Quels étaient-ils ?

LES SOLDATS.

D'un vêtement splendide, d'un visage tout à fait honnête.

SISINNIUS.

Ne les suiviez-vous pas ?

LES SOLDATS.

Nous les suivions.

SISINNIUS.

Qu'ont-ils fait ?

LES SOLDATS.

Ils se placèrent à droite et à gauche d'Irène et nous envoyèrent ici pour t'informer du résultat de l'affaire.

SISINNIUS.

Il ne me reste plus qu'à monter à cheval et à chercher ceux qui, si libéralement, se sont moqués de moi.

LES SOLDATS.

Hâtons-nous également.

SCÈNE XIV

LES PRECEDENTS, IRENE.

SISINNIUS (à cheval).

J'ignore ce que je fais. Je suis perdu par les maléfices des chrétiens. Je fais le tour de la montagne et, chaque fois que je trouve un sentier, je ne puis ni monter, ni revenir sur mes pas.

LES SOLDATS.

Nous sommes tous moqués d'une manière étrange, accablés d'une trop grande lassitude, et, si tu laisses vivre plus longtemps cette tête insensée, tu te perdras et nous avec toi.

SISINNIUS.

Que le premier venu d'entre vous bande son arc, lance sa flèche et perce cette magicienne.

LES SOLDATS.

Très bien.

IRÈNE.

Rougis, malheureux Sisinnius, rougis, gémis de te voir hon-

teusement vaincu, puisque tu n'as pu, sans les apprêts des armes, triompher de l'enfance d'une faible vierge.

SISINNIUS.

Tout le déshonneur qui m'arrive, je le supporte facilement, parce que je ne doute pas de ta mort.

IRÈNE.

Voilà pourquoi il y a pour moi lieu à me réjouir grandement et pour toi à t'affliger ; car, à cause de ta malignité, tu seras damné dans le Tartare, tandis que je recevrai, moi, la palme du martyre et la couronne de la virginité. J'entrerai dans la chambre éthérée du Roi Eternel à qui, dans les siècles, appartiennent l'honneur et la gloire.

CALLIMAQUE

ARGUMENT.

Résurrection de Drusiana et de Callimaque qui, non seulement avait aimé cette femme vivante, mais qui encore, dans sa tristesse et l'aveuglement d'un amour illicite, l'avait chérie plus qu'il n'était juste, alors qu'elle était morte dans le Seigneur. Aussi, il périt misérablement par la morsure d'un serpent ; mais, par les prières de l'apôtre saint Jean, ressuscité avec Drusiana, il renaît dans le Christ.

PERSONNAGES

CALLIMAQUE, jeune habitant d'Ephèse.
Les amis de Callimaque.
DRUSIANIA.
L'APOTRE SAINT JEAN.
ANDRONIQUE, mari de Drusiana.
FORTUNATUS, esclave d'Andronique.
DIEU.

SCÈNE PREMIÈRE

CALLIMAQUE, SES AMIS.

CALLIMAQUE.

Amis, je voudrais vous dire quelques mots.

LES AMIS.

Aussi longtemps qu'il te plaira, use de notre entretien.

CALLIMAQUE.

Si vous ne le voyez pas avec peine, je préfère, pendant ce temps, vous séquestrer de la foule.

LES AMIS.

Ce qui te paraît avantageux, nous sommes prêts à le faire.

CALLIMAQUE.

Retirons-nous dans les lieux les plus secrets, de peur que quelqu'un, en survenant, n'interrompe ce que j'ai à dire.

LES AMIS.

A ta guise.



SCÈNE II

LES PRECEDENTS.

CALLIMAQUE.

Depuis longtemps, j'ai supporté avec anxiété une grande douleur qui, je l'espère, peut, par votre conseil, être apaisée.

LES AMIS.

Il est juste que, nous témoignant mutuellement de la compassion, nous souffrions de tout ce qui, par le hasard de la fortune, arrive à chacun de nous.

CALLIMAQUE.

Oh! plaise aux dieux qu'en y compatissant, vous vouliez partager avec moi ma souffrance!

LES AMIS.

Dis-nous ce que tu souffres, et, si la chose l'exige, nous y compatirons; sinon, nous nous efforcerons de distraire ton esprit d'une funeste intention.

CALLIMAQUE.

J'aime.

LES AMIS.

Quoi ?

CALLIMAQUE.

Une chose belle, une chose charmante.

LES AMIS.

On ne trouve cela ni dans un seul, ni dans tout objet. Aussi nous ne pouvons comprendre par tes paroles l'atome que tu aimes.

CALLIMAQUE.

Une femme.

LES AMIS.

Lorsque tu dis une femme, tu les comprends toutes.

CALLIMAQUE.

Non, pas toutes également, mais une spécialement.

LES AMIS.

Ce qu'on dit du *sujet* ne peut s'entendre que du *sujet* désigné. C'est pourquoi, si tu veux que nous connaissions les attributs, dis-nous d'abord la substance.

CALLIMAQUE.

Drusiana.

LES AMIS.

L'épouse du prince Andronique?

CALLIMAQUE.

Elle-même.

LES AMIS.

Tu es fou, compagnon; elle a été lavée par le baptême.

CALLIMAQUE.

Je ne m'en soucie pas, si je peux l'amener à mon amour.

LES AMIS.

Tu ne le pourras.

CALLIMAQUE.

Pourquoi n'avoir pas confiance?

LES AMIS.

Parce que tu demandes une chose difficile.

CALLIMAQUE.

Suis-je le premier à demander une telle chose et ne suis-je pas provoqué à oser par de nombreux exemples?

LES AMIS.

Ecoute, frère; celle que tu aimes, ayant suivi la doctrine de l'apôtre saint Jean, s'est vouée tout entière à Dieu, à tel point qu'elle n'a pu être ramenée à la couche d'Andronique, homme très chrétien; elle ne consentira pas à ta vanité.

CALLIMAQUE.

Je vous ai demandé une consolation, et vous me désespérez.

LES AMIS.

Qui dissimule, trompe; qui apporte l'adulation, vend la vérité.

CALLIMAQUE.

Puisque vous me refusez votre aide, j'irai la trouver et, par mes caresses, je la persuaderai de mon amour.

LES AMIS.

Tu ne la persuaderas pas.

CALLIMAQUE.

Sans doute les destins m'en empêchent.

LES AMIS.

Nous verrons par l'expérience.

SCÈNE III

CALLIMAQUE, DRUSIANA.

CALLIMAQUE.

C'est à toi que s'adresse mon langage ; à toi, Drusiana, mon amour de tout cœur.

DRUSIANA.

Que me voudrais-tu, Callimaque ? Je suis fort étonnée que tu veuilles me parler.

CALLIMAQUE.

Tu t'étonnes ?

DRUSIANA.

Assez.

CALLIMAQUE.

Tout d'abord, de mon amour.

DRUSIANA.

Quoi, au sujet de ton amour ?

CALLIMAQUE.

C'est-à-dire que je t'aime plus que tout.

DRUSIANA.

Quelle force de parenté ou quelle condition d'une institution légale t'a poussé à m'aimer?

CALLIMAQUE.

Ta beauté.

DRUSIANA.

Ma beauté?

CALLIMAQUE.

Assurément.

DRUSIANA.

Que peut-elle te faire?

CALLIMAQUE.

Jusqu'ici, peu, ô douleur! mais j'espère ce qui viendra ensuite.

DRUSIANA.

Va-t'en, va-t'en, odieux suborneur; je suis confondue de parler plus longtemps avec toi, que je sens rempli d'une tromperie diabolique.

CALLIMAQUE.

Ma Drusiana, ne repousse pas celui qui t'aime et qui, du fond du cœur, est attaché à ton amour ; mais, à ton tour, aime-le.

DRUSIANA.

Je fais peu de cas de tes paroles corruptrices ; je dédaigne ta lascivité et je te méprise toi-même profondément.

CALLIMAQUE.

Je n'ai pas encore trouvé l'occasion de m'irriter, parce que tu rougis d'avouer ce que fait en toi mon amour.

DRUSIANA.

Rien que de l'indignation.

CALLIMAQUE.

Je pense que tu changeras d'idée.

DRUSIANA.

Certes non.

CALLIMAQUE.

Peut-être.

DRUSIANA.

Homme fou, insensé ! Pourquoi te tromper, pourquoi te jouer d'un vain espoir ? Par quel motif, par quelle démence

crois-tu que je céderai à tes sornettes, moi qui, pendant longtemps, me suis abstenue de la couche de mon époux légitime?

CALLIMAQUE.

Par les dieux et les hommes ! Si tu ne cèdes pas, je n'aurai ni repos ni trêve jusqu'à ce que je t'aie fait tomber dans mes pièges captieux.

SCÈNE IV

DRUSIANA, ANDRONIQUE.

DRUSIANA (se croyant seule).

Hélas! Seigneur Jésus-Christ, que me sert-il d'avoir fait profession de chasteté, puisque cet insensé a été séduit par ma beauté? Contemple, Seigneur, ma crainte, contemple la douleur que je souffre. Ce que je dois faire, je l'ignore. Si je le dénonce, par moi éclatera une discorde civile; si je me tais, je ne puis sans toi résister à ses embûches diaboliques. O Christ, que je meure bien vite en toi pour ne pas devenir une cause de chute pour cet efféminé!

ANDRONIQUE.

Malheur à moi, infortuné! Drusiana vient de mourir à l'improviste. Je cours, j'appelle saint Jean.



SCÈNE V

ANDRONIQUE, JEAN.

JEAN.

Pourquoi es-tu si affligé, Andronique? Pourquoi tes larmes coulent-elles?

ANDRONIQUE.

Hélas! Hélas! Seigneur, je suis dégoûté de ma propre vie.

JEAN.

Que souffres-tu?

ANDRONIQUE.

Drusiana, ton élève...

JEAN.

A-t-elle dépouillé l'homme?

ANDRONIQUE.

Hélas! Oui.

JEAN.

Il ne convient nullement de verser des larmes sur ceux dont nous croyons les âmes se réjouir dans le repos.

ANDRONIQUE.

Quoique je ne doute pas, comme tu l'affirmes, que son âme ne se réjouisse éternellement et que son corps, un jour, ne ressuscite sans corruption, cependant, ce qui me brûle profondément, c'est qu'en ma présence elle a, de ses vœux, appelé la mort.

JEAN.

En connais-tu la cause?

ANDRONIQUE.

Je la connais et te la ferai connaître un jour si jamais, après cette tristesse, j'entre en convalescence.

JEAN.

Approchons et célébrons avec soin ses funérailles.

ANDRONIQUE.

Il est tout près un tombeau de marbre; qu'on y dépose sa dépouille et que le soin de veiller sur le sépulcre soit laissé à Fortunatus, notre procureur.

JEAN.

Il convient que Drusania soit inhumée avec honneur. Que Dieu réjouisse son âme dans le repos!





SCÈNE VI

CALLIMAQUE, FORTUNATUS.

CALLIMAQUE.

Qu'arrivera-t-il, Fortunatus, puisque la mort même de Drusiana ne peut me ramener de mon amour ?

FORTUNATUS.

C'est chose digne de pitié.

CALLIMAQUE.

C'en est fait de moi, si ton habileté ne me vient en aide.

FORTUNATUS.

En quoi puis-je t'aider ?

CALLIMAQUE.

En ce que tu me la fasses voir, même morte.

FORTUNATUS.

Son corps n'est pas encore corrompu, parce que, comme je le crois, il n'a pas été rongé par la langueur, mais enlevé, tu le verras, par une légère fièvre.

CALLIMAQUE.

Que je serais heureux si je pouvais en faire l'épreuve!

FORTUNATUS.

Si tu m'apaises par des présents, je te donnerai ce corps pour t'en servir.

CALLIMAQUE.

Prends tout d'abord ce que j'ai à la main et sois assuré que tu recevras beaucoup plus.

FORTUNATUS.

Allons vite.

CALLIMAQUE.

Je ne vais pas mettre de retard.

SCÈNE VII

LES PRECEDENTS,
DRUSIANA, couchée dans son cercueil.

FORTUNATUS.

Voici son corps : son visage n'est point cadavéreux, ses membres ne sont point décomposés; abuse comme il te plaît.

CALLIMAQUE.

O Drusiana, ô Drusiana! Avec quelle affection de cœur je t'ai chérie! Avec quelle sincérité de tendresse je t'ai aimée, jusques au fond de mes entrailles! Et toujours tu m'as rejeté, tu as contredit à mes vœux, et maintenant, il est en mon pouvoir de te poursuivre d'injures aussi grandes qu'il me plaira.

FORTUNATUS.

Mais, mais un horrible serpent se jette sur nous.

CALLIMAQUE.

Malheur à moi, Fortunatus! Pourquoi m'as-tu trompé? Pourquoi m'as-tu conseillé ce crime détestable? Tiens, tu vas mourir de la blessure du serpent, et moi, de frayeur, je meurs avec toi.

SCÈNE VIII

JEAN, ANDRONIQUE, ensuite DIEU.

JEAN.

Approchons, Andronique, du tombeau de Drusiana, afin de recommander par nos prières son âme au Christ.

ANDRONIQUE.

Il convient à ta sainteté de ne pas oublier celle qui s'est confiée à toi.

JEAN.

Voici que le Dieu invisible nous apparaît visible sous la ressemblance d'un très beau jeune homme.

ANDRONIQUE (aux spectateurs).

Tremblez !

JEAN.

Seigneur Jésus, pourquoi près de ce lieu as-tu daigné te manifester à tes esclaves ?

DIEU.

J'ai apparu pour la résurrection de Drusiana et de celui qui gît près de son tombeau, parce que mon nom doit être glorifié en eux.

ANDRONIQUE.

Avec quelle rapidité il a été reçu dans le ciel !

JEAN.

Aussi, je n'en comprends pas entièrement la cause.

ANDRONIQUE.

Hâtons notre marche, peut-être à l'arrivée verras-tu ce que tu assures ne pas comprendre.

SCÈNE IX

LES PRECEDENTS, LES TROIS CORPS DE DRUSIANA, DE FORTUNATUS ET DE CALLIMAQUE.

JEAN.

Au nom du Christ, quel est ce miracle que je vois? Regarde, le tombeau est ouvert, le corps de Drusiana est rejeté en dehors et près de lui gisent deux cadavres enlacés dans les nœuds d'un serpent.

ANDRONIQUE.

Je conjecture ce que cela signifie. Ce Callimaque aima d'un amour illicite Drusiana pendant qu'elle vivait; comme elle le supportait avec peine, de tristesse elle tomba dans la fièvre et invita la mort à venir.

JEAN.

L'amour de la chasteté l'a forcée à cela?

ANDRONIQUE.

Après la mort de Drusiana, cet insensé, mettant ensemble la langueur de son amour malheureux et l'ennui du crime non accompli, s'affaiblissait d'esprit et brûlait d'autant plus de désir.

JEAN.

Chose digne de pitié!

ANDRONIQUE.

Je ne doute pas qu'il n'ait acheté à prix d'argent ce méchant esclave, pour qu'il lui fournisse l'occasion d'accomplir son crime.

JEAN.

O forfait incomparable!

ANDRONIQUE.

Aussi, je le vois, tous deux sont morts pour qu'ils ne puissent exécuter leur crime.

JEAN.

Et ce n'est pas à tort.

ANDRONIQUE.

Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est de voir annoncer par la voix de Dieu la résurrection de celui qui a voulu le mal plutôt que celle de celui qui a été complice, à moins peut-être que l'un, trompé par le plaisir charnel, n'ait failli par ignorance, tandis que l'autre l'a fait par méchanceté seule.

JEAN.

Avec quel scrupule l'Arbitre suprême examine les actions de

tous et dans quelle juste balance il pèse les mérites de chacun, il n'est facile ni de le savoir, ni de l'expliquer, parce que la subtilité du jugement divin dépasse de beaucoup la sagacité de l'esprit de l'homme.

ANDRONIQUE.

C'est pourquoi, par notre étonnement, nous commettons une faute, parce que nous ne pouvons savamment connaître les causes de ce qui se fait.

JEAN.

L'événement, après les faits, nous apprend très souvent le secret des choses.

ANDRONIQUE.

Mais, heureux Jean, fais ce que tu dois faire. Que Callimaque ressuscite, pour que le nœud de cette ambiguïté soit ainsi délié.

JEAN.

Je crois tout d'abord qu'il faut, en invoquant le nom du Christ, chasser le serpent, puis ressusciter Callimaque.

ANDRONIQUE.

C'est juste, pour qu'il ne soit pas encore une fois blessé par la morsure du serpent.

JEAN.

Quitte ce jeune homme, cruelle bête, car il doit servir le Christ.

ANDRONIQUE.

Bien que l'animal soit privé de raison, celui-ci cependant n'a pas écouté d'une oreille sourde ce que tu lui as ordonné.

JEAN.

Ce n'est pas par ma vertu, mais par celle du Christ qu'il a obéi.

ANDRONIQUE.

Aussi a-t-il disparu plus vite que la parole.

JEAN.

Dieu infini et incompréhensible, simple et inappréciable, qui seul es ce que tu es, qui, réunissant deux substances différentes, formes l'homme de l'une et de l'autre, qui, séparant ces deux mêmes choses, dissocies ce qui formait un tout, ordonne que, le souffle revenant, l'assemblage rompu se rétablissant, Callimaque se relève homme parfait comme il l'était, pour que tous te glorifient, toi seul qui opères des choses merveilleuses.

ANDRONIQUE.

Ainsi soit-il ! Voilà qu'il respire l'air vital, mais la stupeur le tient en repos.



JEAN.

Callimaque, au nom du Christ, relève-toi, confesse ce qui s'est passé; quelque grands que soient les vices auxquels tu fus adonné, avoue-les pour que la vérité, même dans une petite chose, ne nous reste pas cachée.

CALLIMAQUE.

Je ne puis nier que je ne sois venu pour accomplir un crime, parce que je me consumais d'une malheureuse langueur et que je ne pouvais apaiser l'ardeur de mon amour illicite.

JEAN.

Quelle démence, quelle folie t'avaient-elles égaré pour oser imprimer un outrage à ces chastes restes?

CALLIMAQUE.

Ma propre folie et la ruse captieuse de ce Fortunatus.

JEAN.

Cette triple infortune t'a-t-elle rendu malheureux au point que tu aies pu accomplir le crime que tu désirais?

CALLIMAQUE.

Nullement. J'ai eu la possibilité de vouloir, mais le pouvoir m'a toujours manqué.

JEAN.

Comment étais-tu empêché?

CALLIMAQUE.

Dès que, arrachant le voile, je tentai d'outrager ce corps inanimé, ce Fortunatus, qui fut le fauteur et l'instigateur du mal, périt par le venin du serpent.

ANDRONIQUE.

Ce fut bien fait.

CALLIMAQUE.

Alors m'apparut un jeune homme d'un aspect terrible; il recouvrit honorablement le corps sans voile; de sa face de flamme, de chaudes étincelles jaillissaient sur le tombeau et l'une d'elles, en passant, me tombait sur le visage; en même temps, une voix se fit entendre, disant : « Callimaque, meurs pour vivre. » A ces mots, j'expirai.

JEAN.

Bienfait de la grâce qui n'aime pas la perte des impies.

CALLIMAQUE.

Tu as entendu la misère de ma perdition, n'aille pas ajourner le remède de ta pitié.

JEAN.

Je ne l'ajournerai pas.

CALLIMAQUE.

Car je suis trop confondu; je suis affligé jusqu'au fond du cœur; je suis anxieux, je gémis, je pleure sur ma grande impiété.

JEAN.

Et ce n'est pas à tort, car une faute grave appelle pour pénitence un remède énergique.

CALLIMAQUE.

Plût aux dieux que je pusse vous ouvrir les retraites secrètes de mon cœur, vous y verriez l'amertume de la douleur que j'éprouve et vous compatiriez à ma peine.

JEAN.

Je me réjouis d'une telle douleur, parce que je sens que tu es affligé d'une manière salutaire.

CALLIMAQUE.

J'ai du dégoût pour ma vie passée, pour le plaisir coupable.

JEAN.

Et ce n'est pas à tort.

CALLIMAQUE.

Je me repens de ma faute.

JEAN.

Et c'est à juste titre.

CALLIMAQUE.

Ce que j'ai fait me déplaît si fort que je n'ai nul amour, nul plaisir à vivre, à moins que, renaissant en Christ, je mérite de devenir meilleur.

JEAN.

Je ne doute pas que la grâce d'en haut n'apparaisse en toi.

CALLIMAQUE.

C'est pourquoi, ne tarde pas, ne diffère pas à relever un homme las, à redresser par tes consolations un affligé, pour que, par ton conseil, par ta direction, je devienne de païen, chrétien, de débauché, chaste, et que, conduit par toi sur le chemin de la vérité, je vive selon le précepte de la sagesse divine.

JEAN.

Béni soit le fils unique de la Divinité qui a participé à notre faiblesse! C'est lui, Callimaque, mon fils, qui, en t'épargnant, t'a tué et qui, en te tuant, t'a vivifié, pour délivrer par cette apparence de trépas sa créature de la mort de l'âme.







ANDRONIQUE.

Chose inouïe et digne de toute admiration!

JEAN.

O Christ, rédemption du monde, propitiation pour nos péchés, je ne sais par quelles louanges te célébrer tel que tu es. Je crains ta bénigne clémence et ta clémente patience; tantôt tu traites les pécheurs comme un père, en les supportant, tantôt, par ta juste sévérité à les châtier, tu les forces à se repentir.

ANDRONIQUE.

Louange à sa divine bonté!

JEAN.

Qui oserait croire, qui aurait songé à espérer que sa pitié daignerait rappeler à la vie, appeler au pardon celui que la mort trouva occupé à des vices coupables et qu'elle enleva au moment du crime? Béni soit ton saint nom dans tous les siècles, ô toi qui fais des merveilles étonnantes!

ANDRONIQUE.

Allons, saint Jean, ne tarde pas à me consoler. Car ma tendresse conjugale ne laisse pas de repos à mon âme, que je ne l'aie vue, elle aussi, ressuscitée au plus vite.

JEAN.

Drusiana, que le Seigneur Jésus-Christ te ressuscite.

DRUSIANA.

Louange et honneur à toi, Christ, qui m'as fait revivre!

CALLIMAQUE.

Grâces à l'auteur de ton salut qui, ô ma Drusiana, t'a fait relever dans la joie, toi qui passas ton dernier jour dans une grande tristesse!

DRUSIANA.

Il convient à ta sainteté, vénérable père Jean, après avoir ressuscité Callimaque qui m'aima d'un amour illicite, de rappeler à la vie celui qui livra mon tombeau.

CALLIMAQUE.

Ne crois point digne de toi, apôtre du Christ, de délivrer des liens de la mort ce traître, ce malfaiteur qui m'a trompé, m'a séduit, m'a provoqué à ce crime horrible.

JEAN.

Tu ne dois point lui envier la grâce de la clémence divine.

CALLIMAQUE.

Non, il n'est pas digne de la résurrection, celui qui fut l'auteur de la perdition d'autrui.

JEAN.

La loi de notre religion nous apprend qu'il faut que l'homme pardonne à l'homme, s'il désire que Dieu lui pardonne.

ANDRONIQUE.

C'est juste.

JEAN.

Car le fils unique de Dieu, le premier né d'une vierge qui, seul, vint au monde innocent, seul immaculé, seul sans la souillure du péché originel, nous trouva tous sous le lourd poids du péché.

ANDRONIQUE.

C'est vrai.

JEAN.

Sans doute, il n'eût trouvé aucun juste, aucun homme digne de sa miséricorde; cependant il ne méprisa personne, il ne priva personne de la grâce de son amour; mais il s'est livré pour tous, pour tous il a donné sa chère vie.

ANDRONIQUE.

Si l'innocent n'eût pas été mis à mort, personne n'eût été justement délivré.

JEAN.

C'est pourquoi il n'aime pas la perdition des hommes qu'il se souvient avoir rachetés de son sang.

ANDRONIQUE.

Grâces lui soient rendues !

JEAN.

C'est pourquoi nous ne devons pas envier aux autres la grâce de Dieu, que nous nous réjouissons de voir abonder en nous sans aucun mérite précédent.

ANDRONIQUE.

Tu m'as effrayé par ton avertissement.

JEAN.

Mais, pour ne pas paraître résister à ses vœux, qu'il soit ressuscité, non par moi, mais par Drusiana qui a reçu de Dieu la grâce pour faire cela.

DRUSIANA.

Substance divine qui es vraiment et uniquement sous la forme de la matière, qui as fait l'homme à ton image, qui as insufflé dans ta créature le souffle de la vie, ordonne que le corps matériel de Fortunatus, ayant retrouvé la chaleur, devienne de nouveau une âme vivante, pour que notre triple résurrection tourne à ta gloire, Trinité vénérable.



JEAN.

Ainsi soit-il!

DRUSIANA.

Réveille-toi, Fortunatus, et, par ordre du Christ, romps les liens de la mort.

FORTUNATUS.

Qui m'a relevé après m'avoir pris par la main? Qui a parlé pour me redresser?

JEAN.

Drusiana.

FORTUNATUS.

Est-ce Drusiana qui m'a ressuscité?

JEAN.

Elle-même.

FORTUNATUS.

N'y avait-il pas quelques jours qu'elle avait succombé à un mal imprévu?

JEAN.

Mais elle vit en Christ.

FORTUNATUS.

Et pourquoi Callimaque, avec un visage grave, reste-t-il modeste et ne brûle-t-il plus, selon sa coutume, d'amour pour Drusiana ?

JEAN.

Parce que, ayant changé de mauvaise intention, il est vrai ment disciple du Christ.

FORTUNATUS.

Non.

JEAN.

Si.

FORTUNATUS.

Si, comme tu l'affirmes, Drusiana m'a ressuscité, si Callimaque croit au Christ, je refuse la vie et je choisis volontairement la mort, parce que j'aime mieux ne pas être que de sentir la grâce de tant de vertus abonder en eux.

JEAN.

O étonnante envie du diable, ô malice de l'antique serpent qui hâta la mort pour nos premiers parents et gémit toujours sur la gloire des justes ! Ce malheureux Fortunatus, rempli du fiel de l'amertume diabolique, est comparé à un mauvais arbre portant des fruits amers. C'est pourquoi, retranché du collège



des justes, et séparé de la société de ceux qui craignent Dieu, qu'il soit envoyé dans le feu de l'éternel supplice pour y être tourmenté sans aucun intervalle de rafraîchissement.

ANDRONIQUE.

Voici : les morsures du serpent s'enflent, il va tomber de nouveau et il mourra plus vite que la parole.

JEAN.

Qu'il meure, qu'il soit un habitant de la géhenne, lui qui, par jalousie d'autrui, a refusé de vivre.

ANDRONIQUE.

C'est terrible.

JEAN.

Rien de plus effroyable que l'envieux, rien de plus criminel que le superbe.

ANDRONIQUE.

Tous deux sont malheureux.

JEAN.

Une seule et même personne est toujours travaillée par l'un et l'autre de ces vices, parce qu'ils ne vont pas l'un sans l'autre.

ANDRONIQUE.

Parle plus clairement.

JEAN.

En effet, qui est orgueilleux est jaloux, et le jaloux est orgueilleux; car l'esprit envieux, ne pouvant souffrir d'entendre la louange d'autrui et désirant voir devenir vils ceux qui sont plus parfaits que lui, dédaigne de se soumettre à de plus dignes et s'efforce fièrement d'être préféré à ses égaux.

ANDRONIQUE.

C'est vrai.

JEAN.

De là, ce misérable était blessé dans son esprit parce qu'il ne supportait pas d'être regardé comme inférieur à ceux dans lesquels il voyait briller une plus grande grâce de Dieu.

ANDRONIQUE.

Maintenant, enfin, je comprends pourquoi il n'a pas été compté parmi ceux qui devaient ressusciter, c'est qu'il devait mourir plus tôt.

JEAN.

Il est digne de cette double mort, et parce qu'il outrageait la sépulture qui lui avait été confiée, et parce qu'il poursuivait d'une haine injuste ceux qui étaient ressuscités.

ANDRONIQUE

L'infortuné est mort.

JEAN.

Retirons-nous et laissons au diable son fils. Quant à nous, et pour le merveilleux changement de Callimaque, et pour cette double résurrection, passons ce jour dans la joie, rendant grâce à Dieu, ce juge juste qui connaît si bien les secrets.

ABRAHAM

ARGUMENT.

Chute et conversion de la nièce de l'ermite Abraham, Marie, qui, après avoir vécu vingt ans d'une vie solitaire, ayant perdu sa virginité, entre dans le siècle et ne craint pas de se mêler à une troupe de courtisanes. Mais, après deux ans, par les conseils d'Abraham qui la cherchait sous l'apparence d'un amant, ramenée à la vertu, elle purifia par une large effusion de larmes et par le continuel exercice des jeûnes et des prières, pendant vingt années, les taches de ses crimes.

PERSONNAGES

ABRAHAM, ermite.
EPHREM, —
MARIE, nièce d'Abraham.
Un ami d'Abraham.
Un hôtelier.

SCÈNE PREMIÈRE

ABRAHAM, EPHREM.

ABRAHAM.

Te serait-il agréable, Ephrem, mon frère, toi, ermite comme je le suis, de t'entretenir avec moi, ou bien veux-tu que j'attende que tu aies fini de louer le Seigneur ?

EPHREM.

Notre entretien doit être une louange pour lui qui a promis d'être au milieu de ceux qui se rassemblent en son nom.

ABRAHAM.

Je ne suis venu que pour dire ce que je sais plaire à la volonté divine.

EPHREM.

C'est pourquoi je ne me refuse pas pour le moment et je me donne tout entier à ton désir.

ABRAHAM.

Dans mon esprit bouillonne un projet pour lequel je voudrais voir ton vouloir répondre à mes vœux.

EPHREM.

Si nous avons un même cœur, une même âme, nous devons vouloir et ne pas vouloir les mêmes choses.

ABRAHAM.

J'ai une nièce toute jeune, privée de la consolation de son père et de sa mère ; prenant pitié de sa solitude, j'éprouve pour elle une trop grande affection, pour elle je suis accablé d'une inquiétude continuelle.

EPHREM.

Et qu'as-tu à faire, toi qui as triomphé du siècle, avec les soucis du monde ?

ABRAHAM.

Ce qui me soucie, c'est que l'immense sérénité de sa beauté ne soit ternie par la souillure du péché.

EPHREM.

Un souci de cette sorte est-il à blâmer ?

ABRAHAM.

Je l'espère.

EPHREM.

Quel est son âge ?

ABRAHAM.

Si une révolution de douze mois s'ajoutait, elle aurait respiré l'air vital pendant deux olympiades.

EPHREM.

Ta pupille n'est pas mûre.

ABRAHAM.

Aussi le souci ne me manque pas.

EPHREM.

Où vit-elle ?

ABRAHAM.

Dans ma petite demeure, car, à la prière de ses proches, je me suis chargé de la nourrir, mais j'ai décidé de distribuer aux pauvres ses richesses.

EPHREM.

Le mépris des choses temporelles convient à une âme occupée du ciel.

ABRAHAM.

Mon âme brûle du désir de la fiancer au Christ et de la placer sous sa discipline.

EPHREM.

C'est louable.

ABRAHAM.

J'y suis forcé par son nom.

EPHREM.

Comment s'appelle-t-elle ?

ABRAHAM.

Marie.

EPHREM.

C'est vrai ; la couronne de la virginité convient à l'excellence de ce nom.

ABRAHAM.

Je ne doute pas que, si elle est doucement provoquée par nos exhortations, on ne la trouve facile à céder.

EPHREM.

Approchons, et, dans son esprit, versons goutte à goutte l'amour d'une vie célibataire.

SCÈNE II

LES PRECEDENTS, MARIE.

ABRAHAM.

O ma fille adoptive, toi qui es une part de mon âme, Marie, cède à mes avis paternels et aux salutaires instructions d'Ephrem, mon compagnon ; efforce-toi d'imiter, par ta chasteté, la patronne de la virginité, celle dont tu portes le nom.

EPHREM.

Il ne convient pas, ma fille, que toi qui, par le mystère du nom, t'élèves avec la mère de Dieu dans l'axe, au milieu des astres qui ne doivent pas tomber, tu tournes, inférieure en mérites, parmi les créatures les plus infimes de la terre.

MARIE.

J'ignore le mystère du nom ; aussi, je ne puis comprendre ce que signifie la circonlocution de tes paroles.

EPHREM.

Marie signifie *Etoile de la mer*, autour de laquelle est emporté le monde et appelé le peuple.

MARIE.

Pourquoi est-elle appelée *Etoile de la mer?*

EPHREM.

Parce qu'elle ne tombe jamais et montre aux navigateurs le sentier du droit chemin.

MARIE.

Et comment pourrait-il se faire que moi, si petite, formée d'une matière de boue, je puisse atteindre par mes mérites là où rutile le mystère de mon nom ?

EPHREM.

Par une pureté sans tache de corps et une entière sainteté d'esprit.

MARIE.

C'est un grand honneur pour l'homme d'être égalé aux rayons des astres.

EPHREM.

Car, si tu restes sans souillure et vierge, tu deviendras égale aux anges de Dieu; escortée par eux, quand tu auras quitté le lourd fardeau de ton corps, passant à travers l'air, tu franchiras l'éther, tu parcourras le zodiaque, et dans ta marche tu ne t'arrêteras pas, jusqu'à ce que tu tombes dans les embrassements du fils de la Vierge sur la couche lumineuse de sa mère.

MARIE.

Il vit en âne, celui qui estime peu cela. Aussi je méprise le

présent, je renonce à moi-même pour mériter d'être inscrite pour les joies d'une telle félicité.

EPHREM.

Voici que nous trouvons dans un cœur d'enfant la maturité d'esprit d'un vieillard.

ABRAHAM.

Cela est par la grâce de Dieu.

EPHREM.

On ne peut le nier.

ABRAHAM.

Bien qu'elle soit éclairée par la grâce de Dieu, il n'est pas utile cependant que, dans un âge si faible, elle soit laissée à son propre arbitre.

EPHREM.

C'est vrai.

ABRAHAM.

C'est pourquoi je lui ferai, contiguë à l'entrée de ma demeure, une petite cellule par les fenêtres de laquelle, dans de fréquentes visites, je lui apprendrai les psaumes et les autres pages de la loi divine.

EPHREM.

Cela convient.

MARIE.

Mon père Ephrem, je me confie à ta direction.

EPHREM.

Que l'époux céleste à l'affection duquel tu t'es attachée dans un âge si tendre te protège, ma fille, contre toute ruse du diable.

SCÈNE III

ABRAHAM, EPHREM.

ABRAHAM.

Si quelque chose, par le hasard de l'une et l'autre fortune, tombe sur moi, c'est toi le premier que j'aborde, toi seul que je consulte. Aussi, ne sois point contraire à la plainte que je profère, mais porte secours à la douleur que j'éprouve.

EPHREM.

Abraham, Abraham, que souffres-tu? Pourquoi t'affliger plus qu'il ne convient? Jamais à un ermite il ne fut permis d'être troublé comme les séculiers.

ABRAHAM.

Un deuil incomparable m'est arrivé, une douleur intolérable m'étreint.

EPHREM.

Ne me fatigue pas par un long discours, dis-moi ce que tu souffres.

ABRAHAM.

Marie, ma fille adoptive, que, pendant deux fois deux lustres, j'ai nourrie avec le plus grand soin, instruite avec le plus grand zèle...

EPHREM.

Eh bien! elle...

ABRAHAM.

Elle est perdue!

EPHREM.

Comment?

ABRAHAM.

D'une façon déplorable, puis, elle s'est échappée secrètement.

EPHREM.

Par quelles embûches la ruse de l'antique serpent l'a-t-elle circonvenue?

ABRAHAM.

Par l'amour illicite d'un imposteur qui, arrivant sous un habit de moine, la fréquentait dans de trompeuses visites; il a enfin amené à son amour le cœur indocile de cette jeune fille, à tel point qu'elle est sortie par la fenêtre pour accomplir le crime.

EPHREM.

Je frémis en entendant cela.

ABRAHAM.

Mais, dès que cette infortunée se sentit souillée, elle se frappa la poitrine, de ses mains elle se déchira le visage, lacéra ses habits, s'arracha les cheveux et jeta dans les airs des cris lamentables.

EPHREM.

Ce n'était pas sans raison, car une ruine de ce genre doit être déplorée par une fontaine de larmes.

ABRAHAM.

Elle se lamentait, en effet, de n'être plus ce qu'elle avait été.

EPHREM.

Malheur à cette infortunée!

ABRAHAM.

Elle pleurait d'avoir fait des choses contraires à nos conseils.

EPHREM.

Et grandement.

ABRAHAM.

Elle s'affligeait d'avoir perdu la sueur de ses veilles, de ses prières, de ses jeûnes.

EPHREM.

Si elle persévérait dans une telle componction, elle serait sauvée.

ABRAHAM.

Elle n'a pas persévéré, mais, à ses premières fautes, elle en a ajouté de plus grandes.

EPHREM.

Je suis troublé jusque dans mes entrailles et brisé de tous les membres.

ABRAHAM.

En effet, après s'être punie par ces lamentations, vaincue par une trop grande douleur, elle roulait la tête la première dans le fossé du désespoir.



EPHREM.

Hélas! quelle perte terrible!

ABRAHAM.

Et comme elle désespérait de pouvoir mériter son pardon, elle a choisi de rentrer dans le siècle et de se faire l'esclave de la vanité.

EPHREM.

Hélas! jusqu'ici, dans le sort des ermites, une telle victoire des mauvais esprits était inconnue.

ABRAHAM.

Mais maintenant nous sommes la proie des démons.

EPHREM.

Il est étonnant qu'elle ait pu s'échapper à ton insu.

ABRAHAM.

En ce temps, une vision effrayante qui m'était apparue avait troublé mon cœur, et, si mon esprit n'avait pas été aveugle, elle m'aurait présagé sa perte.

EPHREM.

Je voudrais connaître le mode de cette vision.

ABRAHAM.

Je croyais me tenir debout devant la porte de ma cellule, et voici que, tout à coup, un dragon d'une grandeur étrange et d'une fétidité repoussante, trouvant une blanche colombe près de moi, l'enlève, la dévore et disparaît tout à coup.

EPHREM.

Cette vision est claire.

ABRAHAM.

Et moi, en me réveillant, pensant à ce que j'avais vu, je craignais que l'Eglise ne fût menacée par quelque persécution qui en entraînerait certains dans l'erreur.

EPHREM.

Cela était à craindre.

ABRAHAM.

C'est pourquoi, me prosternant pour la prière, je suppliai celui qui connaît l'avenir de me découvrir la solution de ce songe.

EPHREM.

Tu as bien fait.

ABRAHAM.

Enfin, la troisième nuit, lorsque j'avais livré au sommeil mes

membres fatigués, je croyais voir ce même dragon se rouler mort à mes pieds et la colombe elle-même apparaître brillante et sans lésion.

EPHREM.

Je me réjouis de ce récit, et je ne doute pas qu'un jour Marie ne revienne vers toi.

ABRAHAM.

Après mon réveil, je tempérai par la consolation de cette vision la tristesse de la première et je repris mon esprit pour songer à mon élève. Je me souvins aussi, non sans tristesse, que, depuis deux jours, je ne l'entendais plus chanter, selon sa coutume, la louange de Dieu.

EPHREM.

C'est tard que tu t'es souvenu.

ABRAHAM.

Je l'avoue. Je me suis approché, j'ai frappé de la main à la fenêtre et, plusieurs fois, j'ai appelé Marie en la nommant ma fille.

EPHREM.

Mais tu l'as appelée en vain.

ABRAHAM.

Je ne m'en aperçus pas encore, je lui demandai pourquoi elle agissait négligemment dans ses devoirs à l'égard de Dieu, mais je ne reçus pas la plus légère réponse.

EPHREM.

Et qu'as-tu fait alors?

ABRAHAM.

Dès que je vis absente celle que je cherchais, mes entrailles furent secouées par la crainte et mes membres tremblèrent de frayeur.

EPHREM.

Ce n'est pas étonnant. Certes, moi aussi, en t'écoutant, je souffre cela.

ABRAHAM.

Ensuite, je frappai l'air de mes cris plaintifs, demandant quel loup avait ravi mon agneau, quel brigand tenait ma fille captive.

EPHREM.

C'est à bon droit que tu t'es affligé de la perte de celle que tu as nourrie.

ABRAHAM.

Enfin arrivèrent ceux qui, sachant la vérité, m'exposèrent la chose comme je l'ai fait et me dirent qu'elle était esclave de la vanité.

EPHREM.

Où demeure-t-elle ?

ABRAHAM.

On l'ignore.

EPHREM.

Qu'arrivera-t-il ?

ABRAHAM.

J'ai un ami fidèle qui, parcourant les villes et les campagnes, ne se reposera pas avant d'apprendre quelle terre a reçu Marie.

EPHREM.

Et s'il la trouve ?

ABRAHAM.

Je changerai d'habit et, sous l'extérieur d'un amant, j'irai la trouver pour essayer, par mes conseils, de la ramener après ce grand naufrage vers le port de son premier repos.

EPHREM.

Et qu'arrivera-t-il si on te sert des viandes à manger, du vin à boire ?

ABRAHAM.

Je ne refuserai pas, de peur d'être reconnu.

EPHREM.

Certes, tu useras d'un discernement juste et louable en relâchant, pour un peu de temps, le frein d'un étroite discipline, afin de ramener au Christ une âme errante.

ABRAHAM.

Et je suis d'autant plus poussé à oser que je trouve sur ce point ta pensée concordant avec la mienne.

EPHREM.

Celui qui connaît les cachettes du cœur comprend dans quelle intention chaque chose se fait et, dans cet examen très discret, il n'est pas regardé comme coupable de prévarication celui qui, s'affranchissant pour un temps d'une stricte observance, ne dédaigne pas de s'assimiler aux plus faibles pour ramener plus efficacement une âme qui a erré.

ABRAHAM.

C'est à toi, pendant ce temps, de m'aider de tes prières pour que je ne sois pas empêché par la ruse du diable.





EPHREM.

Que le Bien suprême sans lequel il ne se fait rien de bon fasse que ta volonté tourne à bien !

SCÈNE IV

ABRAHAM, UN AMI D'ABRAHAM.

ABRAHAM.

N'est-ce pas là cet ami que, depuis plus de deux ans, j'ai envoyé rechercher Marie ? Oui, c'est bien lui.

L'AMI.

Salut ! vénérable père !

ABRAHAM.

Salut, ami bienveillant ! Longtemps je t'ai attendu et maintenant je désespérais de te voir arriver.

L'AMI.

J'ai tardé ainsi parce que je ne voulais pas prolonger ton inquiétude par une chose ambiguë. Mais, dès que j'ai eu découvert la vérité, j'ai hâté mon retour.

ABRAHAM.

As-tu vu Marie ?

L'AMI.

Je l'ai vue.

ABRAHAM.

Où ?

L'AMI.

Que c'est malheureux à dire !

ABRAHAM.

Parle, je t'en prie.

L'AMI.

Elle a choisi son habitation dans la maison d'un certain *léno* qui l'entoure d'un tendre amour, et ce n'est pas sans raison, car chaque jour de grandes sommes d'argent lui sont amenées par ses amants.

ABRAHAM.

Par les amants de Marie ?

L'AMI.

Par eux-mêmes.

ABRAHAM.

Et qui sont ses amants ?

L'AMI.

Ils sont très nombreux.

ABRAHAM.

Hélas! bon Jésus! Quel prodige que celle que je t'ai nourrie pour épouse suive des amants étrangers!

L'AMI.

Dès l'antiquité, ce fut la coutume des courtisanes de se plaire à l'amour des étrangers.

ABRAHAM.

Donne-moi un cheval léger, un habit de soldat, pour que, quittant mon vêtement de religion, j'aille la trouver sous les dehors d'un amant.

L'AMI.

Voici tout.

ABRAHAM.

Je t'en prie, apporte-moi aussi un *pileus* pour voiler la couronne de ma tête.

L'AMI.

Tu as surtout besoin de cela pour ne pas être reconnu.

ABRAHAM.

Et si j'emportais avec moi la seule pièce d'or que j'ai pour la donner comme récompense à l'hôtelier ?

L'AMI.

Tu ne peux autrement arriver à parler à Marie.

SCÈNE V

ABRAHAM, L'HOTELIER.

ABRAHAM.

Salut, bon hôtelier !

L'HOTELIER.

Qui parle ? Salut, mon hôte.

ABRAHAM.

N'as-tu pas chez toi, pour un voyageur, un lieu propre à passer la nuit ?

L'HOTELIER.

Oui, et notre petite hospitalité ne doit être refusée à personne.

ABRAHAM.

C'est louable.

L'HOTELIER.

Entre, on va te préparer le souper.

ABRAHAM.

Je te dois beaucoup pour ce gracieux accueil, mais j'attends encore de toi de plus grandes choses.

L'HOTELIER.

Ce que tu veux, demande-le et tu l'obtiendras.

ABRAHAM.

Reçois ce petit présent que je t'apporte et fais que la belle jeune fille que je sais être chez toi assiste à mon repas.

L'HOTELIER.

Pourquoi désires-tu la voir ?

ABRAHAM.

Parce que je me délecte à connaître cette femme dont j'entendais si souvent beaucoup louer la beauté.

L'HOTELIER.

Quiconque a loué sa beauté n'a point trompé, car, par son beau visage, elle l'emporte sur toutes les autres femmes.

ABRAHAM.

Aussi, je brûle d'amour pour elle.

L'HOTELIER.

Je m'étonne que, dans ta vieillesse décrépite, tu puisses respirer l'amour pour une toute jeune femme.

ABRAHAM.

Il est très certain que je ne suis venu ici que pour la voir.

SCÈNE VI

LES PRECEDENTS, MARIE.

L'HOTELIER.

Avance, avance, Marie, et montre à notre néophyte ta beauté.

MARIE.

Je viens.

ABRAHAM.

Quelle ne doit pas être ma constance, ma fermeté d'âme, lorsque j'aperçois, ornée comme une courtisane, celle que j'ai nourrie dans la retraite de mon ermitage? Mais ce n'est pas



le temps de montrer sur le visage ce que j'ai au fond du cœur. Je retiens virilement mes larmes s'échappant et, par la feinte gaieté de mon visage, je couvre l'amertume de ma tristesse intérieure.

L'HOTELIER.

Heureuse Marie, réjouis-toi, car non seulement ceux de ton âge, mais encore les vieillards, viennent à toi et accourent pour t'aimer.

MARIE.

Tous ceux qui m'aiment reçoivent de moi, en retour, un amour égal.

ABRAHAM.

Approche, Marie, donne-moi un baiser.

MARIE.

Non seulement je te donnerai de doux baisers, mais encore, par de fréquents embrassements, je caresserai ton cou de vieillard.

ABRAHAM.

C'est ce que je veux.

MARIE.

Qu'est-ce que je sens? Quelle est cette nouveauté étrange

que j'éprouve? L'odeur de ce parfum me rappelle celui de mon abstinence de jadis.

ABRAHAM.

C'est maintenant qu'il faut feindre, c'est maintenant qu'il faut, comme un enfant amoureux, me livrer aux jeux, de peur que ma gravité ne me fasse reconnaître et que Marie, par honte, ne regagne sa retraite.

MARIE.

Hélas! infortunée! d'où suis-je tombée et dans quel fossé de perdition ai-je roulé?

ABRAHAM.

Ce n'est pas un lieu propre à la plainte, celui où accourent une foule de convives.

L'HOTELIER.

Dame Marie, pourquoi pousses-tu des soupirs? Pourquoi es-tu mouillée de larmes? N'y a-t-il pas deux ans que tu habites ici, et jamais tu n'as proféré un gémissement, jamais tu n'as prononcé une parole triste.

MARIE.

Oh! plût à Dieu qu'il y a trois ans la mort m'eût enlevée! Je ne serais pas arrivée à de tels crimes.



ABRAHAM.

Je ne suis pas venu ici pour déplorer avec toi tes péchés, mais m'unir d'amour à toi.

MARIE.

J'étais touchée d'une légère componction, voilà pourquoi je parlais ainsi. Mais soupons, réjouissons-nous, puisque, comme tu l'as dit, ce n'est pas le temps de déplorer mes péchés.

ABRAHAM.

Nous sommes assez restaurés, nous sommes assez en ivresse, grâce à ta largesse, ô bon hôtelier. Donne-moi licence de me lever de table pour étendre sur ma couche mon corps fatigué et me refaire par un doux repos.

L'HOTELIER.

A ton aise.

MARIE.

Lève-toi, mon seigneur, avec toi je me dirigerai vers ton lit.

ABRAHAM.

Cela me plaît. Rien n'eût pu me forcer à sortir sans ta compagnie.

SCÈNE VII

MARIE, ABRAHAM.

MARIE.

Voici une chambre convenable pour nous ; voici un lit qui n'est pas composé de méchants matelas. Assieds-toi, pour que je t'enlève tes chaussures, afin que tu ne te fatigues pas à te déchausser.

ABRAHAM.

Ferme tout d'abord la porte au verrou, pour que personne ne puisse entrer.

MARIE.

Que cela ne t'inquiète pas ; je ferai en sorte que personne ne trouve un accès facile vers nous.

ABRAHAM.

Il est temps d'enlever le voile de ma tête et de lui montrer qui je suis. O ma fille adoptive, ô Marie, toi qui es une part de mon âme, me reconnais-tu, moi, ce vieillard qui t'ai nourrie avec un amour paternel, qui t'ai fiancée au fils unique du Roi céleste ?



MARIE.

Malheur à moi! C'est Abraham, mon maître et mon père, qui parle.

ABRAHAM.

Que t'est-il arrivé, ma fille?

MARIE.

Un malheur grave.

ABRAHAM.

Qui t'a trompée? Qui t'a séduite?

MARIE.

Celui qui a fait tomber nos premiers pères.

ABRAHAM.

Où est cette vie angélique que tu as menée sur la terre?

MARIE.

Tout à fait perdue.

ABRAHAM.

Où est ta pudeur virginale? ta continence admirable?

MARIE.

Perdues.

ABRAHAM.

Quel prix, si tu ne reviens à la sagesse, peux-tu espérer de la sueur de tes jeûnes, de tes prières, de tes veilles, puisque tu es comme tombée de la hauteur du ciel dans la profondeur de l'enfer ?

MARIE.

Hélas ! Hélas !

ABRAHAM.

Pourquoi m'as-tu méprisé ? Pourquoi m'as-tu abandonné ? Pourquoi ne m'as-tu pas appris l'événement de ta perdition ? Alors, avec Ephrem mon ami, j'aurais fait pour toi une digne pénitence.

MARIE.

Lorsque je fus tombée dans le péché, je n'osai plus, souillée approcher de ta sainteté.

ABRAHAM.

Qui jamais a été à l'abri du péché, si ce n'est le fils de la Vierge ?

MARIE.

Personne.



ABRAHAM.

Pécher est le propre de l'homme; le propre du démon, c'est de persévérer dans le péché, et ce n'est pas à bon droit qu'on blâme celui qui tombe subitement, mais celui qui néglige de se relever promptement.

MARIE.

Malheureuse que je suis!

ABRAHAM.

Pourquoi te laisser abattre? Pourquoi rester à terre immobile? Lève-toi, écoute ce que je vais dire.

MARIE.

Abattue par la terreur, je suis tombée parce que je n'ai pu supporter la force de ton conseil paternel.

ABRAHAM.

Songe à mon affection pour toi, cesse de craindre.

MARIE.

Je ne le puis.

ABRAHAM.

N'est-ce pas pour toi que j'ai quitté mon ermitage si regrettable et renoncé presque à l'observance de toute discipline régu-

lière, à tel point que moi, véritable ermite, je suis devenu le convive de gens débauchés? Moi qui, pendant longtemps, gardais le silence, je proférais, pour ne pas être reconnu, des paroles plaisantes. Pourquoi, les yeux baissés, regarder la terre? Pourquoi dédaigner de parler avec moi?

MARIE.

Je suis confondue par la conscience de ma faute, c'est pourquoi je n'ose ni lever les yeux vers le ciel, ni engager une conversation avec toi.

ABRAHAM.

N'aille pas te défier, ma fille, n'aille pas te désespérer, mais sors de cet abîme de désespoir et mets ton espérance en Dieu.

MARIE.

L'énormité de mes péchés m'a jetée dans un profond désespoir.

ABRAHAM.

Tes péchés sont graves, je l'avoue; mais la miséricorde divine est plus grande que toute créature. C'est pourquoi, quitte cette tristesse et n'aille pas, par paresse, négliger le petit espace de temps qui t'est donné pour te repentir, car la grâce divine surabonde là où a surabondé l'abomination des crimes.



MARIE.

Si j'avais quelque espoir de mériter mon pardon, le désir de me repentir ne me manquerait nullement.

ABRAHAM.

Aie pitié de la fatigue que j'ai subie pour toi et quitte ce désespoir funeste, qui, je le sais, est plus grave que toutes les fautes. Celui, en effet, qui désespère que Dieu veuille pardonner aux pécheurs, pèche irrémédiablement, parce que, de même que l'étincelle d'un caillou ne peut enflammer la mer, de même l'aigreur de nos péchés ne peut changer la douceur de la bienveillance divine.

MARIE.

Je ne nie pas, en effet, la magnificence de la miséricorde divine; mais, en considérant l'énormité de mon crime, je crains qu'il n'y ait pas pour moi de pénitence capable de l'expier.

ABRAHAM.

Que ton iniquité tombe sur moi; reviens seulement au lieu que tu as quitté et recommence une seconde fois la vie que tu as abandonnée.

MARIE.

Je ne m'oppose en rien à tes vœux, et je m'empresse d'obtempérer à ce que tu désires.

ABRAHAM.

C'est maintenant que j'avoue que tu es la vraie fille que j'ai nourrie; je comprends maintenant que je dois t'aimer plus que tout.

MARIE.

Je possède un peu d'or et des vêtements; j'attends ce que ton autorité aura décidé à ce sujet.

ABRAHAM.

Ce que tu as acquis en péchant, tu dois le rejeter avec tes péchés.

MARIE.

Je pensais devoir le distribuer aux pauvres ou l'offrir aux autels sacrés.

ABRAHAM.

Ce n'est point un présent assez acceptable pour Dieu que ce qui a été acquis par le crime.

MARIE.

Je n'aurai plus aucune inquiétude à ce sujet.

ABRAHAM.

L'aurore paraît; il fait jour, partons.

MARIE.

C'est à toi, père chéri, de précéder, à l'instar du bon pasteur, la brebis retrouvée, et moi, marchant derrière, je suivrai tes traces.

ABRAHAM.

Non, j'irai à pied ; je te mettrai à cheval, de peur que l'aspérité du chemin ne blesse tes pieds délicats.

MARIE.

Oh ! quel nom te donner, quel remerciement t'adresser en échange, à toi qui ne me contrains pas par la terreur, moi indigne de pitié, mais m'amènes au repentir par ta douce condescendance ?

ABRAHAM.

Je ne te demande qu'une chose, c'est d'obéir fidèlement au Seigneur pendant le reste de ta vie.

MARIE.

Je m'attacherai à Dieu d'une âme spontanée, j'insisterai de toutes mes forces et, si le pouvoir me manque, jamais du moins le zèle ne me manquera.

ABRAHAM.

Il convient qu'avec cette ardeur que tu servais la vanité, tu serves maintenant la volonté divine.

MARIE.

Que cela se fasse, je le demande par tes mérites, pour que la volonté de la Divinité s'accomplisse en moi.

ABRAHAM.

Hâtons notre retour.

MARIE.

Hâtons-nous, car ces retards m'ennuient.

SCÈNE VIII

LES MEMES.

ABRAHAM.

Avec quelle rapidité nous avons franchi la difficulté de cet âpre chemin !

MARIE.

Ce qui se fait avec dévotion se fait facilement.

ABRAHAM.

Voici ta cellule abandonnée.

MARIE.

Malheur à moi! Elle fut témoin de mon crime, aussi je n'ose entrer.

ABRAHAM.

Et c'est justice. Il faut fuir, en effet, le lieu où le triomphe suit l'ennemi.

MARIE.

Et où décides-tu que je me livre à la componction?

ABRAHAM.

Entre dans cette cellule plus intérieure, afin que le vieux serpent ne trouve plus l'occasion de te tromper.

MARIE.

Je ne résiste pas, j'accomplis ce que tu m'ordonnes.

ABRAHAM.

Je vais aller trouver mon frère Ephrem, car, ayant été seul à s'affliger avec moi de ta perdition, il se réjouira de te voir retrouvée.

MARIE.

C'est juste.

SCÈNE IX

ABRAHAM, EPHREM.

EPHREM.

M'apportes-tu quelque joie?

ABRAHAM.

Et une grande.

EPHREM.

Cela me plaît et je ne doute pas que tu aies trouvé Marie.

ABRAHAM.

Je l'ai retrouvée et, joyeux, je l'ai ramenée au bercail.

EPHREM.

C'est par la grâce du secours divin, je le crois.

ABRAHAM.

Il ne faut pas en douter.

EPHREM.

Je voudrais savoir comment, jusqu'à ce moment, elle a ordonné sa vie et ses mœurs.

ABRAHAM.

Selon ma volonté.

EPHREM.

C'est cela surtout qui lui est avantageux.

ABRAHAM.

Tout ce que je lui ai proposé à faire, quoique difficile, quoique pénible, elle n'a pas refusé.

EPHREM.

C'est louable.

ABRAHAM.

En effet, revêtue d'un cilice, macérée par le continuel exercice des veilles et du jeûne, elle force, par l'observation de la loi la plus étroite, son corps délicat à subir l'autorité de son âme.

EPHREM.

Il est juste que les souillures d'un plaisir inique soient éliminées par la rigueur du châtiment.

ABRAHAM.

Quiconque entend ses lamentations est blessé dans son esprit; quiconque sent sa componction est lui-même contrit.

EPHREM.

Cela se fait d'habitude.

ABRAHAM.

Elle travaille, selon ses forces, à être pour ceux dont elle a causé la perte un exemple de conversion.

EPHREM.

C'est juste.

ABRAHAM.

Plus elle a été souillée, plus elle s'efforce d'être pure.

EPHREM.

J'éprouve du plaisir à ce récit, et je me réjouis jusqu'au fond de mon cœur.

ABRAHAM.

Et c'est avec raison, car les phalanges angéliques se réjouissant louent le Seigneur sur la conversion du pécheur.

EPHREM.

Ce n'est pas étonnant, car Dieu n'est pas plus charmé par la persévérance du juste que par le repentir de l'impie.

ABRAHAM.

C'est pourquoi, il doit être d'autant plus loué en elle qu'on désespérait qu'elle pût revenir à la sagesse.

EPHREM.

Louons en félicitant, glorifions en louant l'unique et le vénérable, le chéri et le clément fils de Dieu qui ne veut point qu'ils périssent, ceux qu'il a rachetés de son sang!

ABRAHAM.

A lui honneur, gloire, louange pendant des siècles infinis. Ainsi soit-il!

PAPHNUTIUS

ARGUMENT.

Conversion de la courtisane Thaïs, que l'ermite Paphnuce, comme Abraham, va trouver sous les dehors d'un amant. Il la convertit et, pour la pénitence donnée, il l'enferme pendant trois ans dans une étroite cellule. Réconciliée avec Dieu par cette juste satisfaction, elle s'endort dans le Seigneur quinze jours après avoir accompli sa pénitence.

PERSONNAGES

PAPHNUCE, ermite.
Disciples de Paphnuce.
THAIS, courtisane.
Jeunes gens amoureux de Thaïs.
ANTOINE et PAUL, ermites de la Thébaïde.
Une abbesse.

SCÈNE PREMIÈRE

PAPHNUCE, LES DISCIPLES.

LES DISCIPLES.

Pourquoi, Père, ce visage sombre et non serein comme d'habitude?

PAPHNUCE.

Il est sombre aussi le visage de celui dont le cœur est contristé.

LES DISCIPLES.

Pourquoi es-tu triste?

PAPHNUCE.

Pour une injure au Créateur.

LES DISCIPLES.

Quelle est cette injure?

PAPHNUCE.

Celle qu'il souffre de sa propre créature formée à son image.

LES DISCIPLES.

Tu nous as effrayés par ta parole.

PAPHNUCE.

Quoique son impassible majesté ne puisse être atteinte par nos injures, cependant pour transporter, par métaphore, à Dieu le propre de notre fragilité, peut-on dire qu'il y ait une injure plus grande que celle qui met en révolte contre son autorité le monde mineur seul, lorsque le monde majeur obéit avec soumission à son pouvoir ?

LES DISCIPLES.

Quel est le monde mineur ?

PAPHNUCE.

L'homme.

LES DISCIPLES.

L'homme ?

PAPHNUCE.

Oui.

LES DISCIPLES.

Quel homme ?

PAPHNUCE.

Tout homme.

LES DISCIPLES.

Comment cela peut-il se faire?

PAPHNUCE.

Comme il a plu au Créateur.

LES DISCIPLES.

Nous ne comprenons pas.

PAPHNUCE.

Cela n'est pas facile pour tous.

LES DISCIPLES.

Explique.

PAPHNUCE.

Ecoutez.

LES DISCIPLES.

Et avec un esprit ardent.

PAPHNUCE.

En effet, comme le monde majeur est formé de quatre éléments contraires, mais s'accordant, au gré du Créateur, selon une règle harmonieuse, non seulement l'homme est composé des mêmes éléments, mais encore de parties plus contraires.

LES DISCIPLES.

Et qu'y a-t-il de plus contraire que les éléments ?

PAPHNUCE.

Le corps et l'âme; car, bien que les éléments soient contraires, ils sont cependant corporels; l'âme, au contraire, n'est pas mortelle comme le corps, ni le corps spirituel comme l'âme.

LES DISCIPLES.

C'est vrai.

PAPHNUCE.

Cependant, si nous suivons les dialecticiens, nous avouerons qu'ils ne sont pas contraires.

LES DISCIPLES.

Et qui peut le nier ?

PAPHNUCE.

Celui qui sait discuter selon la dialectique, parce que rien n'est contraire à l'USIA, tandis qu'elle est la réceptrice des contraires.

LES DISCIPLES.

Que signifie ce que tu as dit : selon une règle harmonieuse ?

PAPHNUCE.

Ceci : Comme les sons aigus et les sons graves, réunis en harmonie, forment quelque chose de musical, ainsi les éléments dissonants convenablement mis d'accord produisent un seul monde.

LES DISCIPLES.

C'est étonnant que des choses dissonantes puissent concorder et que des choses concordantes puissent être dites dissonantes.

PAPHNUCE.

C'est que rien ne semble être composé d'éléments semblables, pas plus que de ceux qui ne sont unis par aucune proportion rationnelle et qui diffèrent de substance et de nature.

LES DISCIPLES.

Qu'est-ce que la musique?

PAPHNUCE.

Une des sciences du quadrivium de la philosophie.

LES DISCIPLES.

Qu'est-ce que tu appelles quadrivium?

PAPHNUCE.

L'arithmétique, la géométrie, la musique, l'astronomie.



LES DISCIPLES.

Pourquoi *quadrivium ?*

PAPHNUCE.

Parce que, comme d'un carrefour d'où partent quatre chemins, ainsi du seul principe de la philosophie découlent les droites progressions de ces sciences.

LES DISCIPLES.

Nous craignons de te demander quelque chose sur les autres trois sciences parce que nous pouvons à peine, pàr la capacité de notre esprit, atteindre le sommet de la discussion engagée.

PAPHNUCE.

C'est difficile à saisir.

LES DISCIPLES.

Dis-nous cependant, même superficiellement, quelque chose de la science dont nous parlons présentement.

PAPHNUCE.

Je n'en sais dire que fort peu de chose, parce qu'elle est inconnue des ermites.

LES DISCIPLES.

Que fait-elle?

PAPHNUCE.

La musique?

LES DISCIPLES.

Oui.

PAPHNUCE.

Elle dispute des sons.

LES DISCIPLES.

Y en a-t-il une ou plusieurs?

PAPHNUCE.

Trois, dit-on, mais chacune est unie à l'autre avec tant de proportion que ce qui est dans l'une ne peut manquer à l'autre.

LES DISCIPLES.

Et quelle distance y a-t-il entre les trois?

PAPHNUCE.

La première est dite mondaine ou céleste, la seconde humaine, la troisième est l'instrumentale.

LES DISCIPLES.

En quoi consiste la céleste?

PAPHNUCE.

Dans les sept planètes et dans la sphère céleste.

LES DISCIPLES.

Comment?

PAPHNUCE.

En cela qu'il en est de cette musique comme de l'instrumentale, parce qu'on trouve en elles les mêmes espaces, les mêmes degrés, la même symphonie que dans les cordes.

LES DISCIPLES.

Quels sont ces espaces?

PAPHNUCE.

Les dimensions que l'on compte entre les planètes ou entre les cordes.

LES DISCIPLES.

Et les degrés?

PAPHNUCE.

La même chose que les tons.

LES DISCIPLES.

Nous ne connaissons pas ceux-ci.

PAPHNUCE.

Le ton se compose de deux sons et possède la raison du nombre epogdoùs ou du nombre sesquioctave.

LES DISCIPLES.

Plus nous essayons de comprendre tes propositions, plus tu nous apportes des choses difficiles.

PAPHNUCE.

C'est ce qu'exige une discussion de ce genre.

LES DISCIPLES.

Dis-nous sommairement quelque chose des symphonies, afin que nous sachions au moins la signification du mot.

PAPHNUCE.

On appelle symphonie une combinaison de modulations.

LES DISCIPLES.

Comment cela ?

PAPHNUCE.

Parce qu'elle se fait tantôt par quatre tons, tantôt par cinq, tantôt par huit.



LES DISCIPLES.

Puisque nous savons qu'il y a trois tonalités, nous voudrions savoir le nom de chacune.

PAPHNUCE.

La première s'appelle *diatessaron*, comme formée de quatre sons; elle possède la proportion épitrite ou sesquitierce; la seconde *diapente*, parce qu'elle se compose de cinq sons, elle est en proportion *hemiole* ou *sesquialtère;* la troisième *diapason*, elle se fait en double et consiste en huit sons.

LES DISCIPLES.

Est-ce que la sphère et les planètes rendent un son pour qu'on les compare à des cordes?

PAPHNUCE.

Et un très grand.

LES DISCIPLES.

Pourquoi ne l'entend-on pas?

PAPHNUCE.

On l'expose de plusieurs manières. Les uns prétendent qu'on ne peut l'entendre à cause de sa continuité, les autres à cause de l'épaisseur de l'air. D'autres, au contraire, rapportent que l'énormité d'un tel son ne peut entrer dans les étroits conduits de nos oreilles. Il en est même qui disent que la sphère

rend un son si agréable, si doux, que, si on l'entendait, tous les hommes ensemble, se négligeant eux-mêmes et laissant de côté toutes leurs occupations, suivraient ce son conducteur d'orient en occident.

LES DISCIPLES.

Il vaut mieux ne pas l'entendre.

PAPHNUCE.

Cela était présagé par le Créateur.

LES DISCIPLES.

C'est assez sur celle-ci ; poursuis sur la musique humaine.

PAPHNUCE.

Que voulez-vous en savoir ?

LES DISCIPLES.

En quoi elle consiste.

PAPHNUCE.

Non seulement, comme je l'ai dit, dans l'union du corps et de l'âme, dans l'émission d'une voix tantôt grave, tantôt aiguë, mais encore dans les pulsations des veines et dans la mesure de certains membres, comme dans les articulations des doigts, dans lesquels, en les mesurant, nous trouvons la même proportion que nous avons rencontrée dans les symphonies, parce



qu'on appelle *musique* non seulement l'accord des voix, mais encore celui des autres choses dissemblables.

LES DISCIPLES.

Si nous avions su que le nœud d'une telle question fût si difficile à dénouer pour des ignorants, nous eussions préféré ne pas connaître le monde mineur que d'affronter une telle difficulté.

PAPHNUCE.

Il n'est point inutile, l'effort que vous avez fait, puisque vous savez des choses que vous ignoriez auparavant.

LES DISCIPLES.

C'est vrai ; mais nous sommes ennuyés de cette discussion philosophique, parce que nous ne pouvons mesurer l'élévation de ta pensée.

PAPHNUCE.

Pourquoi vous jouer de moi qui suis tout à fait un ignorant et non un philosophe ?

LES DISCIPLES.

Et d'où viennent ces choses que tu nous as dites en nous fatiguant ?

PAPHNUCE.

C'est une toute petite goutte de science que, sans m'asseoir pour la recueillir, et passant par hasard, j'ai vue tomber des coupes des savants; je l'ai prise et j'ai désiré vous la communiquer.

LES DISCIPLES.

Nous rendons grâces à ta bienveillance, mais nous sommes effrayés par la sentence de l'apôtre disant : « Dieu choisit les insensés du monde pour confondre les sages. »

PAPHNUCE.

Sage ou insensé, s'ils font mal, seront confondus par Dieu.

LES DISCIPLES.

Oui.

PAPHNUCE.

Ce n'est pas la science qui peut être sue qui offense Dieu, mais l'injure du savant.

LES DISCIPLES.

C'est vrai.

PAPHNUCE.

Et à la louange de qui la science des arts peut-elle être plus

dignement et plus justement attribuée qu'à celle de Celui qui a fait ce qu'on peut savoir et a donné la science?

LES DISCIPLES.

A aucun autre.

PAPHNUCE.

Qui ne sait, en effet, qu'autant Dieu, par une loi admirable, a tout disposé en nombre, en mesure, en équilibre, autant il brûle d'amour pour nous?

LES DISCIPLES.

C'est juste.

PAPHNUCE.

Mais pourquoi m'attarder à ces choses qui ne nous causent que très peu de plaisir?

LES DISCIPLES.

Dis-nous la cause de ton chagrin pour que, plus longtemps, nous ne soyons pas brisés sous le poids de la curiosité?

PAPHNUCE.

Quand vous la connaîtrez, vous n'éprouverez pas de plaisir à l'avoir apprise.

LES DISCIPLES.

C'est souvent qu'il est contristé, celui qui poursuit la curiosité; nous ne pouvons cependant en triompher parce qu'elle est familière à notre fragilité.

PAPHNUCE.

Une femme impudente habite dans ce pays.

LES DISCIPLES.

Chose dangereuse pour les citoyens.

PAPHNUCE.

Elle brille d'une beauté extraordinaire et elle est souillée d'une affreuse turpitude.

LES DISCIPLES.

C'est malheureux. Quel est son nom?

PAPHNUCE.

Thaïs.

LES DISCIPLES.

Cette courtisane fameuse!

PAPHNUCE.

Elle-même.

LES DISCIPLES.

Nul n'ignore son infamie.

PAPHNUCE.

Rien d'étonnant, puisqu'elle ne daigne pas courir à sa perte avec un petit nombre d'amants; mais, ardente, elle attire tout le monde par le charme de sa beauté et elle les entraîne avec elle à leur perte.

LES DISCIPLES.

C'est triste.

PAPHNUCE.

Non seulement les étourdis dissipent en la cultivant leur mince patrimoine, mais les plus riches même perdent en l'enrichissant ce qu'ils ont de varié et de précieux.

LES DISCIPLES.

Ce récit nous fait horreur.

PAPHNUCE.

Des troupeaux d'amants accourent à elle.

LES DISCIPLES.

Ils se perdent eux-mêmes.

LES DISCIPLES.

Ces insensés, en luttant dans leur cœur aveugle à qui l'abordera, s'emportent en querelles.

LES DISCIPLES.

Un vice en amène un autre.

PAPHNUCE.

Puis, la lutte s'engageant, tantôt ils se brisent le visage et le nez à coups de poing, tantôt, se repoussant tour à tour par les armes, ils inondent de flots de sang le seuil du mauvais lieu.

LES DISCIPLES.

O crime détestable!

PAPHNUCE.

La cause de ma douleur, c'est cette injure au Créateur que je déplorais.

LES DISCIPLES.

C'est à juste titre que tu t'affliges à ce sujet, et nous ne doutons pas qu'avec toi ne s'attristent tous les citoyens de la patrie céleste.

PAPHNUCE.

Quoi, si j'allais la voir sous les dehors d'un amant pour essayer, par hasard, de l'arracher à ce sentiment de désordre?

LES DISCIPLES.

Que Celui qui a inspiré ce désir à ta pensée te donne le pouvoir de l'accomplir.

PAPHNUCE.

Pendant ce temps, soutenez-moi par vos prières continuelles, afin que je ne sois pas vaincu par les ruses du serpent vicieux.

LES DISCIPLES.

Que Celui qui a abattu le roi des ténèbres te donne le triomphe sur l'ennemi.

SCÈNE II

PAPHNUCE, LES AMANTS DE THAIS.

PAPHNUCE.

Voici des jeunes gens sur le Forum, je vais les aborder et leur demander où je trouverai celle que je cherche.

LES JEUNES GENS.

Tiens, un inconnu qui nous aborde : voyons ce qu'il veut.

PAPHNUCE.

Holà ! jeunes gens, qui êtes-vous ?

LES JEUNES GENS.

Habitants de cette ville.

PAPHNUCE.

Salut.

LES JEUNES GENS.

Salut à toi aussi, que tu sois un indigène de ce pays ou un étranger.

PAPHNUCE.

Etranger, je ne fais qu'arriver.

LES JEUNES GENS.

Pourquoi viens-tu ? Que cherches-tu ?

PAPHNUCE.

Ce n'est pas à dire.

LES JEUNES GENS.

Pourquoi ?

PAPHNUCE.

Parce que c'est un secret pour moi.

LES JEUNES GENS.

Il vaut mieux que tu le dises, car, n'étant pas de cette ville,

tu pourras difficilement faire ton affaire sans le conseil des habitants.

PAPHNUCE.

Et si je le dis et qu'en le disant je me suscite quelque embarras ?

LES JEUNES GENS.

Pas de nous.

PAPHNUCE.

Je cède à vos agréables promesses et, confiant dans votre bonne foi, je vais vous dire mon secret.

LES JEUNES GENS.

Tu n'auras, de notre part, ni infidélité, ni entrave.

PAPHNUCE.

J'ai appris par un rapport que restait chez vous une femme pour tous aimable, pour tous affable.

LES JEUNES GENS.

Connais-tu son nom ?

PAPHNUCE.

Je le connais.

LES JEUNES GENS.

Comment s'appelle-t-elle?

PAPHNUCE.

Thaïs.

LES JEUNES GENS.

C'est elle-même qui brûle nos concitoyens.

PAPHNUCE.

On dit que cette femme est la plus belle et la plus exquise de toutes.

LES JEUNES GENS.

Ceux qui l'ont dit n'ont pas trompé.

PAPHNUCE.

C'est pour elle que j'ai entrepris la longueur d'un voyage pénible; je suis arrivé pour la voir.

LES JEUNES GENS.

Tu n'as aucun empêchement pour la voir.

PAPHNUCE.

Où reste-t-elle?



LES JEUNES GENS.

Voici sa demeure, tout près.

PAPHNUCE.

Est-ce celle que vous me montrez de l'index?

LES JEUNES GENS.

Elle-même.

PAPHNUCE.

J'y vais.

LES JEUNES GENS.

Si cela te plaît, nous irons avec toi.

PAPHNUCE.

Je préfère aller seul.

LES JEUNES GENS.

A ton aise.

SCÈNE III

PAPHNUCE, THAIS.

PAPHNUCE.

Es-tu dedans, Thaïs, toi que je cherche?

THAIS.

Quel est cet inconnu qui parle?

PAPHNUCE.

Un amant pour toi.

THAIS.

Quiconque me cultive d'amour reçoit de ma part un égal échange.

PAPHNUCE.

Thaïs, Thaïs, quel grand et pénible voyage ai-je entrepris pour avoir la faculté de te parler, de contempler ton visage!

THAIS.

Je ne te refuse pas ma vue, je ne te refuse pas un entretien.

PAPHNUCE.

Le secret de notre entretien réclame la solitude d'un lieu plus retiré.

THAIS.

Voici une chambre bien tendue et agréable à habiter.

PAPHNUCE.

N'est-il pas ici un endroit plus retiré où nous puissions nous entretenir?

THAIS.

Il est aussi un autre lieu caché, si retiré que personne n'en connaît l'entrée, si ce n'est Dieu et moi.

PAPHNUCE.

Quel Dieu ?

THAIS.

Le vrai.

PAPHNUCE.

Crois-tu qu'il sache quelque chose ?

THAIS.

Je sais que rien ne lui est caché.

PAPHNUCE.

Penses-tu qu'il néglige les actions des méchants ou qu'il garde sa justice ?

THAIS.

J'estime que, dans la balance de sa justice, il pèse les mérites de chacun et qu'à chacun, suivant ses actes, il réserve soit le supplice, soit la récompense.

PAPHNUCE.

O Christ ! Quelle est admirable à notre égard la patience de

ta bonté, toi qui vois pécher ceux qui te connaissent et tardes à les punir!

THAIS.

Pourquoi trembles-tu ayant changé de couleur? Pourquoi tes larmes coulent-elles?

PAPHNUCE.

J'ai horreur de ta présomption; je déplore ta perte à toi qui sais cela et qui as perdu tant d'âmes.

THAIS.

Infortunée, malheur, malheur à moi!

PAPHNUCE.

Tu seras condamnée d'autant plus justement qu'avec plus de présomption tu as, le sachant, offensé la Majesté divine.

THAIS.

Hélas! Hélas! Que fais-tu? Pourquoi menacer une infortunée?

PAPHNUCE.

Le supplice de la géhenne te menace si tu persévères dans le crime.



THAIS.

La sévérité de ta réprimande a ébranlé le fond de mon cœur effrayé.

PAPHNUCE.

Oh! plût à Dieu que tu fusses abattue par la crainte jusqu'aux entrailles et que, désormais, tu n'aies plus le courage de céder à un plaisir dangereux.

THAIS.

Et désormais quelle place pour un plaisir mortel peut-il rester dans mon cœur où dominent seulement l'amertume d'un chagrin intérieur et la crainte nouvelle de mes actions coupables?

PAPHNUCE.

Ce que je souhaite, c'est que, les épines du vice étant coupées, le fleuve de la componction puisse couler.

THAIS.

Oh! si tu croyais, si tu espérais que moi, toute souillée, toute salie par mille et mille impuretés, je puisse expier et mériter mon pardon par quelque pénitence que ce soit...

PAPHNUCE.

Il n'est ni péché grave, ni délit si affreux qui ne puisse être

expié par les larmes de la pénitence, si une œuvre effective les suit.

THAIS.

Montre-moi, je t'en prie, mon père, par quelle œuvre effective je pourrai mériter le bienfait de la réconciliation.

PAPHNUCE.

Méprise le siècle, fuis la compagnie de tes amants lascifs.

THAIS.

Et alors, que me faudra-t-il faire?

PAPHNUCE.

Te retirer dans un lieu solitaire où, en t'examinant toi-même, tu puisses pleurer l'énormité de ta faute.

THAIS.

Si tu espères que cela me sera utile, je ne veux pas tarder un seul moment.

PAPHNUCE.

Je ne doute pas que cela ne le soit.

THAIS.

Donne-moi un tout petit moment pour réunir les richesses si mal acquises et que j'ai conservées si longtemps.



PAPHNUCE.

Ne t'inquiète pas de cela, il ne manque pas de gens pour en jouir après les avoir trouvées.

THAIS.

Je ne m'en inquiète ni pour les conserver pour moi, ni pour vouloir les donner à mes amis. Je ne tente pas de les distribuer aux indigents, parce que je ne crois pas que le prix de ce qui veut une expiation soit propre à une œuvre de bienfaisance.

PAPHNUCE.

Tu raisonnes bien. Et que songes-tu à faire de ce que tu as entassé?

THAIS.

Le livrer au feu, le réduire en cendres.

PAPHNUCE.

Pourquoi?

THAIS.

Pour ne pas laisser dans le monde ce que j'ai mal acquis et non sans offenser le Créateur de l'univers.

PAPHNUCE.

Oh! que tu diffères de celle que tu étais naguère! alors que tu brûlais d'un amour illicite, que tu étais altérée d'or!

THAIS.

Peut-être deviendrai-je meilleure, si Dieu le veut.

PAPHNUCE.

Il n'est pas difficile à cette substance immuable de changer les choses à son gré.

THAIS.

J'irai, et ce à quoi j'ai songé, je l'accomplirai réellement.

PAPHNUCE.

Va en paix et reviens plus vite vers moi.

SCÈNE IV

THAIS, SES AMANTS.

THAIS.

Rassemblez-vous, hâtez-vous, ô mes amants criminels.

LES AMANTS.

C'est la voix de Thaïs qui nous appelle. Pressons-nous d'arriver, de peur de l'offenser par notre retard.

THAIS.

Hâtez-vous, approchez pour que je puisse vous parler.

LES AMANTS.

Thaïs, Thaïs, que veut dire ce bûcher que tu construis? Pourquoi entasses-tu près de lui tes richesses précieuses et variées?

THAIS.

Vous le demandez?

LES AMANTS.

Nous sommes assez étonnés.

THAIS.

Je vais vous l'apprendre bien vite.

LES AMANTS.

C'est ce que nous souhaitons.

THAIS.

Regardez.

LES AMANTS.

Arrête, arrête, Thaïs! Que fais-tu? Es-tu folle?

THAIS.

Je ne suis pas folle, je reviens à la raison.

LES AMANTS.

Pourquoi cette perte de quatre cents livres d'or et d'autres richesses variées ?

THAIS.

Tout ce que je vous ai extorqué injustement, je veux le livrer au feu, pour qu'il ne vous reste pas le moindre espoir que désormais je cède à votre amour.

LES AMANTS.

Arrête un instant, arrête, et dévoile-nous la cause de ton trouble.

THAIS.

Je n'arrête point et je ne veux pas causer avec vous.

LES AMANTS.

Pourquoi nous dédaigner, nous mépriser ? Nous accuses-tu de quelque infidélité ? N'avons-nous pas toujours satisfait à tes vœux ? Et toi, tu nous poursuis gratuitement d'une haine injuste !

THAIS.

Lâchez-moi, n'allez pas, en m'attirant, déchirer mes habits. Qu'il vous suffise que, jusqu'à ce jour, j'aie consenti à pécher avec vous. Elle approche, la fin de nos fautes ; il est temps de nous séparer.

LES AMANTS.

Où va-t-elle?

THAIS.

Là où désormais personne de vous ne me verra.

LES AMANTS.

Ah! ce prodige que Thaïs, nos délices, qui toujours travailla pour abonder en richesses, qui sans cesse songea au plaisir et se livra tout entière à la volupté, perde sans retour tant de superbes objets d'or et de pierres précieuses! Elle nous dédaigne, elle nous méprise, nous ses amants, et tout à coup, elle a disparu.

SCÈNE V

THAIS, PAPHNUCE.

THAIS.

Me voici, Paphnuce, mon père; je viens très prompte à t'obéir.

PAPHNUCE.

Comme tu mettais du retard à venir, j'étais trop inquiet, craignant que, de nouveau, tu ne fusses engagée dans les affaires du siècle.

THAIS.

Ne le crains point, car j'ai dans l'esprit tout autre pensée; selon ma volonté, j'ai disposé de ma fortune et publiquement j'ai renoncé à mes amants.

PAPHNUCE.

Puisque tu as renoncé à eux, tu pourras maintenant t'unir à ton amant du ciel.

THAIS.

C'est à toi de me prescrire, comme avec un compas, ce que je dois faire.

PAPHNUCE.

Suis-moi.

THAIS.

Je te suivrai de mes pas et plût à Dieu que je te suivisse aussi par mes actions!

SCÈNE VI

LES PRECEDENTS.

PAPHNUCE.

Voici un monastère où demeure un noble collège de vierges

sacrées. C'est là que je désire te voir rester pour le temps de ta pénitence.

THAIS.

Je ne lutte point contre ton désir.

PAPHNUCE.

J'entrerai, et, pour qu'elle te reçoive, je prierai l'abbesse directrice de ces vierges.

THAIS.

Que dois-je faire pendant ce temps?

PAPHNUCE.

Venir avec moi.

THAIS.

J'obéis.

PAPHNUCE.

Voici l'abbesse qui vient à notre devant. Je me demande avec étonnement qui l'a sitôt instruite de notre arrivée.

THAIS.

C'est la renommée, que n'arrête aucun retard.

SCÈNE VII

LES MEMES, L'ABBESSE.

PAPHNUCE.

Tu arrives bien à propos, illustre abbesse; c'est toi-même que je cherche.

L'ABBESSE.

Ta venue nous est agréable; que bénie soit ton arrivée, ô toi qui es chéri de Dieu.

PAPHNUCE.

Puisse la grâce du Tout-Puissant répandre en toi la béatitude de sa bénédiction éternelle!

L'ABBESSE.

D'où vient que ta sainteté daigne visiter l'exiguïté de ma demeure?

PAPHNUCE.

J'ai besoin de ton aide dans une nécessité qui m'inquiète.

L'ABBESSE.

Dis-moi seulement, en quelques mots, ce que tu veux que

je fasse, et je m'efforcerai, selon mes moyens, d'accomplir tes ordres et de satisfaire tes vœux.

PAPHNUCE.

J'ai apporté une chèvre demi-morte, naguère arrachée à la dent des loups. Je désire que tu la réchauffes de ta pitié et la guérisses par ta sollicitude jusqu'à ce que, ayant quitté sa rude peau de chèvre, elle se revête de la molle toison de la brebis.

L'ABBESSE.

Dis-moi la chose plus clairement.

PAPHNUCE.

Celle que tu vois a mené la vie d'une courtisane.

L'ABBESSE.

Cela est très avantageux.

PAPHNUCE.

Et s'est livrée tout entière à l'amour.

L'ABBESSE.

Elle s'est perdue elle-même.

PAPHNUCE.

Maintenant, grâce à mes exhortations et à l'aide du Christ,

elle a de la haine pour les frivolités qu'elle poursuivait et elle veut vivre chaste.

L'ABBESSE.

Grâces à l'auteur de ce changement !

PAPHNUCE.

Les maladies de l'âme, comme celles du corps, devant être soignées par des remèdes contraires, il est juste que cette femme, séquestrée de l'agitation du siècle, soit enfermée dans une étroite cellule pour que, avec plus de liberté, elle puisse songer à ses fautes.

L'ABBESSE.

Cela est très avantageux.

PAPHNUCE.

Ordonne qu'on construise une cellule le plus vite possible.

L'ABBESSE.

Elle sera faite en peu de temps.

PAPHNUCE.

Qu'il n'y ait ni entrée, ni sortie, mais seulement une petite fenêtre par laquelle elle puisse recevoir le peu de nourriture qu'aux jours et aux heures fixés tu devras lui donner modérément.



L'ABBESSE.

Je crains que cette femme faible et délicate ne supporte avec peine la rigueur d'une telle pénitence.

PAPHNUCE.

Ne le crains pas, car une faute grave réclame un fort remède.

L'ABBESSE.

C'est vrai.

PAPHNUCE.

Je suis fort ennuyé de ces retards, parce que je crains qu'elle ne soit corrompue par la société des hommes.

L'ABBESSE.

Pourquoi cette inquiétude? Pourquoi ne pas l'enfermer? Voici que la cellule que tu réclamais est faite.

PAPHNUCE.

C'est bien. Entre, Thaïs, dans ce réduit, assez propre pour pleurer tes fautes.

THAIS.

Qu'il est obscur, petit, incommode à habiter pour une femme délicate!

PAPHNUCE.

Pourquoi détester cette demeure? Pourquoi avoir horreur ...y entrer? Il convient, en effet, que toi, qui jusqu'ici as erré ...ans frein, sois enfin bridée dans un lieu solitaire.

THAIS.

Un esprit accoutumé aux plaisirs est souvent tourmenté par ...a vie antérieure.

PAPHNUCE.

Voilà pourquoi il doit être tenu par les rênes de la discipline jusqu'à ce qu'il cesse de lutter.

THAIS.

Ce qu'ordonne ta paternité, ma bassesse ne refuse pas de le subir; mais, dans cette habitation, il est un désagrément difficile à supporter à ma faiblesse.

PAPHNUCE.

Quel est ce désagrément?

THAIS.

Je rougis de le dire.

PAPHNUCE.

Ne rougis pas, parle ouvertement.

THAIS.

Qu'y a-t-il de plus pénible, de plus incommode que d'être forcée dans un seul et même lieu d'accomplir toutes les nécessités du corps? Il n'est pas douteux qu'en peu de temps il ne devienne inhabitable par sa trop grande fétidité.

PAPHNUCE.

Redoute la rigueur d'une géhenne éternelle et cesse de craindre les maux passagers.

THAIS.

Ma faiblesse me force à craindre.

PAPHNUCE.

Il convient que tu expies la douceur des jouissances d'un plaisir coupable par les inconvénients d'une trop grande fétidité.

THAIS.

Je ne refuse pas, je ne dis pas que moi, souillée, à juste titre, je ne doive habiter dans un réduit fétide et dégoûtant; mais ce qui m'afflige le plus, c'est qu'il ne reste aucune place où je puisse convenablement et chastement invoquer le nom de la Majesté redoutable.

PAPHNUCE.

Et d'où te vient une telle confiance que d'oser, de tes lèvres souillées, prononcer le nom de la Divinité sans tache?

THAIS.

De qui puis-je espérer le pardon, de qui la miséricorde me sauvera-t-elle, si je suis empêchée d'invoquer celui-là même contre qui j'ai péché et à qui seul doit être offerte la dévotion de mes prières?

PAPHNUCE.

Tu dois prier, non par des paroles, mais par des larmes, non par le son d'une voix plaintive, mais par le rugissement d'un cœur contrit.

THAIS.

Et si on m'empêche de prier Dieu en paroles, comment puis-je espérer mon pardon?

PAPHNUCE.

Tu le mériteras d'autant plus vite que tu t'humilieras plus profondément. Dis seulement : « Toi qui m'as créée, aie pitié de moi! »

THAIS.

J'ai besoin de sa miséricorde pour ne pas être brisée dans cette lutte douteuse.

PAPHNUCE.

Combats virilement, pour que tu puisses obtenir heureusement le triomphe.

THAIS.

A toi de prier pour moi, pour que je mérite la palme de la victoire.

PAPHNUCE.

Tu n'as pas besoin de m'en avertir.

THAIS.

Je l'espère.

PAPHNUCE.

Il est temps pour moi de regagner les retraites désirées de ma solitude et de visiter mes chers disciples. C'est pourquoi, à ta sollicitude, à ta piété, vénérable abbesse, je confie cette captive pour que tu soignes médiocrement son corps délicat, mais que tu refasses suffisamment son âme par tes conseils très salutaires.

L'ABBESSE.

Ne crains rien pour elle, car je l'aimerai d'une affection maternelle.

PAPHNUCE.

Je vais partir.

L'ABBESSE.

Pars en paix.

SCÈNE VIII

PAPHNUCE, LES DISCIPLES.

LES DISCIPLES.

Qui frappe à la porte?

PAPHNUCE.

Moi.

LES DISCIPLES.

C'est la voix de Paphnuce, notre père.

PAPHNUCE.

Otez le verrou.

LES DISCIPLES.

Père, salut!

PAPHNUCE.

Salut.

LES DISCIPLES.

Nous étions fort inquiets à cause de ta trop longue absence.

PAPHNUCE.

J'ai eu du plaisir d'avoir été absent.

LES DISCIPLES.

Qu'est-il arrivé au sujet de Thaïs?

PAPHNUCE.

Selon ma volonté.

LES DISCIPLES.

Où reste-t-elle?

PAPHNUCE.

Dans une petite cellule, elle pleure ses fautes.

LES DISCIPLES.

Louange à la grande Trinité!

PAPHNUCE.

Et que son nom redoutable soit béni maintenant et dans tous les siècles!

LES DISCIPLES.

Ainsi soit-il!

SCÈNE IX

PAPHNUCE seul.

PAPHNUCE.

Trois ans de la pénitence de Thaïs ont passé et j'ignore si sa componction a été agréable à Dieu. Je me lèverai et j'irai vers mon frère Antoine afin que, par son intervention, la vérité se manifeste en moi.

SCÈNE X

PAPHNUCE, ANTOINE.

ANTOINE.

Quel bonheur inespéré, quelle joie nouvelle m'arrivent? N'est-ce pas là mon frère Paphnuce, ermite comme moi? C'est lui-même.

PAPHNUCE.

C'est moi, en effet.

ANTOINE.

Frère, tu es le bienvenu et ton arrivée me réjouit.

PAPHNUCE.

Je n'étais pas moins impatient de te voir que tu ne l'étais de mon arrivée.

ANTOINE.

Quelle est cette chose si heureuse, si agréable pour moi qui t'a conduit hors de ta retraite?

PAPHNUCE.

Je vais te le dire.

ANTOINE.

Je le désire.

PAPHNUCE.

Il y a trois ans, restait près de nous une courtisane du nom de Thaïs qui, non seulement se livrait à la perdition, mais qui encore entraînait d'habitude beaucoup d'hommes à la mort.

ANTOINE.

Hélas! déplorable coutume.

PAPHNUCE.

J'ai été la trouver sous les dehors d'un amant, et cette âme adonnée à l'amour, tantôt je l'apaisais par des exhortations douces et caressantes, tantôt je l'effrayais par d'énergiques conseils et par des menaces.

ANTOINE.

Ce tempérament était nécessaire à sa lascivité.

PAPHNUCE.

Enfin elle céda, et, méprisant sa coupable habitude, elle choisit la chasteté, consentant à être enfermée dans une étroite cellule.

ANTOINE.

Je suis si charmé de l'entendre que toutes les veines de mon cœur tressaillent de joie.

PAPHNUCE.

Cela convient à ta sainteté, et moi-même, bien que je me réjouisse outre mesure de cette conversion, je suis cependant troublé par l'inquiétude, car je crains que sa délicatesse supporte avec peine une si longue pénitence.

ANTOINE.

Là où se trouve une affection vraie, ne manque pas une pieuse compassion.

PAPHNUCE.

C'est pourquoi je fais appel à ton amitié pour que, tes disciples et toi, unissiez avec persévérance vos prières aux miennes, jusqu'à ce que le ciel nous démontre si la bienveil-

lance de la pitié divine a été adoucie jusqu'à l'indulgence par les larmes de la pénitente.

ANTOINE.

Nous consentons volontiers à ta demande.

PAPHNUCE.

Je ne doute pas que Dieu ne vous écoute avec clémence.

SCÈNE XI

LES MEMES, ensuite PAUL.

ANTOINE.

Voici que la promesse évangélique a été accomplie en nous.

PAPHNUCE.

Quelle promesse?

ANTOINE.

Celle, certes, qui assure qu'en s'unissant dans la prière on peut tout obtenir.

PAPHNUCE.

Qu'est-il arrivé?

ANTOINE.

Paul, mon disciple, a eu certaine vision.

PAPHNUCE.

Appelle-le.

ANTOINE.

Paul, arrive, et fais connaître à Paphnuce ce que tu as vu.

PAUL.

Je voyais au ciel, dans ma vision, un petit lit magnifiquement orné de blanc, à la tête duquel, debout comme des sentinelles, se tenaient quatre vierges resplendissantes. Dès que j'eus aperçu le charme de cette étonnante clarté, je me dis en moi-même : « Cette gloire ne convient à personne plus qu'à Antoine, mon maître et mon père. »

ANTOINE.

Je ne me juge pas digne d'une telle béatitude.

PAUL.

Cela dit, retentit une voix divine criant : « Ce n'est pas, comme tu l'espérais, à Antoine, mais à Thaïs la courtisane que cette gloire est réservée. »

PAPHNUCE.

Gloire à la douceur de ta miséricorde, ô Christ, qui as daigné si pieusement consoler ma tristesse!

ANTOINE.

Il est digne d'être loué.

PAPHNUCE.

J'irai et je visiterai ma captive.

ANTOINE.

Il est temps de lui promettre et l'espoir du pardon et la consolation de la béatitude éternelle.

SCÈNE XII

PAPHNUCE, THAIS.

PAPHNUCE.

Thaïs, ma fille adoptive, ouvre ta fenêtre pour que je te voie.

THAIS.

Qui parle?

PAPHNUCE.

Paphnuce, ton père.

THAIS.

D'où me vient le bonheur d'une joie si grande que tu daignes me visiter, moi pécheresse?

PAPHNUCE.

Bien que, pendant ces trois ans, j'aie été absent de corps, je n'en étais pas cependant moins inquiet de ton salut.

THAIS.

Je n'en doute pas.

PAPHNUCE.

Raconte-moi l'histoire de ta vie et la mesure de ta componction.

THAIS.

Je puis bien te l'exposer, parce que je sais n'avoir rien fait qui soit digne de Dieu.

PAPHNUCE.

Si Dieu observe nos iniquités, personne ne pourra y résister.

THAIS.

Cependant, si tu veux savoir ce que j'ai fait, j'ai réuni, dans ma conscience, comme en un faisceau, la multitude de mes crimes, et en les repassant dans mon esprit je les contemplais toujours, pour que, comme la fétidité pénible était toujours présente à mes narines, la crainte de la géhenne le fût aussi aux visions de mon cœur.

PAPHNUCE.

Puisque tu t'es punie par la componction, tu as pour cela mérité le pardon.

THAIS.

Oh! plût au ciel!

PAPHNUCE.

Donne-moi la main pour que je te fasse sortir.

THAIS.

N'aille pas, père vénérable, n'aille pas m'enlever à ces immondices, moi toute souillée; mais laisse-moi rester dans un lieu digne de mes mérites.

PAPHNUCE.

Il est temps que, adoucissant ta crainte, tu commences à espérer la vie, parce que ton repentir est agréable à Dieu.

THAIS.

Que tous les anges rendent des louanges à son amour, parce qu'il n'a pas méprisé l'humilité d'un cœur contrit.

PAPHNUCE.

Reste ferme dans la crainte du Seigneur, persévère dans son amour; en effet, après quinze jours, tu dépouilleras l'homme et après avoir accompli une heureuse course, tu iras, avec le secours de la grâce d'en haut, vers les astres.

THAIS.

Oh! plût à Dieu que je méritasse d'échapper au châtiment ou même d'être brûlée par un feu plus doux! Il n'appartient pas, en effet, à mes mérites d'être gratifiée d'une béatitude sans fin.

PAPHNUCE.

Le don gratuit de Dieu ne pèse point le mérite de l'homme parce que, s'il était accordé aux mérites, on ne l'appellerait pas grâce.

THAIS.

Que le concert du ciel, que tout ce qui croît sur la terre, que toutes les espèces d'animaux, que tous les gouffres des eaux louent Celui qui non seulement souffre les pécheurs, mais encore prodigue gratis des récompenses aux repentants.



PAPHNUCE.

De tout temps, il a coutume de préférer la miséricorde aux châtiments.

SCÈNE XIII

PAPHNUCE, THAIS.

THAIS.

Ne t'en va pas, prèe vénérable, mais reste près de moi pour me consoler à l'heure de ma mort.

PAPHNUCE.

Je ne m'en vais pas, je ne te quitte pas, jusqu'à ce que, ton âme battant des ailes dans les airs, j'aie donné la sépulture à ton corps.

THAIS.

Voici que je commence à mourir!

PAPHNUCE.

C'est maintenant le moment de prier.

THAIS.

Toi qui m'as formée, aie pitié de moi, et fais que par un heureux retour revienne à toi l'âme que tu as soufflée en moi.

PAPHNUCE.

Toi que nul n'a fait, toi vraiment immatériel, dont le simple être a formé de l'un et de l'autre l'homme qui n'est pas ce qu'il est, permets que les diverses parties de cette créature tombée en dissolution regagnent heureusement le principe de leur origine, que l'âme venue du ciel participe aux joies célestes, que le corps repose mollement sur le sein de la terre qui l'a formé, jusqu'à ce que, cette poussière se réunissant, un souffle de vie entre de nouveau dans ces membres. Que cette même Thaïs ressuscite, créature parfaite comme elle l'était, pour prendre place parmi les blanches brebis et entrer dans la joie de l'éternité, ô toi qui seul es ce que tu es, qui règnes dans l'unité de la Trinité et qui es glorifié dans l'infinité des siècles!

SAPIENCE

ARGUMENT.

Passion des vierges saintes Foi, Espérance et Charité, que l'empereur Hadrien fait périr par divers supplices en présence de leur vénérable mère Sapience qui, par ses conseils maternels, les engage à supporter les tortures. Dès que le martyre eut été consommé, leur sainte mère réunit leurs corps et, après les avoir embaumés, les enterra honorablement, à trois milles de Rome. Elle-même, quarante jours après, ayant fini sa pieuse prière près de leur tombeau, rendit son souffle au ciel.

PERSONNAGES DU DRAME

ANTIOCHUS, préfet de Rome.
HADRIEN, empereur.
SAPIENCE, princesse grecque.
FOI, fille de Sapience.
ESPÉRANCE, —
CHARITÉ, —
Matrones romaines.
Soldats et bourreaux, personnages muets.

SCÈNE PREMIÈRE

ANTIOCHUS, HADRIEN.

ANTIOCHUS.

Désirant vivement, empereur Hadrien, que par d'heureux résultats tout prospère selon tes vœux et que l'état de l'empire soit à l'abri de toute perturbation, je m'efforce d'arracher, de détruire tout ce qui pourrait confondre la république et troubler le calme de ton esprit.

HADRIEN.

Tu n'as pas tort, car ma prospérité est ton bonheur, puisque je n'ai pas cessé de t'élever de jour en jour aux plus grands échelons de la dignité.

ANTIOCHUS.

Je rends grâce à ta bonté; c'est pourquoi, si je vois paraître quelque chose qui semble nuire à ton pouvoir, je ne le cache point, mais, impatient de tout retard, je te le fais connaître.

HADRIEN.

Et c'est justice, pour ne pas être accusé de lèse-majesté en cachant ce qui ne doit point l'être.

ANTIOCHUS.

Jamais je n'ai été coupable d'une faute de ce genre.

HADRIEN.

Je m'en souviens, mais, si tu apprends quelque chose de nouveau, fais-le-moi connaître.

ANTIOCHUS.

Certaine femme étrangère est entrée tout récemment dans cette ville de Rome, suivie de ses trois jeunes enfants.

HADRIEN.

De quel sexe sont ces enfants ?

ANTIOCHUS.

Tous du sexe féminin.

HADRIEN.

Mais quel tort l'arrivée de ces petites femmes peut-il causer à la république ?

ANTIOCHUS.

Un très grand.

HADRIEN.

Mais lequel ?

ANTIOCHUS.

La destruction de la paix.

HADRIEN.

De quelle manière?

ANTIOCHUS.

Et qu'y a-t-il de plus capable de rompre la concorde de la paix civile que la différence d'observance?

HADRIEN.

Il n'est rien de plus grave, rien de plus funeste; c'est ce qu'atteste l'empire romain qui, de tout côté, est infecté par la souillure du sang chrétien.

ANTIOCHUS.

Aussi, cette femme dont je parle exhorte nos concitoyens à abandonner les rites de nos aïeux et à s'adonner à la religion chrétienne.

HADRIEN.

Est-ce que ses exhortations réussissent?

ANTIOCHUS.

Trop; car nos épouses nous dédaignent, nous méprisent à ce point qu'elles refusent de manger, encore plus de dormir avec nous.

HADRIEN.

Il y a danger, je l'avoue.

ANTIOCHUS.

C'est à ta personne de prendre des précautions.

HADRIEN.

C'est juste. Qu'on appelle cette femme et qu'en ma présence on examine si elle veut céder.

ANTIOCHUS.

Veux-tu que je l'appelle moi-même ?

HADRIEN.

Je le veux très certainement.

SCÈNE II

ANTIOCHUS, SAPIENCE, FOI, ESPERANCE, CHARITE.

ANTIOCHUS.

Etrangère, quel est ton nom ?

SAPIENCE.

Sapience.

ANTIOCHUS.

L'empereur Hadrien ordonne que tu te présentes à ses yeux au palais.

SAPIENCE.

Je ne tremble pas d'entrer au palais avec mon noble cortège de filles; je ne crains point de voir de près le visage menaçant de l'empereur.

ANTIOCHUS.

La race odieuse des chrétiens est toujours prompte à résister aux princes.

SAPIENCE.

Le prince de l'univers, qui ne sait point être vaincu, ne souffre pas que les siens soient vaincus par l'ennemi.

ANTIOCHUS.

Calme ce flot de paroles et rends-toi au palais.

SAPIENCE.

Prends les devants, montre-nous la route, nous nous hâterons de te suivre.

SCÈNE III

LES MEMES, HADRIEN, GARDES.

ANTIOCHUS.

Celui-là est l'empereur que tu aperçois assis sur le trône. Songe à ce que tu vas dire.

SAPIENCE.

C'est ce que défendent les préceptes du Christ, nous promettant le don d'une sagesse invincible.

HADRIEN.

Viens ici, Antiochus.

ANTIOCHUS.

Me voici, Seigneur.

HADRIEN.

Sont-ce là ces femmes que tu me dénonçais comme chrétiennes ?

ANTIOCHUS.

Ce sont elles.

HADRIEN.

Je suis stupéfait de la beauté de chacune, mais je ne puis assez admirer l'honnêteté de leur maintien.

ANTIOCHUS.

Cesse, mon Seigneur, de les admirer et force-les à adorer les dieux.

HADRIEN.

Eh bien! si tout d'abord je les attaquais par de douces paroles pour savoir si elles voudraient céder?

ANTIOCHUS.

Cela vaut mieux, car la faiblesse du sexe féminin peut plus facilement se laisser toucher par des caresses.

HADRIEN.

Illustre matrone, je t'invite avec douceur et bienveillance à honorer les dieux pour que tu puisses jouir entièrement de mon amitié.

SAPIENCE.

Je ne désire pas, pour le culte des dieux, satisfaire à tes vœux et faire amitié avec toi.

HADRIEN.

Ma colère étant encore apaisée, je n'éprouve contre toi aucune indignation; mais, pour ton salut et celui de tes filles, je suis touché d'un amour paternel.

SAPIENCE.

N'allez pas, mes filles, ouvrir votre cœur aux trompeuses douceurs de cette bouche satanique, mais comme moi dédaignez-les.

FOI.

Nous dédaignons, nous méprisons dans l'âme les choses frivoles.

HADRIEN.

Que dis-tu en murmurant?

SAPIENCE.

J'adresse quelques mots à mes filles.

HADRIEN.

Tu me parais issue d'une haute famille, mais je voudrais cependant apprendre plus complètement de toi ta patrie, ta race, ton nom.

SAPIENCE.

Bien que l'orgueil du sang ait peu de prix pour nous, je ne

nie point cependant que je tire mon origine d'une souche illustre.

HADRIEN.

C'est croyable.

SAPIENCE.

J'ai, en effet, pour parents, les princes les plus éminents de la Grèce et on me nomme Sapience.

HADRIEN.

L'éclat de ta naissance brille sur tes traits et la sagesse dont tu portes le nom éclate sur ton visage.

SAPIENCE.

C'est en vain que tu me flattes, je ne me laisse pas toucher par ces caresses.

HADRIEN.

Dis-moi le motif qui t'amène et pourquoi tu es venue parmi nos concitoyens.

SAPIENCE.

Il n'est d'autre cause à mon voyage que le désir de connaître la vérité, d'apprendre plus à fond la foi que tu combats et de consacrer mes filles au Christ.

HADRIEN.

Dis-moi le nom de chacune.

SAPIENCE.

L'une s'appelle Foi, l'autre Espérance, la troisième Charité.

HADRIEN.

Quel âge ont-elles?

SAPIENCE.

Vous plaît-il, mes filles, que je fatigue cet insensé par un problème d'arithmétique?

FOI.

Oui, ma mère, et volontiers nous prêterons l'oreille.

SAPIENCE.

Empereur, si tu veux savoir l'âge de ces jeunes filles, Charité a accompli un nombre diminué d'années pairement pair, Espérance un nombre également diminué, mais pairement impair, Foi un nombre superflu impairement pair.

HADRIEN.

Par une telle réponse, tu fais que je ne comprends nullement ce que je te demandais.

SAPIENCE.

Ce n'est pas étonnant, car, sous la forme de cette définition, il y a, non pas un seul nombre, mais plusieurs.

HADRIEN.

Parle plus clairement; d'ailleurs mon esprit ne comprend pas.

SAPIENCE.

Charité a déjà vu deux Olympiades; Espérance, deux lustres; Foi, trois Olympiades.

HADRIEN.

Et pourquoi le nombre huit qui forme deux Olympiades et le nombre dix qui constitue deux lustres sont-ils appelés diminués? Ou pourquoi le nombre douze qui contient trois Olympiades se nomme-t-il superflu?

SAPIENCE.

On appelle nombre diminué tout nombre dont les parties additionnées font un total moindre que le nombre dont elles sont les parties, comme 8. Or, la moitié de 8 est 4, le quart 2, le huitième 1, qui, réunis ensemble, donnent 7. De même, la moitié de 10 est 5, le cinquième 2, le dixième 1, qui, additionnés, donnent 8. Au contraire, on appelle nombre superflu celui dont les parties vont en augmentant comme 12. En effet, la moitié



de 12 est 6, le tiers 4, le quart 3, le sixième 2, le douzième 1 ; ces nombres ajoutés donnent 16. Pour ne point passer sous silence le nombre principal, qui tient le milieu entre les deux inégalités contraires, on appelle nombre parfait celui qui, égal à ses parties, n'est ni augmenté, ni diminué, comme 6, dont les parties 3, 2 et 1 font 6. De la même manière, 28, 496, 8128 sont des nombres parfaits.

HADRIEN.

Et les autres nombres ?

SAPIENCE.

Tous superflus ou diminués.

HADRIEN.

Quel est le nombre pairement pair ?

SAPIENCE.

Celui qu'on peut diviser en deux parties égales qui, elles-mêmes, se divisent en deux autres parties et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on obtienne l'unité indivisible, comme 8, 16 et les nombres formés en les doublant.

HADRIEN.

Et quel est le nombre pairement impair ?

SAPIENCE.

Celui qui se divise en parties égales et dont les parties restent ensuite indivisibles, comme 10 et tous ceux que l'on a en doublant un nombre impair. Ce nombre, en effet, est contraire au premier parce que dans l'un le terme mineur est divisible, dans l'autre, au contraire, seul le terme majeur est divisible; dans celui-là aussi, toutes les parts, par le nom et la quantité, sont pairement paires; dans l'autre, au contraire, si la dénomination est paire, la quantité est impaire, si la quantité est paire, la dénomination est impaire.

HADRIEN.

Je ne comprends ni le mot terme que tu viens d'employer, ni la dénomination et la quantité.

SAPIENCE.

Quand les nombres aussi grands qu'on voudra sont disposés dans un ordre croissant, le premier est appelé terme mineur, le dernier majeur; or, quand, en faisant une division nous disons quelle est la part de ce nombre, nous faisons une dénomination; mais lorsque nous énumérons combien il y a d'unités dans chaque partie, nous exposons la quantité.

HADRIEN.

Et quel est le nombre impairement pair?

SAPIENCE.

Celui qui non seulement est divisible une fois, comme le nombre pairement pair, mais encore deux fois, trois fois et plus sans que, cependant, la division puisse descendre jusqu'à l'unité indivisible.

HADRIEN.

Oh! quelle difficile et inextricable question a éclaté au sujet de l'âge de ces petites filles!

SAPIENCE.

C'est en cela qu'il faut louer la sagesse plus qu'éminente du Créateur et la merveilleuse science de ce monde qu'il a créé. Non seulement, à l'origine, tirant ce monde du néant, il a tout disposé en nombre, en mesure, en équilibre, mais encore dans la série des temps qui se succèdent et dans les âges des hommes, il nous permet de trouver une admirable connaissance des arts.

HADRIEN.

Longtemps j'ai supporté tes raisonnement pour te rendre obéissante à mes ordres.

SAPIENCE.

En quoi?



HADRIEN.

Dans le culte des dieux.

SAPIENCE.

A cela, je ne consens nullement.

HADRIEN.

Si tu résistes, tu seras torturée.

SAPIENCE.

Tu pourras, certes, tourmenter mon corps par des supplices, mais tu n'auras pas la puissance de réduire mon esprit à céder.

ANTIOCHUS.

Le jour s'en va, la nuit arrive, ce n'est pas le moment de discuter, puisque l'heure du souper approche.

HADRIEN.

Qu'on les mette en prison près du palais, et qu'on leur accorde une trêve de trois jours pour méditer.

ANTIOCHUS.

Soldats, veillez avec soin sur ces femmes et ne leur laissez aucune occasion de s'échapper.

SCÈNE IV

SAPIENCE, FOI, ESPERANCE, CHARITE.

SAPIENCE.

O mes douces petites filles, ô mes chers poussins, n'allez pas vous laisser attrister par l'étroitesse de cette prison et vous effrayer par les menaces des châtiments qui nous sont réservés.

FOI.

Bien que nos petits corps s'effraient devant les tourments, notre âme cependant aspire aux récompenses.

SAPIENCE.

Triomphez de la faiblesse de votre âge enfantin par le courage d'une raison mûre.

ESPÉRANCE.

C'est à toi de nous aider de tes prières pour que nous puissions vaincre.

SAPIENCE.

Ce que je demande sans cesse, ce que j'implore, c'est que vous persévériez dans cette foi qu'au milieu même de vos jouets je ne cessais de distiller dans vos âmes.

CHARITÉ.

Ce que nous avons appris en suçant, au berceau, tes mamelles, nous ne pourrons nullement l'oublier.

SAPIENCE.

Je vous ai abondamment nourries de mon lait maternel, je vous ai élevées avec soin pour vous donner, non à un époux terrestre, mais à l'époux céleste, afin de mériter, à cause de vous, d'être appelée la belle-mère du Roi éternel.

FOI.

Pour l'amour de cet époux, nous sommes prêtes à mourir.

SAPIENCE.

Je suis réjouie de votre raison, plus que d'une goutte d'un doux nectar.

ESPÉRANCE.

Envoie-nous devant le tribunal du juge, et tu éprouveras combien son amour nous donnera de témérité.

SAPIENCE.

Ce que je souhaite vivement, c'est d'être couronnée par votre virginité, glorifiée par votre martyre.



CHARITÉ.

Avançons-nous les mains dans les mains et confondons le visage du tyran.

SAPIENCE.

Attendez jusqu'à ce qu'arrive l'heure de notre appel.

FOI.

Nous sommes ennuyées de ce retard; cependant il faut attendre.

SCÈNE V

HADRIEN, ANTIOCHUS, ensuite SAPIENCE, FOI, ESPERANCE et CHARITE.

HADRIEN.

Donne l'ordre pour que ces captives grecques se présentent de nouveau devant nous.

ANTIOCHUS.

Avance, Sapience, et, avec tes filles, présente-toi de nouveau devant l'empereur.

SAPIENCE.

Mes filles, marchez courageusement avec moi, persévérez

unanimement dans la foi, pour que vous puissiez obtenir heureusement la palme.

ESPÉRANCE.

Nous marchons, et qu'il nous accompagne celui-là pour l'amour duquel nous serons conduites à la mort.

HADRIEN.

Ma sérénité vous accordait une trêve de trois jours; c'est pourquoi, si vous y avez trouvé quelque utilité, cédez à mes ordres.

SAPIENCE.

Nous y avons trouvé, en effet, un très grand profit, c'est de ne pas céder.

ANTIOCHUS.

Pourquoi daigner parler avec cette obstinée qui te fatigue de son insolente présomption?

HADRIEN.

Dois-je la renvoyer impunie?

ANTIOCHUS.

Pas du tout.

HADRIEN.

Et pourquoi ?

ANTIOCHUS.

Exhorte les petites filles et, si elles résistent, n'épargne pas leur enfance, mais fais-les mettre à mort, pour que leur mère rebelle soit plus vivement affligée par la mort de ses enfants.

HADRIEN.

Je ferai ce que tu me conseilles.

ANTIOCHUS.

Ainsi, enfin, tu l'emporteras.

HADRIEN.

Foi, contemple l'image de la grande Diane, porte des libations à la déesse sacrée pour que tu puisses profiter de son crédit.

FOI.

Oh! le sot commandement de l'empereur digne de tout mépris!

HADRIEN.

Que murmures-tu en raillant? De qui te moques-tu avec ton front plissé?

FOI.

Je me ris de ta sottise, je raille ta folie.

HADRIEN.

Ma folie?

FOI.

Ta folie.

ANTIOCHUS.

La folie de l'empereur?

FOI.

Oui.

ANTIOCHUS.

O crime horrible!

FOI.

Que peut-on voir de plus sot, de plus insensé, que de nous exhorter à mépriser le Créateur de l'univers et à donner notre vénération à un métal?

ANTIOCHUS.

Foi, tu perds la raison.

FOI.

Tu mens, Antiochus.

ANTIOCHUS.

N'est-ce pas la plus grande folie, la plus grande démence que d'appeler insensé le maître du monde ?

FOI.

Je l'ai dit, je le répète et je le dirai encore tant que je vivrai.

ANTIOCHUS.

Court est ton temps de vivre, tu dois mourir bientôt.

FOI.

Ce que je souhaite, c'est de mourir en Christ.

HADRIEN.

Que tour à tour douze centurions déchirent ses membres avec des lanières.

ANTIOCHUS.

C'est juste.

HADRIEN.

Approchez, les plus braves centurions, et vengez mon injure.

ANTIOCHUS.

Très bien.

HADRIEN.

Antiochus, demande-lui si elle veut céder.

ANTIOCHUS.

Veux-tu encore, Foi, par l'objection accoutumée des outrages, insulter l'empereur ?

FOI.

Pourquoi moins que de coutume ?

ANTIOCHUS.

Parce que les coups t'en empêcheront.

FOI.

Les coups ne me forcent pas à me taire, parce que je ne ressens aucune douleur.

ANTIOCHUS.

O malheureuse ténacité, ô entêtement obstiné !

HADRIEN.

Son corps est épuisé par les supplices et son esprit est gonflé d'orgueil.

FOI.

Tu te trompes, Hadrien, si tu crois me fatiguer par les supplices. Ce n'est pas moi qui suis épuisée, mais ce sont tes faibles bourreaux ; à cause de leur fatigue, ils sont mouillés de sueur.

HADRIEN.

Antochius, fais-lui couper les seins pour que, du moins, elle soit punie par la honte.

ANTIOCHUS.

Plût aux dieux qu'elle pût être punie de quelque manière !

HADRIEN.

Peut-être elle le sera.

FOI.

Tu as déchiré ma chaste poitrine, mais tu ne m'as pas blessée. Vois, au lieu d'une fontaine de sang, il en sort une fontaine de lait.

HADRIEN.

Qu'on la pose, pour être brûlée, sur un gril placé sur du feu, afin qu'elle soit tuée par la violence de la chaleur.

ANTIOCHUS.

Elle est digne de périr misérablement, elle qui ne tremble pas pour résister à tes ordres.

FOI.

Tout ce que tu prépares pour ma douleur se change en repos ; aussi, je suis étendue sur ce gril aussi commodément que sur une barque tranquille.

HADRIEN.

Sur un bûcher ardent qu'on place une marmite pleine de pois et de cire et qu'on plonge cette rebelle dans le liquide brûlant.

FOI.

J'y saute de moi-même.

HADRIEN.

J'y consens.

FOI.

Où sont tes menaces ? Vois, sans blessure, je nage en jouant dans ce liquide brûlant et, au lieu de brûlures, je ressens la fraîcheur de la rosée du matin.

HADRIEN.

Antiochus, que faut-il faire en présence de cela ?

ANTIOCHUS.

Veiller à ce qu'elle n'échappe.

HADRIEN.

Qu'on lui coupe la tête.

ANTIOCHUS.

Autrement, on n'en triomphera pas.

FOI.

C'est maintenant qu'il faut se réjouir, c'est maintenant qu'il faut exulter dans le Seigneur.

SAPIENCE.

Christ, vainqueur invincible du diable, donne à Foi, ma fille, la force de supporter.

FOI.

O ma mère vénérable, dis adieu pour la dernière fois à ta fille, donne un baiser à ta première née; que ton cœur ne soit pas accablé de douleur, car je vais vers la couronne de l'éternité.

SAPIENCE.

Ma fille, ma fille, je ne suis ni troublée, ni attristée; toute joyeuse, je te dis adieu et, pleurant de joie, je baise ta bouche et tes yeux, demandant que sous le coup du bourreau tu gardes inviolable le mystère de ton nom.

FOI.

O mes sœurs utérines, donnez-moi le baiser de paix et préparez-vous à supporter le combat qui vous attend.

ESPÉRANCE.

Aide-nous de tes prières continuelles, afin de mériter de suivre tes traces.

FOI.

Soyez obéissantes aux conseils de notre sainte mère qui nous exhorte à mépriser les biens présents, pour mériter de recueillir les biens éternels.

CHARITÉ.

Nous obéissons volontiers aux avis de notre mère pour mériter de jouir des biens éternels.

FOI.

Approche, bourreau, et, en me tuant, accomplis l'ordre qu'on t'a donné.

SAPIENCE.

En embrassant la tête coupée de ma fille expirante, en couvrant ses lèvres de baisers, je te rends grâce, ô Christ, d'avoir donné la victoire à une si faible vierge.

HADRIEN.

Cède à mes exhortations, Espérance; je songe à toi avec une affection paternelle.

ESPÉRANCE.

A quoi m'exhortes-tu? Que me conseilles-tu?

HADRIEN.

A ne pas imiter l'entêtement de ta sœur, pour ne pas périr par les mêmes châtiments.

ESPÉRANCE.

Oh! si par mon courage je pouvais mériter de l'imiter pour lui être assimilée dans la récompense!

HADRIEN.

Dépose ta dureté de cœur, incline-toi en offrant de l'encens à la grande Diane et, comme mon propre enfant, je t'aime et je t'entoure de toute mon affection.

ESPÉRANCE.

Je répudie ta paternité, je ne désire point tes bienfaits. Aussi, tu seras trompé dans ton vain espoir si tu crois que je te céderai.

HADRIEN.

Parle avec plus de modération, de peur de m'irriter.

ESPÉRANCE.

Irrite-toi, je ne m'en inquiète pas.

ANTIOCHUS.

Je m'étonne, Auguste, que si longtemps tu te laisses outrager par cette vile petite fille. Pour moi, j'éclate de fureur, lorsque je l'entends aboyer si témérairement contre toi.

HADRIEN.

Jusqu'ici j'épargnais son enfance; je ne l'épargnerai plus, je lui infligerai le châtiment mérité.

ANTIOCHUS.

Oh! plût aux dieux!

HADRIEN.

Licteurs, venez et jusqu'à la mort frappez à coups de fouet cette fille rebelle.

ANTIOCHUS.

Il convient qu'elle sente la sévérité de ta fureur, parce qu'elle a fait peu de cas de la douceur de ton amour.

ESPÉRANCE.

Je souhaite vivement cet amour, je désire cette douceur.

ANTIOCHUS.

Sapience, que dis-tu en murmurant, debout, les yeux levés au ciel, près du cadavre inanimé de ta fille?

SAPIENCE.

J'invoque le Tout-Puissant pour qu'il donne aussi à Espérance cette même persévérance à supporter qu'il a accordée à Foi.

ESPÉRANCE.

O ma mère, ô ma mère, j'éprouve combien tes prières sont efficaces et dignes d'être exaucées. Tiens, pendant que tu pries, les bourreaux essoufflés, les bras levés, lancent leurs coups et je ne sens l'atteinte d'aucune douleur.

HADRIEN.

Si tu te soucies peu du fouet, tu vas être châtiée par des peines plus vives.

ESPÉRANCE.

Apporte, apporte tout ce que tu imagineras de cruel, de mortel. Plus tu séviras, plus, vaincu, tu seras confondu.

HADRIEN.

Qu'on la suspende en l'air, qu'on la déchire avec des ongles de fer jusqu'à ce que, ses entrailles étant arrachées, ses os mis à nu, elle expire, tous ses membres brisés un à un.

ANTIOCHUS.

C'est là un ordre impérial, une vengeance assez digne.

ESPÉRANCE.

Tu parles, Antiochus, avec la ruse du renard et tu flattes avec l'astuce du caméléon.

ANTIOCHUS.

Tais-toi, malheureuse, ton bavardage doit finir maintenant.

ESPÉRANCE.

Il n'en sera pas comme tu l'espères; mais, pour toi et pour ton prince, maintenant aussi, il y aura confusion.

HADRIEN.

Quelle douceur nouvelle je sens? Quel parfum d'une suavité surprenante je respire?

ESPÉRANCE.

Les lambeaux de mon corps déchiré répandent l'odeur de l'arome paradisiaque pour que, malgré toi, tu sois forcé d'avouer que tu ne peux m'outrager par tes supplices.

HADRIEN.

Antiochus, que dois-je faire?



ANTIOCHUS.

Il faut s'appliquer à de nouvelles tortures.

HADRIEN.

Qu'on place sur le feu un vase plein d'huile et de graisse, de cire et de poix, et qu'on l'y jette liée.

ANTIOCHUS.

Si on la livre au pouvoir de Vulcain, peut-être ne trouvera-t-elle pas d'issue pour échapper.

ESPÉRANCE.

Cette puissance n'est pas étrangère au Christ, d'adoucir le feu en changeant sa nature.

HADRIEN.

Quoi? J'entends, Antiochus, comme le bruit d'une eau qui se répand.

ANTIOCHUS.

Hélas! Hélas! Seigneur.

HADRIEN.

Que nous arrive-t-il?

ANTIOCHUS.

L'eau bouillante, ayant fait éclater le vase, a brûlé les serviteurs, et cette criminelle est restée sans blessure.

HADRIEN.

Je l'avoue, nous sommes vaincus.

ANTIOCHUS.

Tout à fait.

HADRIEN.

Qu'on lui coupe la tête.

ANTIOCHUS.

Autrement, elle ne périra point.

ESPÉRANCE.

O Charité chérie, ô ma sœur unique, ne redoute pas les menaces du tyran, ne tremble pas devant le châtiment, efforce-toi avec une foi constante d'imiter tes sœurs qui te précèdent dans le palais du ciel.

CHARITÉ.

J'ai du dégoût pour la vie présente, du dégoût pour cette habitation terrestre parce que, pour un peu de temps, je suis encore séparée de vous.

ESPÉRANCE.

Laisse ce dégoût, songe à la récompense. Nous ne serons pas séparées longtemps, bientôt nous serons réunies dans le ciel.

CHARITÉ.

Que cela soit, que cela soit !

ESPÉRANCE.

Courage, mon illustre mère, réjouis-toi, que ton cœur maternel ne soit pas accablé de douleur à cause de mon martyre. Préfère l'espoir au chagrin, puisque tu me vois mourir pour le Christ.

SAPIENCE.

Maintenant, certes, je me réjouis ; mais alors, enfin, ma joie sera parfaite lorsque j'aurai envoyé au ciel ta petite sœur et que je la suivrai la dernière.

ESPÉRANCE.

La Trinité immortelle te rendra pour toujours tes filles en même nombre.

SAPIENCE.

Sois forte, ma fille, le bourreau s'avance vers nous, l'épée nue.

ESPÉRANCE.

C'est avec plaisir que je vois le glaive. Toi, Christ, reçois mon âme qui, pour confesser ton nom, a été chassée de sa demeure corporelle.

SAPIENCE.

O Charité, race illustre, espoir unique de mes flancs, n'afflige pas ta bonne mère attendant l'heureuse issue de ton combat. Méprise l'utilité présente pour arriver à une joie éternelle, dans laquelle brillent tes sœurs avec les couronnes d'une virginité sans tache.

CHARITÉ.

Soutiens-moi, ma mère, par tes prières saintes, jusqu'à ce que je mérite de prendre part à leur joie.

SAPIENCE.

Je demande que tu persévères dans la foi jusqu'à la fin et je ne doute pas que le séjour éternel ne te soit réservé.

HADRIEN.

Charité, je suis saturé des outrages de tes sœurs et exaspéré de leurs raisons prolixes. C'est pourquoi, je ne lutterai pas longtemps avec toi; mais, ou je te comblerai de toutes sortes de biens si tu obéis à mes vœux, ou, si tu résistes, je te punirai par des supplices.

CHARITÉ.

J'embrasse le bien de tout cœur, je déteste entièrement le mal.

HADRIEN.

Cela est surtout salutaire pour toi et cela peut aussi m'apaiser. C'est pourquoi, dans ma bonté, je te propose quelque chose de facile.

CHARITÉ.

Quoi ?

HADRIEN.

Dis seulement : Grande Diane ! et je ne te force pas à lui sacrifier.

CHARITÉ.

Très certainement, je ne le dirai pas.

HADRIEN.

Pourquoi ?

CHARITÉ.

Parce que je ne veux pas mentir; mes sœurs et moi, issues des mêmes parents, nous avons reçu les mêmes sacrements. Nous sommes fortifiées par la seule et même fermeté de la

foi. C'est pourquoi, sache que notre volonté, notre accord, notre connaissance est la même et qu'en rien je ne différerai d'elles.

HADRIEN.

Quelle injure! Moi être méprisé par ce bout de femme!

CHARITÉ.

Bien que je sois très jeune, j'en sais cependant assez pour te confondre par mes arguments.

HADRIEN.

Emmène-la, Antiochus, fais-la suspendre sur un chevalet et battre cruellement de verges.

ANTIOCHUS.

Je crains que les verges n'aient aucune force.

HADRIEN.

Si elles ne peuvent rien, ordonne que, pendant trois jours et trois nuits de suite, on chauffe un four et qu'on la jette au milieu des flammes déchaînées.

CHARITÉ.

O juge impuissant qui désespère, sans des armes de feu, de triompher d'une enfant de huit ans !

HADRIEN.

Va, Antiochus, et accomplis l'ordre qui t'est donné.

CHARITÉ.

Pour satisfaire ta cruauté, il t'obéira, mais il ne me nuira point' parce que ni les coups ne pourront déchirer mon corps, ni les flammes brûler mes cheveux et mes habits.

HADRIEN.

On le verra.

CHARITÉ.

Qu'on en fasse l'essai.

SCÈNE VI

HADRIEN, ANTIOCHUS.

HADRIEN.

Antiochus, que souffres-tu ? Pourquoi reviens-tu plus triste que de coutume ?

ANTIOCHUS.

Quand tu connaîtras la cause de ma tristesse, tu ne seras pas moins affligé.

HADRIEN.

Parle, ne cache rien.

ANTIOCHUS.

Cette impudente que tu m'as donnée à torturer était flagellée en ma présence, mais elle n'a pas eu l'épiderme déchiré. Je l'ai jetée ensuite dans la fournaise, qu'une trop grand chaleur avait rendue rouge comme du feu.

HADRIEN.

Pourquoi hésiter à parler? Expose-moi l'issue de l'affaire.

ANTIOCHUS.

La flamme s'est élancée au dehors et a brûlé cinq mille hommes.

HADRIEN.

Et qu'est-il arrivé à la jeune fille?

ANTIOCHUS.

A Charité?

HADRIEN.

A elle-même.

ANTIOCHUS.

Comme en se jouant, elle se promenait au milieu des vapeurs enflammées et chantait des louanges à son Dieu. Ceux

mêmes qui l'ont regardée avec soin racontaient que trois hommes vêtus de blanc se promenaient avec elle.

HADRIEN.

Je rougis de la voir encore, parce que je ne puis la châtier.

ANTIOCHUS.

Il ne reste plus qu'à la faire périr par le glaive.

HADRIEN.

Qu'on le fasse sans retard.

SCÈNE VII

ANTIOCHUS, CHARITE, SAPIENCE, LE BOURREAU.

ANTIOCHUS.

Découvre ta tête dure, Charité, et supporte l'épée du bourreau.

CHARITÉ.

En cela je ne résiste pas à tes vœux, mais volontiers j'obéis à tes ordres.

SAPIENCE.

Maintenant, maintenant, ma fille, il faut se féliciter, se ré-

jouir en Christ; je n'ai aucun souci qui me tourmente, parce que je suis sûre de ta victoire.

CHARITÉ.

Mère, donne-moi un baiser, recommande à Christ mon âme qui va aller à lui.

SAPIENCE.

Puisse Celui qui t'a animée dans mes entrailles recevoir ton âme qu'il a fait descendre en toi du haut du ciel!

CHARITÉ.

Gloire à toi, Christ, qui m'as appelée avec la palme du martyre!

SAPIENCE.

Adieu! ma fille si chérie! et, lorsqu'au ciel tu seras unie au Christ, souviens-toi de ta mère qui t'a donné le jour, matrone déjà épuisée!

SCÈNE VIII

SAPIENCE, MATRONES ROMAINES, LES CORPS DES TROIS JEUNES FILLES.

SAPIENCE.

Venez, illustres matrones, et avec moi ensevelissez les cadavres de mes filles.

LES MATRONES.

Nous répandons des aromates sur ces petits corps et nous célébrons les funérailles honorablement.

SAPIENCE.

Grande est la bienveillance, admirable la pitié que vous me témoignez, à moi et à mes mortes.

LES MATRONES.

Ce qui peut t'être agréable, nous le faisons avec dévouement.

SAPIENCE.

Je n'en doute pas.

LES MATRONES.

Où veux-tu choisir un lieu pour leur sépulture?

SAPIENCE.

A trois milles de Rome, si la distance longue ne vous déplaît pas.

LES MATRONES.

Elle ne nous déplaît pas, mais nous avons plaisir à suivre les funérailles jusqu'au lieu choisi.

SCÈNE IX

LES MÊMES.

SAPIENCE.

Voici le lieu.

LES MATRONES.

Assurément, il est propre à conserver leurs restes.

SAPIENCE.

Ces petites fleurs de mes entrailles, je te les confie, ô terre, pour les conserver; garde-les dans ton sein matériel jusqu'à ce que, dans la résurrection, elles reverdissent avec une plus grande gloire. Et toi, Christ, pendant ce temps, remplis leurs âmes de splendeurs, donnant à leurs ossements un paisible repos.

LES MATRONES.

Ainsi soit-il!

SAPIENCE.

Je rends grâce à votre humanité pour la consolation que vous m'avez apportée après la mort de mes enfants.

LES MATRONES.

Veux-tu qu'avec toi nous restions ici ?

SAPIENCE.

Non.

LES MATRONES.

Pourquoi non ?

SAPIENCE.

De peur qu'en voulant m'être agréables, il ne vous arrive de la peine. C'est assez que trois nuits vous soyez restées avec moi. Allez en paix, revenez chez vous heureusement.

LES MATRONES.

Veux-tu venir avec nous ?

SAPIENCE.

Nullement.

LES MATRONES.

Et que comptes-tu faire ?

SAPIENCE.

Rester ici, pour voir si ma prière sera exaucée et si ce que je désire sera accompli.

LES MATRONES.

Que demandes-tu? Que désires-tu?

SAPIENCE.

Une seule chose, mourir en Christ, ma prière finie.

LES MATRONES.

Il nous reste à attendre jusqu'à ce que nous t'ayons donné la sépulture.

SAPIENCE.

Comme vous voudrez. Adonaï Emmanuel, toi qu'avant les temps la divinité du Créateur de toutes choses a engendré, et qui dans le temps, es né d'une Vierge, toi qui de deux natures n'es merveilleusement qu'un seul Christ, sans que la diversité des natures détruise l'unité de la personne et que l'unité de la personne confonde la diversité des natures; puissent te réjouir et l'aimable sérénité des anges et la douce harmonie des astres; puissent te louer aussi et la science de tout ce qu'on peut savoir et tout ce qui est formé de la matière des éléments, parce que, seul avec le Père et l'Esprit-Saint, tu es une forme immatérielle et, par la volonté du Père et la coopération de l'Esprit-Saint, tu n'as pas dédaigné de te faire homme passible avec l'humanité, impassible avec la divinité. Et pour que ne périssent aucun de ceux qui croient en toi, mais que tout fidèle vive éternellement, tu as voulu goûter à notre mort et par ta résurrection accomplir les prophéties. Je me rappelle que tu as pro-

mis, Dieu parfait et homme véritable, que tous ceux qui, par vénération pour ton nom, renonceraient à la jouissance d'un bien terrestre ou te préféreraient à l'affection d'une parenté charnelle, seraient récompensés au centuple et gratifiés de la couronne de la vie éternelle; animée par l'espoir de cette promesse, j'ai fait ce que tu as ordonné, perdant spontanément les enfants auxquels j'avais donné le jour. Aussi, dans ta bonté, ne tarde pas à accomplir tes promesses; fais qu'au plus tôt, délivrée des liens corporels, je puisse me réjouir de voir reçues au ciel mes filles que pour toi je n'ai pas hésité à offrir pour être immolées, afin que, tandis qu'elles suivraient l'Agneau de la Vierge et chanteraient un cantique nouveau, je me réjouisse de les entendre et je me glorifie de leur gloire. Bien que je ne puisse chanter le cantique de la virginité, que je te loue cependant éternellement avec elles, toi qui n'es pas le Père, mais es le même que le Père, qui, avec lui et le Saint-Esprit, es le seul maître de l'univers, le seul roi de la raison supérieure, moyenne et inférieure, toi qui règnes et domines pendant la durée sans fin des siècles.

LES MATRONES.

Reçois-la, Seigneur. Ainsi soit-il!

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Typ. PH, RENOUARD, 19, rue des Saints-Pères.